AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRE

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

1961, RUE STE-CATHERINE

Téléphone EST 4415 Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

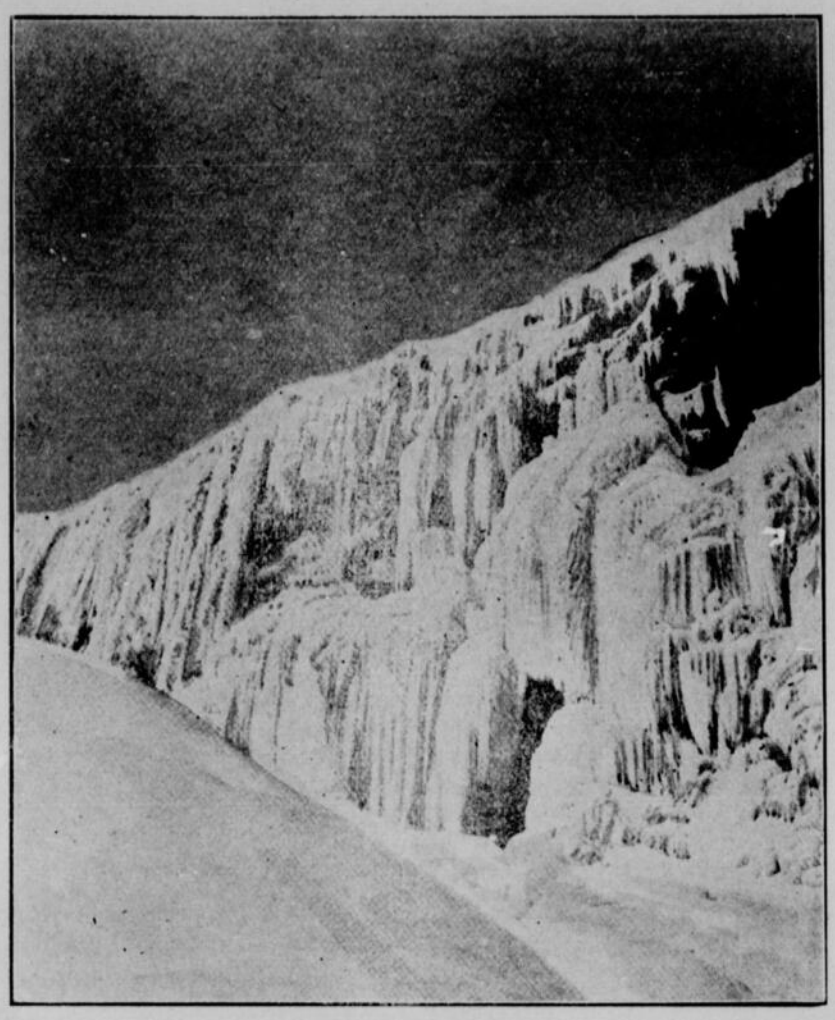
Par abonnements: $2.50 par année, $1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements : $3.50 par année, ou 18 francs.



LES INVENTAIRES DES EGLISES DANS LES BASSES-PYRENEES, FRANCE : Un gendarme mettant les menottes au marquis d'Arcangues, maire d'Arcangues.



LE CANADA PITTORESQUE : Vue de la cataracte du Niagara, février 1906, prise du côté canadien, pendant les grands froids de l'hiver.



LE CANADA PITTORESQUE : Bûcherons canadiens, équarissant l'un des géants de nos forêts.

Sommaire du N° 1147, du 17 avril 1906

Planche hors texte — Une amie de Belgique — Bibliographie — Son Excellence Mgr Donato Sbarretti — Chronique — Echos de la semaine — Croisade de la Tempérance, texte publié sous les auspices de Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal — Monographie de Sainte-Anne de Bellevue — La prédication du Carême par Jean Canadien — Le parler canadien, par Lionel Montal — A travers la mode — La fabrication du sucre d'érable au Canada — Le paradis des sportsmen — Feuilletons: Sans famille; La guerre noire — Musique: Valse triomphale, par T. Wittmann; Marche d'Idomenée, par Mozart — Deux pages humoristiques — Nouvelle: L'Algue, par E. Laut — Poésie: Le manoir héréditaire, par Irma de Charny — Le mois d'avril, par le chanoine d'Agrigente — Nouvelle: Tante Yola — Causerie médicale —Géographie du jeune âge — Courrier de Colette, etc., etc.

UNE AMIE DE BELGIQUE

Le Canada s'est fait, ces années dernières, beaucoup d'amis en France et en Belgique, mais il n'en compte pas de plus sincère et de mieux renseigné sur notre pays que Mademoiselle Hélène de Harven, de Verviers, Belgique.

"La Vie Heureuse" de Paris, nous représente Mlle de Harven comme l'un des caractères les plus séduisants et les plus singuliers, parmi les femmes explorateurs. "Elle descend d'une famille de vieille noblesse du pays de Mons, et elle a grandi dans le château d'Hoboken, près d'Anvers. Là elle jouait à s'enfoncer dans le parc et à y figurer les aventures de Robinson. Mais les Beaux-Arts étaient en même temps une passion de sa vie; elle travailla avec E. Claus et Mlle Bernard, sa cousine. De sorte que, quand, en 1891, elle accompagna au Canada une de ses parentes dont le mari était consul général de Belgique, elle passa deux années à voyager et à peindre, emportant son chevalet parmi les Indiens, et vivant en artiste la vie des bois.

En 1899, elle retourna au Canada, puis au Japon et de là en Chine. Revenue en Europe, elle a écrit des récits de voyage et des nouvelles; mais son esprit n'est pas moins ouvert aux observations des sciences, et elle a signalé des phénomènes électriques qu'elle a observés au Canada. Tels sont, con-



Mlle de Harven a longtemps vécu dans les régions les plus sauvages du Canada. On la voit ici descendre un rapide dans un canot d'écorce, emportée, selon sa propre expression, comme une brindille dans l'eau roulante.

tinue le magazine français, les exemples de l'intrépidité des femmes. On voit qu'elles ne le cèdent guère aux hommes, en bravoure et en ténacité; on le savait déjà; elles le montrent en Chine, au Canada et au Para, comme au chevet d'un malade et près du berceau d'un enfant.

Mlle de Harven n'est pas seulement une intrépide voyageuse, mais elle allie l'art au voyage, elle a su peindre et écrire tout en faisant le tour du monde.

Il est peu d'artistes qui aient consacré autant de leurs travaux à disséminer la connaissance de notre pays par la plume et le pinceau.

Elle a fait, en France et en Belgique, une quinzaine de conférences sur le Canada, devant les Sociétés de géographie de Bruxelles, d'Anvers et de Paris, devant l'Alliance française, etc. Une trentaine de paysages peints à l'huile d'après nature au Canada, exposés à Anvers en 1902 et à Liège en 1905, obtinrent en cette ville une médaille d'argent. Et l'on trouve, sortis de sa plume abondante et châtiée, nombre de récits publiés dans "Le Tour du Monde" — librairie Hachette — et en diverses autres revues.

Nous avions la bonne fortune d'assister avec plusieurs de nos compatriotes, à sa conférence sur le Canada, à la séance de l'Alliance française, l'automne dernier.

C'était quelque temps après l'étude fantaisiste, quoique partant de bonnes intentions, dit-on, et d'un naturel compatissant de M. Couchoud.

Qu'allait dire sur notre compte l'aimable conférencière ? Ce n'est pas sans un certain sentiment



Melle Hélène de Harven
Artiste-peintre et femme de lettres, d'Anvers (Belgique)

d'appréhension que nous nous posions cette question.

Notre pays est aimé des voyageurs qui le connaissent ! Mais il est si vaste, on y voyage si rapidement ! Les villes seules sont étudiées, et encore avec quelle vitesse d'observation. Examine-t-on à fond les classes populaires qui sont la caractéristique du Canada français ? Ne juge-t-on pas de nous par des traits isolés qui ne donnent que certains aspects plus ou moins superficiels de notre physionomie nationale ? Je veux bien admettre de la sympathie, de l'indulgence chez les écrivains français consciencieux et que n'aveugle pas la haine, la rage du sectarisme contre tout ce qui est religieux ; je reste même d'accord avec ces juges implacables que nous péchons par bien des côtés contre le raffinement des belles manières et le snobisme des ineffables de Paris. Mais pourquoi vouloir trouver chez nous ce que l'on chercherait en vain dans les vieilles provinces de France, sous le rapport des beaux arts, des élégances de toilette et de la correction du parler.

Que si nos zoïles veulent bien descendre dans nos campagnes éloignées du Yankee et restées bien franco-canadiennes, ils en rabattront de leur rigueur excessive et découvriront volontiers qu'il nous reste assez du coeur et de l'esprit français pour ne pas les faire rougir de leurs miséreux petits frères d'outre-mer perdus au milieu d'une race dominante et supérieure !

Mais nous fûmes vite rassurés par les premières paroles de Mlle de Harven: elle avait vécu des années au Canada, de la vie des Canadiens, qu'elle nous décrivait avec les beautés de notre pays mieux que n'importe lequel d'entre nous n'eût pu le faire.

Elle n'était pas allée à la découverte "de cathédrales, soeurs de celles d'Amiens et de Reims", et elle s'était modestement contentée d'y décrire, non ce qu'elle s'était mis dans la tête avant de laisser le vieux continent, mais ce qu'elle avait vu chez nous. Et elle le fit dans un langage de vérité affectueuse et de coloris éclatant, digne d'un pays merveilleux comme le nôtre; elle enleva bien vite tous les suffrages des auditeurs. Les Canadiens-français se revirent, pendant une couple de quarts d'heure, bien chez eux, au bord du Saint-Laurent, près de leurs lacs cristallins et de leurs montagnes verdoyantes, promenés dans leurs immenses prairies de l'Ouest, canotant leurs chutes bouillonnantes, ou vivant au sein de leurs paisibles villages, dans les séjours du bonheur et de la tendresse familiale que réchauffent les foyers canadiens.

Je regrette que le manque d'espace ne me permette de reproduire que de courts extraits de cette conférence dont tous nous avons conservé en même temps qu'un précieux souvenir, une reconnaissance ineffaçable à Mlle de Harven.

Après avoir décrit le grandiose panorama des Montagnes Rocheuses, la conférencière en vient à la Province de Québec.

Contentons-nous de ce coup d'oeil à vol d'oiseau sur le versant du Pacifique et retournons, si vous le voulez bien, dans l'Est, chez les Franco-Canadiens. Ils nous semblent spécialement intéressants, ces hommes qui parlent notre langue et nous tiennent de très près par le sang. Français de l'ancien régime, ils ont gardé l'amour de la mère-patrie, sans toutefois se plaindre de la législation anglaise sous laquelle ils vivent, absolument libres. La divergence de langue et de religion empêche la fusion des deux races, mais une entente des plus cordiales règne entre tous, et le tempérament français a laissé entièrement son empreinte en ces colons d'une terre étrangère.

Nullement ambitieux, assez insouciants, foncièrement honnêtes, très croyants, hospitaliers jusqu'à mettre leur vie au service de leur hôte, les Franco-Canadiens sont extrêmement sympathiques; leur rusticité n'est pas exempte de dignité. Grands, sveltes et robustes, coiffés de feutres mous, bottés jusqu'aux genoux, ils ont belle prestance. Les femmes, aux yeux noirs, doux et profonds, sont gracieuses et avenantes... le goût français a sombré dans les neiges: elles n'ont pas plus le sentiment de la ligne que l'harmonie des couleurs.

Leur domaine, la province de Québec, la Nouvelle-France, comme on l'appelle encore, est l'un des plus pittoresques du Nouveau-Monde. Je voudrais pouvoir animer à vos yeux la physionomie de Québec ! Cette ville possède d'illustres et vieux souvenirs. Elle s'est vue supplanter en importance par ses cadettes, Ottawa, Montréal, Halifax, mais seule au sein de la fruste Amérique, elle a une histoire dont elle garde le culte.

Les premiers en 1535, Jacques Cartier et ses marins bretons débarquèrent sur son territoire. Fondée par Champlain, un bon demi-siècle plus tard, assaillie tour à tour par des flottes bostonniennes, hollandaises et anglaises, disputée sans relâche, elle fut le théâtre d'une des épopées les plus dramatiques des temps modernes. Impassible aujourd'hui, elle semble s'endormir dans l'auréole de ses souvenirs! Postée en avant-garde au confluent de la rivière Saint-Charles et du Saint-Laurent, du haut de son roc altier elle étincelle la nuit en sa ceinture de lumière électrique, elle domine les eaux, cependant que la triple chaîne des Laurentides déploie autour d'elle ses ondulations bleuâtres, en se réverbérant dans le fleuve. Ses rues serpentines, ses maisons grises rappelant les maisons bretonnes, les donjons, les hauts remparts de sa citadelle, sa situation vraiment merveilleuse lui conservent je ne sais quel cachet de romantisme et quel décor de féerie que la splendeur sauvage des Laurentides pare d'une poésie étrange.

Voici la conclusion de la conférence :

Quoi qu'il en soit, cette surabondance de vie se manifeste autant ici dans l'humus lourd du sol, que dans la faune à la riche fourrure, que dans la force et l'endurance des habitants. Elle annonce une terre intacte, inépuisée, féconde; l'impérieux besoin d'indépendance, la soif de liberté qui sommeillent en tout coeur humain trouvent peut-être à s'assouvir lorsqu'ils se reportent vers les vastes horizons inexplorés du Nouveau-Monde ; les êtres sains et forts, — et les Belges le sont — subissent profondément le prestige des terres vierges. Tous ceux qu'intéressent les destinées de la Patrie, tous ceux qui soupèsent l'énorme réserve d'énergies et d'activités accumulées en notre vaillant petit peuple, voient dans l'émigration un courant régénérateur. Je n'aurais garde de toucher à des questions économiques hors de ma compétence; mais comme Belge, je me sens entraînée à



Mlle de Harven portait son canot d'écorce sur les épaules, chargée aussi de son attirail de peintre. Et de ces voyages, dont un faillit être mortel, elle a rapporté une collection de tableaux qui ont été exposés à Bruxelles.

signaler à mes compatriotes une contrée où la nature, exceptionnellement intense, semble s'épanouir dans l'attente du travail. Le climat y est très salubre malgré ses rigueurs; la population accueillante, conforme à la nôtre par la langue et par la religion Notre Souverain nous fit trouver la mesure de ce que nous pouvons, comme colonisateurs ; après l'Afrique équatoriale où déjà nous règnons les grandes forêts du nord attirent le regard et provoquent l'envie bien légitime d'y aller chercher de nouveaux trésors.

On conviendra qu'il est difficile de parler mieux de notre pays et de l'aimer davantage.

G. Bantel

CHRONIQUE

En Angleterre Ce sont les colonies en général et le Canada en particulier qui ont, cette semaine, fait causer les orateurs anglais. Les discours de lord Curzon et de lord Lansdowne ont créé une véritable sensation.

Nous faisons nôtres les remarques si judicieuses de "La Presse" sur le langage de notre ancien gouverneur qui, en cette circonstance, a fait plus pour éclairer les esprits canadiens sur les dispositions britanniques à notre endroit que ne pourraient faire tous les articles de journaux anglais ou canadiens. Dès qu'il s'agit d'un intérêt matériel qui en vaut la peine le Canada n'est plus aux yeux de la métropole qu'un pays étranger tout comme n'importe quel autre pays et on le traite en conséquence.

Nous aurions bien tort en vérité de nous gêner en établissant nos tarifs, car que ce soit par une barrière douanière ou autrement que les produits canadiens sont exclus du marché anglais le résultat est le même.

Comme Lord Lansdowne a rempli les fonctions de Gouverneur Général en Canada, dit "La Presse", il devrait mieux connaître notre pays qu'aucun homme public mêlé à la politique anglaise. Il était question, ces jours derniers, à la Chambre des Lords, de l'embargo sur le bétail canadien. Nul d'ici ne s'attend à en voir la suppression. C'est là une question de protection et rien autre chose.

Mais quelles étonnantes paroles dans la bouche de Lord Lansdowne, quand il dit: "Je suis certain que si nous décidons de maintenir l'embargo, tout Canadien raisonnable et de bon sens concèdera que nous avons le droit de traiter la question comme NOUS LE JUGEONS CONVENABLE, car, il ne s'agit que d'une affaire domestique qui nous concerne?"

Hélas! Nous en demandons pardon à un ancien Gouverneur estimé; mais, ce n'est pas le cas. La dénonciation officielle du bétail canadien par la Grande-Bretagne n'est pas une affaire domestique, et la Mère-Patrie ne la juge pas d'une MANIERE CONVENABLE. Aucun Anglais d'Angleterre ne parle en famille lorsqu'il jette un discrédit public, à la face de toute l'Europe, sur l'état sanitaire de nos animaux.

Lord Lansdowne est un homme sincère et honorable; mais il est trompé par des rapports, nous ne disons pas faux, mais fourbes, d'officiels anglais, lorsque ces messieurs persistent, contre les notions du bon sens et de la vérité, à représenter le bétail canadien comme atteint de maladie. Pas un de ces experts n'y croit dans le fond de sa conscience, puisqu'il n'est pas capable de citer un seul cas d'infection.

* * *

Lord Curzon qui vient de terminer une brillante administration vice-royale aux Indes, a prononcé un discours au Pilgrim's Club, qui ne manquera pas d'avoir du retentissement. Si l'attitude de lord Lansdowne est plutôt propre à mécontenter la grande colonie canadienne, les paroles de l'ex-vice-roi sont de nature à éclairer l'opinion anglaise et à faire comprendre les devoirs de la métropole si elle tient à l'unité ou même au maintien de l'Empire. Ce qui vient de se passer au Natal était là tout frais dans sa mémoire et il ne manqua pas de le rappeler pour critiquer la conduite du cabinet. Ses paroles valent la peine d'être méditées:

"Ne sacrifions jamais, a-t-il dit, les intérêts des colonies aux intérêts purement britanniques, ne leur imposons pas une politique qui ne leur convient pas pour la raison seule qu'elle convient à la métropole. Ce que signifie l'Empire n'est pas l'imposition des désirs égoïstes de la métropole mais la coordination harmonieuse du tout. Si les Anglais perdaient une grande colonie comme le Natal, les conséquences ne s'arrêteraient pas à cela mais ils verraient qu'avant longtemps ils perdraient l'Empire même".

Lord Curzon termina sa harangue en conseillant en termes vigoureux à la métropole d'envoyer ses meilleurs hommes aux colonies de la Couronne.

* * *

Lord Lansdowne et lord Curzon ont exprimé des idées qui ont produit une profonde sensation dans le monde politique anglais, le président du Parlement Canadien, au même dîner du Club des Pionniers offert à l'ancien vice-roi, a prononcé un discours important où vibrait par-dessus tout la fierté canadienne.

Les orateurs précédents n'avaient guère parlé que de l'accord anglo-américain et de la puissance qu'il exerçait pour la paix ou la guerre, dans l'industrie et le commerce, sur le monde entier. Sir Thomas rappela qu'il y avait bien une moitié de l'Amérique du Nord, appelée Canada, et que ce qui était naguère un vague territoire sur les bords des Etats-Unis était devenu une grande et puissante nation. Les Européens n'ont pas tout vu quand il ont visité les expositions de Philadelphie et de Chicago, et certes les Américains ont si bien reconnu la valeur de nos ressources qu'ils émigrent en grand nombre au Canada.

Sir Thomas n'a pas manqué de rendre hommage à la loyauté et à l'attachement des Franco-canadiens aux institutions britanniques.

Critiquant l'administration de l'Intercolonial, sir Thomas a établi un éloquent contraste entre les résultats de l'initiative privée placée à la tête des grandes entreprises et ceux qu'obtient la nationalisation des chemins de fer.

"Le Canada, a-t-il dit, en confiant le C. P. R. à une compagnie privée, a mis toute la population de l'Est à la porte même des vastes plaines de l'Ouest et cette ligne de conduite doit être suivie pour le Grand Tronc Pacifique et les autres entreprises du Nord Canadien".

Cette semaine, comme on peut le voir, a été la semaine des discours de haute signification pour la politique britannique et pour les intérêts canadiens. Il convenait donc que nous en fassions le sujet de cette chronique.

En France Contrairement à ce qu'on avait annoncé, le concile national des évêques français se tiendra, non pas le 21 avril, mais beaucoup plus tard. Le Vatican a décidé en effet, d'ajourner sa convocation jusqu'après les élections. Ce n'est donc qu'après les élections que le pape fera connaître ses décisions définitives au sujet de la loi de séparation.

La grève générale des mineurs a été déclarée dans le nord de la France, qui a été témoin de la terrible catastrophe de Courrières. 80,000 ouvriers ont cessé tout travail le 21 mars, après avoir rejeté, en un congrès spécialement réuni pour cet objet, toute les propositions des compagnies minières.

Au moment où nous écrivons, les parties intéressées ont entamé de nouveaux pourparlers qui ont amené une détente dans les esprits et aboutiront, espérons-le, à un règlement satisfaisant. Autrement c'est une autre épisode de la guerre civile qui se produit en France et les troubles religieux se compliquant du mouvement antimilitariste et d'une grève aussi étendue que celle des mines de houille ne font que trop voir la grandeur des désordres intérieurs qui sévissent au sein de notre ancienne mère-patrie.

* * *

Après la prise d'assaut de la cathédrale de Nancy et le saccage de la loge maçonnique de cette ville, s'est produit le grave incident de Saint-Nicolas du Port, où un manifestant anticatholique a été blessé mortellement par un prêtre qui a tiré par la porte entrebâillée du presbytère.

C'est vraiment, il semble, dit le "Matin", à la suite de cet incident, une guerre civile qui commence. Non seulement les églises se barricadent, les paysans assaillent ici la troupe sur les routes et là font le siège d'une école, mais chacun s'arme: celui-ci prend sa fourche, celui-là son revolver, tant on redoute les agressions soudaines, les pièges ou les embuscades. Croyants et libres penseurs se traitent en ennemis, et, de temps en temps, la haine ou la peur leur fait perdre la tête.

Les catholiques, avec les prêtres de la cure, étaient allé escorter un prédicateur jusques au train qui devait l'amener dans sa paroisse quand les anticléricaux décidèrent de leur faire un mauvais parti à leur retour. Nous citons le confrère parisien:

Entre Varangeville et Saint-Nicolas, il y a un pont. C'est sur ce pont que s'était massée la bande hostile.

Cependant, on laissa passer les prêtres; mais on les suivit jusqu'au presbytère, dans la Grande-Rue, Schoumacker tenant toujours sa fourche et l'autre sa faux, mais plutôt pour se donner une attitude que pour menacer directement les prêtres.

Tandis que ceux-ci s'enfermaient dans le presbytère, un charivari commença. On chantait un peu l'"Internationale" et un peu la "Carmagnole".

Tout à coup, un coup de feu éclate; Schoumacker lâche sa fourche et tombe: il venait d'avoir le poumon gauche traversé par une balle de revolver. C'était un prêtre qui, par la porte encore entre-bâillée, avait tiré. Puis la porte s'était refermée.

Alors, dans la rue, une fureur s'empara des manifestants. Ils ramassent des pierres, les jettent contre les vitres, poussent des clameurs que viennent encore interrompre de nouveaux coups de revolver, partis de la cure.

Enfin, on emporte Schoumacker, qui, après avoir désigné comme son meurtrier l'abbé Lacour, tombe dans le coma.

Bientôt, le premier vicaire de Saint-Nicolas, l'abbé Claude, vient déclarer que c'est lui qui a tiré sur Schoumacker et l'a atteint. Maintenant, c'est à la justice de prononcer.

L'accord d'Algésiras est, à cette date, presque complètement rédigé et on ne croit pas à la possibilité d'une rupture en l'état ou en sont les choses. C'est donc pour tout de bon, cette fois, qu'on annonce la fin finale de la fameuse conférence.

Les dernières nouvelles nous apprennent que l'accord a été signé par toutes les parties intéressées.

En Italie Le Vésuve est en pleine éruption. Des villages entiers disparaissent sous la lave enflammée qui coule par torrent du côté sud du volcan. La ville de Boscotrecasse est détruite. Plus de 2,000 acres de terre en culture sont couverts de lave et de cendre. De nouveaux cratères s'ouvrent sur différents points et répandent au loin des masses de matières liquides et solides qui sèment la ruine et l'épouvante dans la région jusques aux portes de Naples. On assure cependant que cette ville n'est pas en danger.

"C'est la pire éruption, depuis deux siècles", télégraphie le correspondant du "Times" de Londres, à son journal.

Son Excellence Mgr Donato Sbarretti

Ce numéro de notre revue porte en frontispice le portrait de Son Excellence Mgr Donato Sbarretti, archevêque titulaire d'Ephèse, Délégué Apostolique au Canada, auquel nous donnons une des premières places parmi les illustres personnages de notre galerie nationale.

Né à Montefranco, archidiocèse de Spolète, province d'Ombrie, Italie, le 12 novembre 1856; ordonné prêtre le 12 avril 1879, professeur d'Ethique et "Minutante" de la Propagande pour les affaires américaines, auditeur de la délégation apostolique, Etats-Unis, janvier 1893, évêque de la Havane, Cuba, le 14 février 1900, archevêque titulaire d'Ephèse 1901, Son Excellence Mgr Sbarretti fut nommé délégué apostolique au Canada le 26 novembre 1902.

Aussi sympathique dans ses fonctions officielles, qu'aimé de tous et spécialement de ceux qui ont l'honneur de l'approcher, Son Excellence Mgr Sbarretti s'impose à l'attention générale par les plus hautes qualités que puisse offrir un prince de l'Eglise, chargé à l'étranger d'une mission de première importance. Son Excellence Mgr Sbarretti réside à Ottawa où la haute société canadienne lui fait le plus gracieux et le plus respectueux des accueils. M. A. A. Synnot, J. C. D., est le secrétaire de Son Excellence Mgr Donato Sbarretti.

BIBLIOGRAPHIE

Un événement pour l'histoire du Canada-français

M. le chanoine A. Nantel nous écrit de Paris à la date du 20 de mars écoulé:

"Je suis allé hier soir à l'Alliance Française, assister à la conférence donnée par ton ami M. Salone sur "la colonisation française au Canada". Conférence magistrale. L'auteur, qui vient de publier son livre, en a donné la moëlle, qui est merveilleuse d'érudition et de vues nouvelles Je n'ai pas vu encore le livre, qui n'a paru que la semaine dernière, après la thèse de doctorat que l'auteur a subie en Sorbonne avec un grand éclat.

"Autant que j'ai pu en juger par la conférence, le livre est un "livre d'or" sur nos origines, et il mérite d'être signalé, "d'être poussé". J'espère que tu t'y emploieras dans l'Album. Salone m'a promis de me faire une visite tout prochainement. Nous causerons du livre et des moyens de le faire connaître."

Bulletin du parler français au Canada

SOMMAIRE DE MARS 1906

Les formes dialectales dans la littérature canadienne, Adjutor Rivard. — Le français des Anglais d'Amérique, Antoine. — Décentralisation littéraire, G.-A. Nantel. — Bibliographie du Parler français au Canada, James Geddes, jr., Adjutor Rivard. — Façons de parler proverbiales, triviales, figurées, etc., des Canadiens au XVIIIe siècle, Le P. Potier, S. J. — Lexique canadien-français (suite), le Comité du "Bulletin". — Echos et Nouvelles, le Comité du "Bulletin". — Questions et réponses, le Comité du "Bulletin". — Livres et revues, A. R. — Sarclures, Le Sarcleur. — Anglicismes, le Comité du "Bulletin".

NOTRE GALERIE NATIONALE

Ainsi que nous l'avions promis à nos lecteurs, ce numéro de l'Album Universel porte en frontispice le portrait de Son Excellence Mgr Donato Sbarretti, archevêque titulaire d'Ephèse et Délégué Apostolique au Canada; le 24 du courant nous publierons, sous la même rubrique, le portrait de Sir Elzéar Taschereau, juge en chef de la Cour Suprême du Dominion; et le premier mai, celui de Sa Grandeur Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, Comme on le voit, nous suivons, sans variations, la ligne de conduite que nous nous sommes tracée, quant aux illustrations de notre galerie nationale. Le public le reconnaît, nous en félicite et conserve, nous n'en doutons pas, l'Album Universel, dont la collection prend une valeur historique et documentaire de premier ordre.

Echos de la semaine

La prospérité du Dominion

UN dicton fort juste dit: Quand dans un pays la bâtisse va bien, c'est que les affaires y prospèrent. Evidemment, nos finances gouvernementales doivent être florissantes, car, il n'est pas de pays où, proportionnellement, l'on construise plus, en ce moment, qu'au Canada. Partout, dans la Puissance, la truelle et la marteau font oeuvre créatrice d'immeubles. Et les statistiques financières, au moyen de chiffres irréfutables, de corroborer les paroles que nous venons de citer. Donc, et cet exposé n'est pas pour nous déplaire, Ottawa nous informe que les revenus du gouvernement durant le mois de mars dernier, ont été de $7,255,187 contre $5,926,127 en mars 1905. Le total obtenu par les encaisses des 9 mois finissant le 31 mars, est supérieur, assure-t-on, de $5,584,734 à la période correspondante de l'année dernière. Il est vrai, les dépenses augmentent aussi. C'est dans l'ordre des choses; qu'il suffise de ne point les exagérer à plaisir, et tout ira bien.

Débacle et navigation

LES armateurs de Montréal n'ont pas dû être fâchés d'apprendre que la débâcle sur le St Laurent se produira, tout l'indique, environ deux semaines plus tôt que d'habitude. C'est le ministère de la marine, qui, sur des rapports à lui faits, l'a annoncé la semaine dernière. A bref délai, les bouées, les balises, tout le matériel chargé de piloter les marins le long du St Laurent seront en place, et les ports de Québec et de Montréal reprendront leur animation des beaux jours de l'été. La chose nous surprend peu, l'hiver dernier ayant été, en ce pays, exceptionnellement doux. Aussi se propose-t-on, dès que ce sera possible, d'employer la télégraphie sans fil pour annoncer les premiers paquebots qui voudront remonter le St Laurent. Le brise-glace "Montcalm" — dont on est fort satisfait — leur ouvrirait la voie parmi les banquises et les glaçons du fleuve, jusqu'à ce que celui-ci soit exempt d'obstacles. Ainsi va le progrès, dans quelques années il se pourrait même que notre grand fleuve, vaincu l'hiver, ne s'opposât plus à la navigation hibernale.

L'embargo sur le bétail canadien

CERTAINES influences aidant, le projet de loi anglais, tendant à enlever l'embargo maintenu par le Royaume-Uni sur le bétail du Dominion, a été enfoui dans les cartons de Westminster. M. T. Cairns, important armateur anglais, s'est prodigué pour nous faire rendre justice. Rien n'y a fait, et le 6 du courant, les députés irlandais apeurés, s'en mêlant, leurs collègues anglais peu au courant de l illusoire danger de contamination offert par notre bétail, mais en revanche défendant à outrance les intérêts d'exportation de la verte Erin, toujours quant au bétail, firent retirer le "bill" sans qu'il passe au vote. Nos lecteurs doivent se souvenir que, dernièrement, nous laissions entrevoir la possibilité de cette manoeuvre, néfaste pour nos éleveurs canadiens, et injuste.

Un accident

NOUS n'avons pas coutume de vous entretenir ici, amis lecteurs, des accidents, faits-divers, crimes, qui fournissent de la copie aux quotidiens. Aujourd hui, cependant, nous ferons une exception, pour vous dire quelques mots du réservoir d'eau — d'une capacité de 12,000 gallons — qui, ces jours derniers, s'est écroulé, faisant des dégâts considérables dans le magasin de l'un de nos principaux marchands de spiritueux, en même temps qu'il tuait une jeune fille en train de travailler dans cet immeuble. Une enquête a été faite, des responsabilités établies, etc., etc. Quant à nous, nous ne voulons retenir qu'un fait: l'écroulement du trop pesant réservoir, qui, c'est logique, était fait pour ne pas s'effondrer, avant même qu'il ait été livré au négociant qui l'avait commandé. Apparemment cet accident fatal est dû à des calculs erronés, à l'assiette peu solide qu'on a donné au dit réservoir. Or, de tels malheurs devraient se produire très rarement, si la construction de ces machines était rigoureusement surveillée. Il y a à Montréal des inspecteurs de bâtisses, des ingénieurs, qu'ils veuillent bien faire leur devoir, surveiller, prendre la plume et calculer la résistance des matériaux, et... la main d'oeuvre pourra travailler en paix, sans risquer d'être écrasée à mort.

La grève de Winnipeg

LE 7 du courant, a pris fin, dans la principale des capitales de l'Ouest canadien, la grève des employés de tramways qui, depuis quelques jours, y occasionnait de graves désordres. Les susdits employés auront, désormais, un sou de plus par heure de travail. Quant à leur union, elle n'est pas officiellement reconnue par la compagnie. En tout cas l'état normal du service des tramways est rétabli à Winnipeg, et ce n'est pas dommage, rien n'étant plus nuisible au développement d'un pays, que les effervescences populaires du genre de celle dont nous annonçons la fin.

Une escadre anglaise à Québec

LA métropole britannique semble avoir à coeur de se tenir plus en contact avec ses colonies, qu'elle ne le fit par le passé. C'est la raison, sans doute, qui l'engage, comme l'année dernière, à envoyer une escadre en rade de Québec, pendant l'été prochain. Déjà, M. Sullivan maître du port de l'ancienne capitale, a reçu un avis à ce sujet, de la part de M. Majerson, commandant du cuirassé anglais "Good Hope", lequel bat le pavillon de l'amiral de la première division de l'escadre anglaise de la Manche. La plus belle des divisions de la marine anglaise, affirme-t-on. Il y aura bals et réjouissances à Québec, en l'honneur des marins de Sa Majesté, dont quelques-uns pousseront une pointe jusqu'à Montréal, ainsi qu'il arrive chaque fois que des navires de guerre anglais jettent l'ancre devant la ville de Champlain.

Etats-Unis et Canada

LE ministère du commerce et du travail des Etats-Unis, vient de publier un rapport concernant le commerce de l'Union avec Cuba, qui, incidemment, intéresse les Canadiens. En effet, dans ce rapport il est mentionné que: Si Cuba tient la deuxième place parmi les nations américaines, quant à son trafic avec les Etats-Unis, le Canada, lui, vient en premier lieu. C'est ainsi que durant l'année fiscale 1905, les Etats-Unis ont fait, au total, $203,000,000 d'affaires avec le Canada, et $125,000,000 avec Cuba. Ces chiffres disent plus que tous les discours, combien considérables sont les relations commerciales entre le Dominion et la puissante république sa voisine. Si l'on songe que l'Europe a faillit en venir aux mains, au sujet du Maroc, à cause du petit débouché qu'il offre au négoce international, — $5,000,000 au maximum, annuellement, lorsqu'il s'agit de la France, géographiquement favorisée — on entrevoit les luttes gigantesques que provoquerait, le cas échéant, la suppression des transactions commerciales entre ce pays et les Etats-Unis. Fort heureusement le ciel est clair, diplomatiquement parlant, de ce côté de l'Atlantique, et nous espérons qu'indéfinitivement il se maintiendra au beau fixe.

La crise de l'anthracite en Pensylvanie

LES pourparlers engagés entre M. John Mitchell, président de la fédération des mineurs d'anthracite des Etats-Unis, et les grands chefs des compagnies qui font travailler ces mineurs, se continuent encore, sans qu'on en arrive à une solution. Nous revenons sur ce sujet, dont nous avons signalé l'importance dans nos derniers échos, parce que, à la dernière heure, il paraît se dessiner plus nettement. M. Mitchell ayant fait une offre d'arbitrage, les compagnies vont refuser cette proposition telle que présentée, ne voulant entendre parler d'arbitrage qu'après enquête. Le nom du président Roosevelt est mentionné dans les deux camps, qui comptent sur le chef de l'Etat pour trancher les différends contre lesquels ils se butent. Dans le district houillier de Pittsburg, quarante mille mineurs vont reprendre le pic et la pelle, les compagnies ayant accepté l'échelle des salaires établie en 1903. Espérons qu'il en sera prochainement de même en Pensylvanie, où la grève prend les proportions d'une crise formidable.

La municipalisation aux Etats-Unis

LE président Roosevelt, dont nous prisions l'activité dans un des récents articles de cette revue, est actuellement surmené par de graves problèmes, que lui posent ses concitoyens. Ainsi, tandis qu'on fait appel à ses bons offices pour qu'il mette fin à la grève des mineurs d'anthracite, sans lui donner le temps de souffler, le maire de Chicago, M. Dunn, accompagné d'une délégation, le relance en la Maison Blanche. Cette délégation de citoyens de Chicago, qui représente la "Ligue américaine des municipalités et l'association commerciale de Chicago", voudrait intéresser M. Roosevelt à ses efforts. A cet effet, elle a invité le président à assister à la convention de la Ligue municipale, dont les travaux commenceront à Chicago en septembre prochain. M. Roosevelt a accepté l'invitation, et, en cette occasion, il fera connaître ses idées personnelles quant à la municipalisation des services publics de son pays. On sait, peut-être, que M. Hearst, futur candidat à la présidence des Etats-Unis, millionnaire et propriétaire d'une douzaine des plus grands journaux de l'Union, seconde activement M. Dunn dans sa campagne sociale. Au Canada, nous agirions sagement en suivant de près les discussions qui auront lieu à ce sujet, puisque l'avenir peut nous obliger à considérer une orientation municipale similaire, pour notre propre compte.

Les médecines brevetées

C'EST encore des Etats-Unis que nous vient cet écho, et, malgré que nous ayons déjà dit quelque chose, des médecines brevetées, nous en parlons de nouveau, étant donné le grand tapage qu'elles suscitent chez nos voisins. Vraiment, il faut qu'elles payent bien, ces médecines, genre panacée, pour qu'on les défende de la sorte dans les milieux où on les fabrique. Comme nous écrivons, nous avons sous les yeux une petite brochure qui en dit long à cet égard. Elle porte titre cette brochure: "Manoeuvres législatives de l'association des médecins américains". Sans en avoir l'air, ces mots contiennent tout un programme. Certes nous n'entendons défendre ni l'un ni l'autre des partis opposés; médecins d'un côté, fabricants de médecines brevetées de l'autre; cependant, l'hygiène publique nous porte à voir dans l'action des médecins américains une saine manoeuvre nationale, digne d'intérêt, de sympathie. Il y a, dit le document cité, 150,000 médecins dans l'Union américaine dont 20,000 appartiennent à l'association précitée, et qui lisent le "Journal of the American Medical". Or, précisément c'est ce qui ennuie les auteurs du pamphlet que nous lisons, lequel est imprimé par quelques défenseurs de médecines merveilleuses... Vous verrez que ces deux clans auront eux aussi recours aux lumières de M. Roosevelt, car, ils ne sont pas près de s'entendre. Souhaitons que le président prête une oreille attentive aux assertions des médecins. Quoi que Messieurs les fabricants américains fassent et arguent, lorsqu'il s'agit de certains de leurs produits pharmaceutiques, ils ne nous convaincront qu'à demi.

La pêche à Terre Neuve

NOUS parlions dernièrement de la prospérité des finances de Terre-Neuve, il nous fait plaisir d'apprendre qu'elle continue de s'accentuer. Dans cette colonie, nul n'en ignore, la pêche est une des principales sources de revenu. Or, en 1905, il paraît que la capture des phoques y a été plus importante que durant l'une quelconque des vingt années précédentes. D'où une satisfaction générale dans le grande île de l'Atlantique: 360,000 phoques y ayant été abattus l'année dernière, contre 177,000 en 1904. Seuls les inoffensifs amphibies auraient un mot amer à dire sur ce chapitre, s'ils parlaient comme les animaux de la fable, mais... le roi de la création n'en tiendrait pas compte.

A la Havane

A Cuba, il semble que l'on veuille imiter les employés des tramways de Winnipeg, dont nous parlions il y a un instant. A cet effet, les dépêches nous informent qu'une grève énorme a été déclarée, le 8 du courant, à la Havane, dans le monde des véhicules électriques urbains. Il y a eu arrestations, horions, menaces, etc. Les ouvriers, en général, épousant les griefs des grévistes, veulent étendre à toutes les branches du travail l'état de grève. Aussi, les ministres de se réunir convoqués qu'ils sont par le président Palma, pour considérer la situation qui est grave. Les troupes sont sous les armes. Le gouvernement de la plus jeune des républiques a du fil à retordre, Dieu veuille qu'il sache mener à bien sa tâche pacificatrice, en évitant toute effusion de sang.

L. d'ORNANO.

CROISADE DE LA TEMPERANCE

Texte publié sous les auspices d'un comité d'ecclésiastiques désignés par Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal

La Société de Tempérance s'établit non seulement dans les paroisses rurales, mais aussi dans les paroisses de la ville et de la banlieue de Montréal.

Voilà qui est bien!

Car, si l'alcoolisme fait des ravages considérables jusqu'au sein de nos bonnes populations de la campagne, quels ravages plus terribles encore ne cause-t-il pas parmi les habitants des villes? Et c'eût été un grand dommage pour la cause sacrée de la Tempérance, si elle n'avait pu compter des recrues dans les rangs serrés de la population urbaine.

Heureusement, il n'y aura pas ici deux manières de voir et deux manières d'agir. Les villes et les campagnes sont d'accord. Contre l'ennemi commun, la lutte est générale.

Les pères de famille donnent l'exemple; après eux ils entraînent les jeunes gens et les enfants.

Aussi bien, les croix de tempérance s'enlèvent-elles par milliers! Et aux foyers domestiques, elles occupent une place d'honneur!

Les mères et les épouses peuvent espérer maintenant des jours heureux, dans la paix, la concorde et l'aisance.

* * *

Messieurs les curés de Montréal ont profité des retraites du carême pour organiser chez eux la propagande antialcoolique; et les adhésions dépassent presque partout les espérances les plus optimistes.

Dans certaines paroisses nouvelles et peu populeuses, par exemple, où l'on comptait distribuer quelques douzaines de croix seulement, il en a été demandé plusieurs centaines..

A Saint-Jean-Baptiste, la distribution des croix coïncidait avec la clôture solennelle des retraites quadragésimales. Ce fut une démonstration inoubliable. Environ trois mille hommes se pressaient dans le temple. A la suite du curé et du prédicateur de la mission, Mgr l'archevêque adressa la parole, disant combien il se sentait heureux de présider et de bénir un concours aussi nombreux de chrétiens, fermement résolus à pratiquer désormais la tempérance.

L'établissement de la Société dans la paroisse de la cathédrale, également présidé par Sa Grandeur, a donné des résultats dont le curé se déclare enchanté.

Au surplus, tous les curés de la ville que nous avons pu interroger, n'ont qu'une voix pour applaudir aux succès obtenus.

* * *

Et que l'on veuille bien noter que ce mouvement, étant greffé sur notre incomparable organisation paroissiale, possède par le fait des garanties très efficaces de durée et de permanence. Rien de ce qui participe à la vie paroissiale, dans notre pays en particulier, ne saurait être éphémère. Cette vie intense se ranime sans cesse d'elle-même au souffle des fêtes chrétiennes, et se fortifie périodiquement par l'action de la prière, de la prédication, de l'exemple, et par la fréquentation des sacrements.

On sait, en outre, que chaque section paroissiale de la Société de Tempérance diocésaine se donne à elle-même, sous la direction du curé, un groupe de zélateurs dévoués toujours en éveil pour obvier aux défections possibles et activer la propagande. Ces sections se rattachent au centre de l'oeuvre, à l'archevêché, et bénéficient ainsi d'une direction unique et éminemment puissante.

* * *

Un autre avantage que nous voudrions faire observer, c'est l'influence que le conseil de toutes ces sections paroissiales de la Tempérance exerce, ou peut exercer, auprès du conseil municipal, relativement à l'ouverture et au bon ordre des débits de boissons. Les membres du conseil de Tempérance sont choisis par tous ceux qui ont à coeur le succès de cette oeuvre patriotique et moralisatrice. Et par conséquent, en leur qualité de mandataires et de délégués, ils représentent des centaines de citoyens. Cette circonstance ne donne-t-elle pas une autorité immense à leur parole, à leurs voeux, à leurs désirs ?

Qu'ils fassent tourner au bien de la Tempérance cette autorité.

Plusieurs déjà l'ont tenté avec succès, et le nombre des hôtels et de cabarets a baissé dans une proportion réconfortante.

Souvent, les conseillers municipaux n'attendent que cette pression pour prendre des mesures jugées absolument opportunes, mais qui sont en même temps d'une application difficile.

Poussés en avant, fortement secondés, ils n'hésiteraient pas longtemps. Aux mécontents, ils ne seraient pas fâchés de répondre: "Nous avons eu la main forcée".

+

L'histoire d'une licence

Mettons que l'histoire que nous voulons vous conter ne soit pas vraie. Si, instruits par l'expérience, vous la trouvez trop vraisemblable, ce ne sera pas notre faute, assurément.

Depuis trente ans, Baptiste, un brave cultivateur, se mêlait à toutes les organisations d'élections. C'était certainement son droit. Mais quelques-uns de ces coparoissiens trouvaient que Baptiste abusait un peu de son droit. Il fourrait de la politique partout... et eux aussi, comme de raison! On ne pouvait plus, dans cette paroisse, élire un commissaire d'écoles sans tenir le "poll" deux jours. Et quand M. le curé parlait de faire un marguiller nouveau, la première idée qui leur venait à tous — rouges et bleus — c'était: "Il ne faut pas qu'un tel arrive!"

Un printemps, comme Baptiste venait d'être élu conseiller après une élection chaudement contestée, la question des licences, toujours épineuse, se compliqua de façon particulière. Le village n'était pas très considérable et une bonne auberge suffisait amplement à assurer la commodité des voyageurs. Mais, le propriétaire de l'auberge actuelle étant décédé dans le cours de l'hiver, un neveu quelconque avait, du gré des autorités, continué honnêtement le commerce dans lequel l'oncle avait amassé une modeste aisance. Seulement, si l'oncle était assez indifférent en politique — ruse d'homme habile! — le neveu, lui, était d'un bleu.....!

Le jeune aubergiste ayant trop laissé percer l'oreille, Baptiste résolut de lui déloger un concurrent quelque part. "On verrait bien s'ils allaient se laisser mener par ce fanatique". Il réussit à convaincre un arrière cousin, qui venait de vendre sa terre, que la position serait bonne dans son village. "Puis, tu sais, lui terminait-il en guise d'emporte-pièce, je suis conseiller. J'ai été élu ce printemps. Je suis influent. Tu auras ta licence et je t'encouragerai". L'autre vint donc au village et mit sur pied d'abord une maison de pension où les pensionnaires furent plutôt rares. Mais on attendait l'avenir. Est-ce que l'homme ne vit pas sur terre surtout d'espérance et d'illusions? Il va sans dire que Baptiste se mit sur les chemins et alla voir les amis.

"On ne pouvait pas lui refuser cela, voyons".

—"Est-ce qu'il n'avait pas toujours soutenu les amis, lui?" — "L'ancien aubergiste, sans doute, on ne lui aurait pas fait d'opposition. Mais ce jeune blanc bec, qui prétendait faire la loi aux anciens et se mêlait d'élections?" — "A preuve, même, qu'il aurait voté contre lui, Baptiste, s'il avait eu déjà son nom sur le rôle, lors de la dernière élection municipale?" Et la litanie des raisons qu'on avait de donner une seconde licence dans le petit village s'allongeait toujours.

Pour ne pas le désobliger, les amis signaient la fameuse requête. Quelques-uns hésitaient bien un peu. Qu'allait dire le curé?

"Si on enlevait au neveu de l'aubergiste défunt sa licence pour la donner au cousin de Baptiste le conseiller" proposa quelqu'un.

"Ce serait lui ôter le pain de la bouche", protesta un marchand influent chez qui le jeune aubergiste s'approvisionnait d'épiceries.

Cela, il ne le fallait pas!

La conséquence ce fut que, ce printemps-là, dans le petit village, malgré le curé et le bon sens, on accorda deux licences au lieu d'une.

M. le conseiller Baptiste cautionna pour son cousin; et, quand vint l'échéance du billet, comme cela arrive fréquemment à ceux qui endossent, il dut payer.

Les deux aubergistes, en effet, ne purent vivre. Et pourtant, on ne se fit pas faute de les encourager, même le dimanche. Le nombre des ivrognes augmenta, la prospérité générale de la paroisse fut diminuée d'autant.

+

Paroles d'évêque

Elle est bien pratique la lettre que Mgr l'évêque de Valleyfield adressait naguère, sous forme de "message", à Messieurs les maires et les conseillers de toutes les municipalités civiles du diocèse de Valleyfield. Et si le héros de l'histoire que nous racontons plus haut, l'avait lu ce message, il n'aurait peut-être pas remué toute sa paroisse pour en venir au piètre résultat que nous avons vu.

Nous en voulons citer une longue page à nos lecteurs. Ils y constateront une fois de plus que les leçons et les avis que donnent au peuple Nos Seigneurs les évêques sont marqués au coin de la sagesse tout autant que de la foi.

"Au nom de Dieu, au nom de la sainte Eglise, au "nom des familles — écrit aux maires et aux con"seillers de son diocèse le savant prélat — sur la "responsabilité que vous portez, sur le serment que "vous avez prêté, efforcez-vous de réagir avec fer"meté et constance, sans faux-fuyants, sans respect "humain, sans faiblesse, contre la multiplicité exa"gérée des débits de boissons enivrantes".

"Nous savons — continue Mgr Emard — les rai"sonnements que l'on fait d'ordinaire pour amener "votre conseil à donner des licences d'auberge.

"On dit: les licences se paient cher, et leur pro"duit constitue un revenu appréciable pour le tré"sor municipal. Est-ce à vous qu'il faut démontrer "que ce raisonnement pèche par la base. Vous avez "trop l'expérience des affaires pour ignorer qu'une "paroisse ou une municipalité quelconque ne sau"rait compter comme bénéfice ce qui cause l'appau"vrissement des contribuables.

"En effet, tout l'argent qui sert à payer la bois"son sort de la paroisse, et la petite portion que re"présente le paiement de la licence est bien des fois "multipliée par les sommes qui s'en vont au loin.

"C'est un fait d'expérience, une population dans "laquelle le commerce des liqueurs est réduit à ses "plus raisonnables limites, sera toujours plus riche "et plus prospère, de toute façon, que celle où les "auberges inutiles drainent l'argent des familles.

"On dit encore: mais les contribuables deman"dent des auberges et nous présentent des requêtes "à cette fin.

"Voyons, soyons de bon compte, que valent ces "requêtes? par qui sont-elles signées? comment "a-t-on obtenu ces signatures? sur quel motif d'in"térêt public sont-elles appuyées? quelle influence "doivent-elles avoir sur des hommes sérieux, péné"trés de l'importance de leur devoir et qui savent "à quoi s'en tenir sur tous ces points ?

"D'ailleurs, quand même ces requêtes porteraient "les noms de tous vos constituants, elles laissent "votre liberté pleine et entière. On vous demande, "on ne peut pas vous commander: si bien que vous "restez absolument responsables de votre action...

"Il arrive encore qu'on donne des licences pour "maintenir un soi-disant équilibre entre les partis "politiques, en accordant à chacun une auberge, et "cela par une sorte de concession mutuelle au sein "du conseil municipal. Est-ce assez triste, et faut"il croire qu'on se joue à ce point de l'intérêt pu"blic le plus élevé, que de l'abaisser aux mesquines "exigences de l'esprit de parti? La politique, qui "devrait rester à la porte de nos organisations lo"cales, ne devrait-elle pas au moins être exclue de "ces délibérations où la conscience doit décider "seule et pour le bien commun de toutes les fa"milles d'une paroisse ?

"Enfin, on est quelquefois ému d'une sorte de "fausse pitié à l'égard de quelqu'un qui, ne sachant "que faire ou dédaignant de travailler, décide de "tenir auberge. Il faut bien qu'il vive, dit-on, il a "vendu sa terre, il a abandonné son métier, que "voulez-vous qu'il fasse, sinon avoir un hôtel. Et "l'on semble croire que par là-même il a droit à sa "licence. Sympathie très mal placée. D'abord, par"ce qu'un individu se trouve dans une position "difficile, souvent par sa faute, ce n'est pas une "raison pour augmenter par lui les occasions déjà "trop nombreuses d'intempérance et de désordre. "Ensuite, si cet homme n'a pu réussir ailleurs, que "fera-t-il dans le commerce des boissons enivran"tes qui, pour être honnête et lucratif à la fois, "demande encore plus de qualités et de capacités.

"Et combien en a-t-on vu de ces pauvres Cana"diens, fils de cultivateurs respectables, ou d'arti"sans laborieux, qui, après avoir laissé gaspiller ou "vendre le bien paternel, ont promené d'une pa"roisse à l'autre un négoce qui, sans les enrichir, "faisait d'eux des agents de démoralisation".

Si ces fortes paroles de Mgr l'évêque de Valleyfield étaient plus connues et bien comprises, n'aideraient-elles pas puissamment nos concitoyens influents à mieux remplir leurs devoir au sujet des licences!

SAINTE-ANNE DE BELLEVUE

DANS son puissant élan d'énorme animal lancé en avant par une force irrésistible, la grosse locomotive nous entraîne tous, voyageurs d'une heure, confortablement installés en de spacieux et magnifiques wagons.

Le tintement continu de la cloche évoque des idées de "tocsin", et ce serait assez triste à entendre si la nouveauté des paysages traversés ne captivait tout de suite les yeux et ne nous tenait sous son charme, dès les premiers milles parcourus.

Cela sent le printemps, mais un printemps si spécial que bien des fins d'automne pourraient lui être comparés.

Le soleil le plus magnifique, le plus éblouissant qu'il soit donné de contempler, fait fondre les dernières neiges dont les champs sont encore vêtus de ci, de là; de grandes flaques d'eau miroitent, glace hier, petits étangs aujourd'hui, et demain disparues pour laisser la place aux herbes verdoyantes.

La carapace blanche sous laquelle le fleuve géant se dissimulait depuis tant de mois, commence à se crevasser, les flots surgissent, très bleus, et leur poussée forte, fait se disjoindre les glaces vaincues par ces deux ennemis, le feu et l'eau, qui cette fois



Types de pêcheurs canadiens

unissent leurs efforts pour l'accomplissement d'une même tâche.

Une toute petite "érablière" passe, très vite, à peine avons-nous le temps de voir les gobelets accrochés aux pieds des gros érables noirs, accroupie au milieu d'eux, la "cabane à sucre" semble une hutte de bucherons, et une appétissante vision d'oeufs jetés dans le délicieux sucre bouillant, mangés gourmandement et arrosés de l'exquise eau d'érable, éveille en notre estomac des désirs de raffinements culinaires dignes de Lucullus.

Hélas! la prochaine réalité, d'un repas fort probablement plus que médiocre, pris dans quelque vague auberge, fait s'enfuir ce rêve de gourmet, et, comme un employé annonce: "Next Sainte-Anne de Bellevue" nous ramassons à deux mains ce qu'il va nous falloir de courage pour affronter par ce



M. G. Forbes,
curé de Ste-Anne de Bellevue
Cli. A. Dumas, Montréal.



M. Z. Gravel, vicaire
Cliché Laprés & Lavergne,
Montréal.

temps de dégel les routes boueuses d'un petit village.

On nous a bien dit que Sainte-Anne était une charmante "place d'été", que des gens forts riches y possédaient de somptueuses villas, que la meilleure société montréalaise et new-yorkaise s'y donnait rendez-vous à la belle saison, mais ce ne furent que des "on dit", et nous fûmes maintes fois si grandement désillusionné en d'autres pays, après avoir cru à ces descriptions enchanteresses de petits coins soi-disant merveilleux et qui en vérité étaient d'affreux petits trous... très chers, que le plus profond septicisme à cet égard, nous cuirasse invulnérablement.

—Sainte-Anne de Bellevue!

Il faut descendre lestement, car le train s'arrête comme à regret, et repart aussitôt; très américain ce train, très pressé, nous sautons, juste au milieu d'une jolie petite flaque d'eau sale, et, le binocle un peu de travers, mais prêt à tout voir et à être d'une impartialité rigoureuse, nous commençons par dévisager, s'il est possible de s'exprimer ainsi, la minuscule gare du Grand Tronc, qui semble une demeure Lilliputienne, un jouet de poupée.

A nous les enlisements dans la vase! à nous les pataugements visqueux, les enjambées clownesques toujours mal calculées et qui mènent au plus profond du cloaque!

Mais non! Rien à craindre! Nous pouvons pudiquement rabaisser sur nos frêles chevilles le bas du pantalon que précautionneusement nous avions relevé tout à l'heure.

Une longue et droite avenue, "L'avenue des Erables", nous offre à chacun de ses côtés un trottoir en bois des plus propres et des plus secs.

D'un pas rendu presque joyeux par cette première agréable surprise, nous nous engageons dans cette avenue, à la recherche de la ville proprement dite, mais au bout de quelques pas, nous tombons, oh! en extase seulement, devant une villa si jolie, si gracieuse, si élégante en sa petitesse, et d'un style si nouveau pour nos yeux, que de longues minutes durant, nous restons là, à admirer ce charmant cottage, où il doit faire si bon vivre, entre sa jeune femme et un petit enfant, pas plus d'un, car on ne saurait ou loger le deuxième!

De chaque côté de l'avenue, s'alignent, séparées par des jardinets, de semblables maisonnettes, toutes plus coquettes les unes que les autres, et malgré que presque toutes soient closes encore, c'est très gentil et pas triste du tout, éclairé par un soleil qui se fait plus chaud à mesure que midi approche, et dont l'éblouissante clarté enveloppe les châlets multicolores.

Nous voici au bout de l'avenue des Erables, et presque au bord de la rivière Ottawa, longée par une rue à laquelle on a donné le nom du cours d'eau qu'elle cotoie.

Nous suivons donc, sur notre droite la rue Ottawa bordée de petites maisons, de styles et d'époques différentes.

Mais, qu'est-ce ceci? On ne nous avait donc pas trompé sur l'importance de cette ville d'été?

Un superbe hôtel, semblable à ceux que l'on admire dans les plus élégantes villes d'eaux et au bord des plages à la mode, se dresse tout à coup, à notre profonde stupéfaction et aussi pour notre plus grande satisfaction.



L'église de Ste-Anne de Bellevue

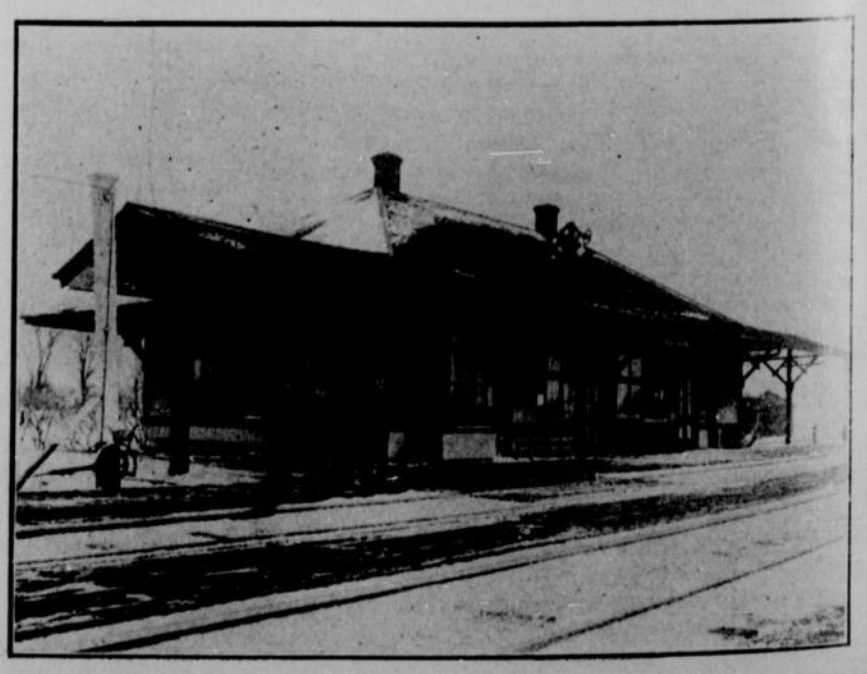
Que parlions-nous d'auberge et de maigre repas?

On doit en cet endroit "fashionable" faire bonne et plantureuse chère.

"Clarendon Hotel", lisons-nous sur une large banderolle métallique qui domine et traverse la rue. C'est encore très américain ce titre. Peut-être va-t-il falloir parler anglais! mauvaise affaire, car nous risquons en ce cas de faire un dîner très incomplet, aussi incomplet que notre connaissance de cette langue! Mais, sous le titre énorme, le nom du prorpiétaire s'annonce plus discrètement: E. Lalonde. A la bonne heure! On va pouvoir causer!



Le Clarendon Hôtel — cliché pris en été



La gare du Pacifique

Et comme nous sommes venus à Sainte-Anne pour beaucoup regarder, beaucoup écouter et beaucoup causer, nous entrons à la chasse aux renseignements monographiques, historiques, et... culinaires.

Oh! oh. joliment chic cet hôtel Clarendon! L'intérieur ne fait pas regretter l'extéreur!

M. Lalonde nous fait un accueil des plus aimables. Sur son magnifique établissement, d'abord, et cela se comprend, il nous donne des détails qui sont un peu l'histoire de Sainte-Anne et de son développement sans cesse grandissant.

Il y a vingt ans, M. Lalonde acheta sur le même emplacement un petit hôtel comprenant de dix chambres, lesquelles n'étaient pas toujours louées, même pendant la belle saison, aujourd'hui soixante-deux chambres rivalisant entre elles d'élégance et de confortable ne suffisent pas à loger la foule de touristes qui envahit le pittoresque coin de campagne dont la beauté a séduit tous les amateurs de bon air et de... Bellevue.

Lorsque le "Clarendon" déborde, le flot des visiteurs à la semaine, au mois ou à la saison, se répand dans les autres hôtels, situés tous dans la même rue.

L'hôtel Raymond, l'hôtel Bellevue, l'hôtel Sainte-Anne et le Canada Hotel.

Les patrons de tous ces établissements font de leur mieux pour contenter tout ce monde, et ils y réussissent, puisque chaque année un plus grand nombre de personnes frappent à leurs portes, mais les privilégiés qui trouvent encore de la place au "Clarendon" peuvent se flatter de passer la saison dans des conditions uniques sous le rapport du confort et aussi de la situation pittoresque de l'hôtel.

Accoudés à leurs fenêtres, ou installés sur l'immense terrasse qui borde toute la maison, les contemplatifs voyageurs jouissent d'un spectacle unique.

A leurs pieds, séparée seulement par la largeur de la rue, l'Ottawa déroule ses flots bleus, sillonnés par les petites barques, à rames, à voiles, et par les canots automobiles, pour le remisage desquels M. Lalonde a fait construire deux grands garages spécialement aménagés.

En face, de l'autre côté de la rivière, l'île Perrot, dont le nom est celui d'un gouverneur de l'époque de la fondation du pays. Au loin, les montagnes estompent leurs profils boisés, et c'est la plus brillante peinture qu'on puisse voir, que ces rives moussues, ces lointains gracieux, et tout ce paysage pittoresque et paisible, qui plaît aux regards et aux sens artistiques.

De tout cela nous ne voyons aujourd'hui que le squelette, la carcasse, car les arbres sans feuilles, la rivière en pleine débâcle, les herbes brûlées par leur long séjour sous la neige, n'offrent qu'un attrait modeste, et il nous faut la description enthousiasmée de M. Lalonde, pour nous donner une idée de ce que sera dans quelques semaines cette campagne si appréciée de tous.

La population sédentaire locale, d'environ quinze cents habitants, se trouve plus que doublée pendant la saison d'été. Beaucoup d'Américains, d'Anglais, beaucoup de Canadiens-français aussi, et de Montréalais qui affectionnent particulièrement Ste Anne de Bellevue à caust du peu de distance qu'ils ont à parcourir pour y venir goûter un repos bien mérité après leurs occupations. Vingt milles seulement séparent la grande métropole de ce joli petit nid de verdure et de fraîcheur, et les trains du Pacifique ainsi que ceux du Grand Tronc, se succèdent sans interruption, venant de Montréal et y retournant. Aussi toute une riche colonie formée par les princes du commerce de la métropole, s'est-elle fait construire au "bout de l'Ile" d'admirables demeures, dont la vue rappelle les châteaux des barons d'Angleterre.

Sir Hon. M. Forget, M. Dumond Lavioletie, M. Morgan, M. Paterson, M. R. B. Angus, M. Meredith, M. Clouston, M. A. Allott, M. Simpson, M. Gillespie, M. J. Ross, M. Redpath, M. Grant, M. Shallow, Mme Thunself, M. Heneker, M. St Georges, M. Blacklock et maints autres ne manquent pas de venir habiter quelques semaines chaque année leurs somptueuses villas. Lorsque d'aussi honorables hôtes s'installent dans un coin de campagne c'est la consécration définitive de ce lieu en temps qu'endroit "à la mode", où il est de bon ton d'aller.

—Où allez-vous cet été?

—A Sainte-Anne de Bellevue.

—Oh! très bien, félicitations, vous êtes dans le mouvement.

Du mouvement, il y en a, nous dit M. Lalonde. Ce ne sont par les rues qu'automobiles trépidantes, voitures rapides et légères, chevaux fringants et piétons "aussi nombreux que les feuilles des forêts" pour employer une expression imagée dont se servaient les Hurons lorsqu'ils voulaient dire "beaucoup".



Le pont du Pacifique.

Mais, est-ce possible? Trois heures! déjà!

Et M. le curé qu'il faut interviewer!

Et M. le maire dont il faut coûte que coûte forcer la porte! Et le coup d'oeil général qu'il faut jeter sur la ville!



Couvent des Sœurs Maristes.

Allons, pauvre monographiste, nouvel Ahasvérus condamné à errer à travers les immensités canadiennes, sans jamais pouvoir goûter un repos complet, arraches-toi aux délices de la moderne Capoue de M. Lalonde, et, le crayon au poing en guise de bâton de route, va, va toujours... jusqu'au bout de la rue Ottawa!... Nous passons sous les deux ponts jetés parallèlement sur la rivière, et dont l'un appartient au Pacifique et l'autre au Grand Tronc.

A droite nous apercevons la petite Eglise, et à ses côtés le presbytère, jolie maison d'aspect engageant et hospitalier. M. l'abbé Forbes nous reçoit avec la plus parfaite courtoisie et nous communique sur le passé religieux de Sainte-Anne, les documents suivants :

Ce fut sous le vocable de Saint-Louis que Sainte-Anne fut érigée en 1685.

Monseigneur de Laval, évêque de Québec, y vint le 20 septembre de la même année, et détermina les limites de la paroisse, savoir: bornée à l'est par la Pointe Claire inclusivement, et finissant par de là la pointe du "Bout de l'île".

A cette époque, Sainte-Anne n'était encore connue que sous le nom de Mission du Haut de l'île, et cela depuis 1675. Elle était desservie par ceux de Messieurs de St Sulpice qui avaient la charge de la cure de Lachine.

La première chapelle fut bâtie par M. l'abbé d'Urfé, dans la baie qui porte son nom et il en fut aussi le premier desservant.

Dire à quelle époque exacte fut construite cette chapelle est à peu près impossible, mais en tout cas elle ne remonte pas avant 1683, car cette année là on célébrait la messe dans une maison privée.

C'est en 1714 que la première église en pierre fut bâtie, sous le vocable de Sainte-Anne. Plusieurs fois agrandie, à mesure que les besoins du temps l'exigeaient, elle fut démolie complètement en mai 1900.

Elle servait de maison d'école depuis 1859, et ces dernières années encore était occupée par les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame qui donnent l'instruction aux jeunes filles de Sainte-Anne.

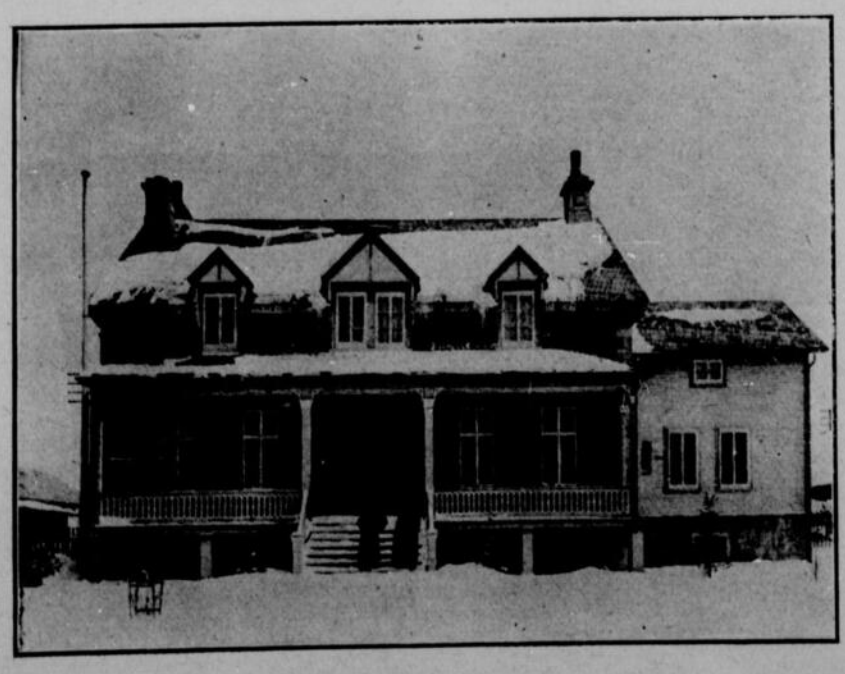
L'église actuelle, toute en pierre, fut commencée en 1853. Elle fut bénite le 29 janvier 1857 par Mgr Ignace Bourget et ne fut terminée qu'en 1875 par M. G. O. T. Chevrefils, qui fut curé de Sainte-Anne pendant de longues années, et fut considéré comme le fondateur et le patriarche aimé et respecté de la paroisse.

La nomenclature de tous les curés ou desservants de Sainte-Anne, depuis sa fondation ne peut manquer d'intéresser vivement tous ceux de nos lecteurs qui estiment avec juste raison que le coeur, et par conséquent la vie d'une petite ville, prend sa source à l'église et au presbytère. De 1677 à 1687, M. l'abbé d'Urfé; 1703 à 1720, M. René de Breslay; 1720 à 1727, M. Elie Déperet; 1727 à 1728, M. C. de la Goudalie; 1728 à 1729, M. F. Matis; 1729 à 1731, M. Desenclaves; 1731 à 1734, M. F. Matis; 1734 à 1735, M. Déperet; 1735 à 1740, M. P. Sartelon; 1740 à 1742, M. Déperet; 1742 à 1747, M. Perthuis; 1747 à 1757, M. Déperet; 1757 à 1758, M. Mathevel; 1758 à 1768, M. P. Sartelon. De 1768 à 1796, Sainte-Anne fut desservie, partie par Sainte-Geneviève et partie par la Pointe-Claire; 1796 à 1797, M. F. Cazeneuve; 1798 à 1802, M. P. Gibert; 1802 à 1803, M. Dumouchel. De 1803 à 1823, nouvel abandon de Sainte-Anne, qui fut encore desservie par les paroisses de Sainte-Geneviève et de Pointe-Claire; 1823 à 1830, M. Fortin; 1830 à 1832 M. P. D. Ricard; 1832 à 1840, M. P. J. de la Mothe; 1840 à 1844, M. A. Brais; 1844 à 1848, M. Lamarre; 1848 à 1851, M. J. E.R Chevigny; 1851 à 1852, M. Neyron; 1852 à 1854, M. L. Jos. Huot; 1854 à 1858, M. J. T. Lasnier; 1858 à 1903, M. G. F. O. Chevrefils, auquel succéda M. G. Forbes qui prit possession de la cure de Sainte-Anne le 13 mai 1903.

Nous sortons du presbytère ayant eu le plaisir de constater une fois de plus, combien grande est la courtoisie, l'affabilité et aussi combien profonde est l'érudition chez les serviteurs de Dieu, et avec quelle discrétion ils savent dissimuler leurs plus éminentes qualités, sous la modeste robe noire de l'humble desservant.

Un mot sur les deux maisons d'éducation ou la jeunesse de Sainte-Anne reçoit tous les jours les bienfaits d'une instruction soignée, grâce aux efforts éclairés des Frères de l'instruction chrétienne, et des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame.

La maison des Frères de l'instruction chrétienne fut construite en 1896 par les commissaires d'école et confiée aux Frères de l'instruction chrétienne qui la dirigent avec toute l'autorité et la science dont ils sont capables, c'est dire que leurs jeunes élèves sont confiés à de bonnes mains.



Le presbytère.

(La suite à la page 1566)

La prédication du carême à Montréal

A ST-JACQUES

CE dimanche-là — 25 mars 1906 — un soleil radieux répandait à profusion ses rayons dorés sur les neiges salies de nos grandes rues, et les gens, à la descente du tramway, pataugeaient à qui mieux mieux. A Montréal, on parle beaucoup d'hygiène, mais nos rues sont dans un état...

Ce qui n'empêchait pas pourtant qu'ils étaient nombreux les paroissiens et autres qui se pressaient aux portes de la belle église Saint-Jacques, coin des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine. On venait entendre le Père Grolleau, dominicain, qui prêche la station du carême.

La grande nef, les nefs des transepts, les galeries des jubés, tout se remplissait, quand les enfants de choeur firent leur entrée, cependant que les sept grosses lampes du sanctuaire, dont on venait peut-être de visiter les feux, se balançaient lentement au bout de leurs longues cordes, descendant de la voûte très haute.

En les regardant, ces lampes d'or, où brille la flamme symbolique, je pensais à celle que j'ai vu se balancer aussi dans la cathédrale de Pise, cette lampe fameuse dont le mouvement majestueux donna jadis à Galilée l'idée du "pendule".

Tout se ressemble ici-bas, et l'association des idées joue un grand rôle dans une vie humaine.

La messe commence, et pendant que là-haut, au jubé des orgues, des voix d'hommes très belles alternent avec eelles d'une "maîtrise" d'enfants bien exercés pour le chant du Kyrie et celui du Gloria, les yeux des étrangers cherchent, dans cette vaste foule, les figures connues. On est souvent distrait à l'église et, tout en ayant l'intention de prier, on s'oublie parfois. Honni soit qui mal y pense !

* * *

Après l'Evangile et sitôt que M. le curé Charrier a fini ses "annonces", voici le Père Grolleau qui monte en chaire.

Son costume ne le dirait pas qu'on s'apercevrait bientôt qu'il est le frère des prédicateurs de Notre-Dame et de la Cathédrale. On sent très vite, chez lui comme chez ses illustres confrères, que la formation dominicaine a cultivé un beau talent, une imagination puissante et un coeur délicat.

Le révérend Père a pris comme thème de son "carême" le sujet très pratique pour la vie chrétienne que sont les sacrements.

Aujourd'hui, il en est au mariage, et, il semble, en un sens, que ce sujet convient au jour de l'Annonciation, puisqu'aussi bien c'est au moment de la visite de l'ange à Marie, à Nazareth, que se sont accomplies les noces mystiques de la divinité avec l'humanité, de l'Esprit-Saint avec la modeste Vierge, selon cette parole de Gabriel: "Virtus altissimi obumbrabit tibi — la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre".

* * *

Tout d'abord, l'éloquent prédicateur rappelle à ses auditeurs que l'harmonie sacramentelle, voulue par le Christ pour la sanctification des hommes, ne s'affirme pas seulement dans la vie privée de l'individu, depuis le Baptême jusqu'à l'Extrême-Onction, en passant par la Confirmation, la Pénitence et l'Eucharistie, mais qu'elle est établie encore pour les deux grands besoins de la société humaine: celui de se perpétuer d'âge en âge — c'est le mariage — et celui de se diriger selon l'action de Dieu à travers tous les âges — c'est l'Ordre.

* * *

Le mariage chrétien! sujet délicat et difficile à traiter devant un auditoire si mêlé; mais aussi sujet pratique et nécessaire. Il faut à l'orateur sacré une science très sûre pour ne pas s'arrêter à des généralités banales et, comme on dit aujourd'hui, beaucoup de doigté, pour parler franc sans froisser les oreilles fines. Le Père Grolleau n'est pas en peine.

Il nous rapporte d'abord l'épisode biblique, si charmant, du mariage de Tobie. Puis il continue :

"Au vingtième siècle, de même qu'aux temps bibliques, aux jours de Tobie, ils descendent encore du ciel, les anges messagers charmants des unions prédestinées. Providence invisible, ils conduisent doucement les jeunes hommes aux épouses que Dieu a choisies pour eux.

"Tous deux alors, aux pieds des autels, ils viennent s'unir indissolublement l'un à l'autre par des liens sacrés. De cette union, l'harmonieux signe sensible, c'est le consentement mutuel d'une donation réciproque et totale exprimée à haute et intelligible voix par un mot simple, court, net et franc. Le mot: oui. Et en même temps que les deux coeurs se transversent l'un dans l'autre, les deux mains droites se joignent sous la bénédiction du représentant de l'Eglise, et l'anneau d'or enserre à jamais ces deux vies matérielles, spirituelles et religieuses.

"Par sa grâce, Dieu vient sanctifier ce mariage. L'Eglise le bénit, et mêlant ses sourires aux sourires des époux, ses joies à leur joie, elle exulte d'allégresse dans les gais carillons de ses cloches et dans les joyeux accords de ses marches nuptiales."

* * *

Et les quarts d'heure s'envolent avec une étonnante rapidité, à écouter la parole chaude et abondante du savant dominicain. Bien des coeurs sans doute se retrouvent aux jours trop tôt passés, où, il y a dix ans, vingt ans ou quarante ans, il se disait pour eux, "ce mot simple, court, net et franc"... Hélas! aujourd'hui, disaient-ils "oui" encore ?

S'il y avait un noviciat pour le mariage, disait équivalemment saint François de Sales,... il y aurait moins de "profès" que de "novices".

* * *

Mais le mariage est indissoluble, écoutez encore le prédicateur de Saint-Jacques:

"Cette harmonie des coeurs, si belle aux jours des noces, elle doit durer toute la vie conjugale, car sans elle c'est le désaccord, la désunion, la séparation, le divorce."

Le divorce! oh! comme le Père fustige à bon droit ce terrible fléau de nos sociétés modernes. Comme il trouve des accents superbes pour en appeler au bon sens en même temps qu'au sens chrétien de ses fidèles auditeurs.

Sans doute, la vie conjugale apporte ses mécomptes, et les illusions palpitantes des premiers jours finissent par tomber; mais c'est ici qu'il faut comprendre ce que c'est que la grâce sacramentelle. Elle donne aux époux chrétiens, explique le Père, les trois vertus dont ils ont besoin pour se supporter mutuellement — "les trois notes, dit-il poétiquement, qui forment l'accord parfait de la vie de famille".

"A la base, la patience. Plus haut, la bienveillance. Enfin, au sommet, diadème au front, l'amour chrétien."

Et ici l'orateur a une magnifique envolée pour chanter cet "amour", dont on profane si souvent la dignité, mais qui n'en reste pas moins — surtout s'il est chrétien — le noeud mystérieux qui enchaîne les vies avec les coeurs.

"Amour en Dieu et pour Dieu, disait-il, amour qui ne change pas, parce que Dieu, lui, ne change pas; amour qui augmente avec les maladies, les infirmités, la vieillesse; amour qui donne sa vie goutte à goutte, parce que la plus grande marque d'amour, c'est de mourir pour ceux qu'on aime."

* * *

Pour finir, ce fut encore un souvenir des Saintes Ecritures que le savant Père rappela. Au début il avait évoqué le mariage de Tobie... En péroraison, il s'arrêta aux noces de Cana, avec Marie et avec Jésus. Il souhaita, pour l'honneur de la société et le bonheur légitime des individus, que toujours la grâce du Sacrement change l'eau des sentiments purement humains en ce vin généreux autant que mystérieux qui a nom: "l'amour chrétien".

JEAN CANADIEN.

Le parler canadien

Le parler canadien !

C'est dans le "Bulletin du parler français au Canada", que je relève cette expression. Elle prétend désigner la langue pure, homogène et régulière actuellement parlée par les Français d'Amérique. Qui donc, il y a cinquante ou même vingt ans, eut osé parler d'autre chose parmi nous que de langue française, sans se faire glorieusement couvrir de horions et évoquer le fantôme de je ne sais quel jargon hybride et barbare? On ne sait plus le nombre des choses avec lesquelles le temps, ce grand pacificateur, nous réconcilie et nous familiarise. Telle innovation qui d'abord avait fait se cabrer, entre progressivement dans l'intelligence publique, et l'on ne parle plus de l'opposition ancienne que comme d'une anecdote qui attesterait une fois de plus, s'il en était besoin, les fluctuations de cette chose immuable qui s'appelle l'esprit des hommes.

S'il n'était si téméraire d'oser prédire dans une question grave et chatouilleuse au dernier point, j'oserais prévoir le jour, plutôt prochain, où l'épithète "canadien" s'imposera pour caractériser sinon quelque chose d'absolument nouveau, du moins un parler qui portera l'effigie particulière et vigoureuse d'un peuple autonome. Une autre non moins grave question reste sans doute à trancher. Faut-il qualifier d'un terme nouveau, une langue restée française dans son génie primitif, et modifiée seulement dans ses tours et dans quelques-unes de ses formes superficielles ou accidentelles? Pourquoi non, si le peuple qui la parle ne saurait être non plus confondu avec le type primitif d'où il tire son origine? si cette langue est l'adéquate expression de son tempérament, de sa mentalité actuelle, si elle est la forme d'une littérature véritablement nationale et surtout si le terme, ainsi que dans le cas présent, évoque dans l'esprit un concept d'essence bien française?

Ceux qui chez nous dans le passé, francisaient à outrance, ont fait une guerre de corsaires aux "canadianismes" — expressions qui pas moins pour leur incongruité que pour avoir eu le malheur d'être nées coloniales s'étaient vu refuser leur entrée chez Littré, Larousse, et à l'Académie — n'avaient-ils pas l'inconsciente inclination à regarder la langue d'un peuple comme quelque chose de factice, d'impersonnel, de rigide et d'immobile qu'elle n'est pas? Y ont-ils vu la production la plus spontanée d'un peuple, de sa vie, de ses facultés, de son caractère? une chose dès lors qui ne s'impose pas de l'extérieur, que les lettrés ne sauraient créer pour la foule, dans de doctes travaux de cabinets, mais qui s'enfante lentement, dans la patiente élaboration des siècles et sous l'effort des générations successives créant, pièce par pièce, cette manifestation subtile et sublime de la vie des aïeux et du génie d'une race?

Il est bon de se souvenir dès lors que parmi les causes qui concourent à la formation ou à la modification d'une langue, il n'en est pas que de libres et de malsaines, qu'il en est de nécessaires et de légitimes contre lesquelles il serait vain de réagir, et que tout ce qui porte l'empreinte du génie national et n'est pas qu'un emprunt mal déguisé ou mal inspiré, ne saurait être banni comme un élément inacceptable et barbare.

Nous ne sommes pas une province de France. L'âme canadienne n'est plus l'âme française. Non seulement nous ne sommes pas le type français contemporain, mais nous ne sommes même plus le type français du dix-septième siècle que représentaient nos ancêtres. Le particularisme de notre vie, les influences climatériques, sociales, économiques, religieuses ont profondément modifié chez nous l'ancien tempérament français, en même temps qu'elles nous éloignaient et nous éloigneront toujours de plus en plus, du tempéramment actuel. Et donc si nous sommes une entité ethnographique réelle, parfaitement individualisée — ne nous appelons-nous pas quelque fois, non sans quelque pompe, une Nation? (avec une majuscule encore!) — il va de soi que nous avons dû mettre à la langue ancienne une empreinte en conformité avec les modifications plus ou moins profondes qu'a subies le type primitif. Et alors vouloir empêcher ou vouloir corriger ces manifestations additionnelles de l'âme canadienne à travers la vieille langue française, c'est se heurter à l'absurde, et c'est vouloir imposer à un peuple une langue qui n'est pas la sienne et qu'il se refusera à parler.

La question de fait, du reste, atteste suffisamment que la langue actuellement parlée par la masse du peuple des bords du SaintLaurent, loin d'être le français moderne, est bien plutôt la langue du dix-septième siècle, si tant est que le langage de nos "habitants" ressemble à celui de Louis XIV. Beaucoup de nos écrivains de la dernière génération, comme aussi bien nos aînés d'aujourd'hui, ne se rattachent-ils pas en droite ligne à la tradition du grand siècle plutôt qu'à l'école contemporaine? Preuve en est qu'un de nos évêques prêchant en France, il y a quelques années, pouvait faire dire à un critique qu'on avait cru entendre un évêque de l'époque du grand roi.

Même manifestation dans "l'accent". Nous n'avons pas la ridicule présomption de parler le "parisian french"; mais nous avons un accent bien à nous, moins onctueux peut-être que l'accent parisien, mais d'une phonétique plus uniforme, plus ferme, plus net, canadien pour tout dire.

Le "canadianisme" doit donc avoir droit de cité dans notre vocabulaire. N'est-ce pas à sa réhabilitation que se consacre notre patriotique "Société du parler français"? Son but n'est-il pas de "colliger dans un glossaire, tous les vocables, les expressions caractéristiques de notre idiome, pour les étudier, en faire connaître la bonne source, en vérifier la prononciation ancienne et authentique, et donner un avis judicieux sur leur maintien dans le langage usuel"?

Et quand Monsieur le directeur de l'Album Universel soutient que l'Académie française ne saurait être juge des besoins linguistiques de notre peuple, et qu'il prévoit la formation plus ou moins prochaine d'un tribunal composé de nos professeurs et de nos lettrés qui déterminera, ce qui doit dans notre parler français, être reçu ou rejeté par le Canadien soucieux de s'exprimer correctement dans la langue franco-canadienne, à mon humble sens, il ne fait pas seulement office de prophète, il fait oeuvre de patriotisme et de haute raison.

LIONEL MONTAL.

A TRAVERS LA MODE

C'est qu'en mai que se dessineront avec précision les modes de la saison d'été. D'ici trois ou quatre semaines, il n'y a donc qu'à faire des conjectures plus ou moins hasardées sur ce qui se portera ou ne se portera pas. Les fêtes de Pâques nous ont permis d'entrevoir quelques gracieuses toilettes, mais celles-ci tenaient plutôt du costume de demi-saison, qui n'a pas de genre bien déterminé. Les expositions tenues dernièrement par les divers magasins de modes de Montréal nous ont aussi révélé quelques "amours de chapeaux", mais chacun sait que les modèles qui figurent aux expositions du printemps ne donnent le ton que pour peu de temps, qu'ils se transforment et se métamorphosent vite au cours de la saison.

Donc, il serait imprudent de se lancer dès maintenant dans des prédictions qui pourraient bien — la mode est si capricieuse — ne pas se réaliser.

Une chose est certaine, cependant, c'est que nos toilettes seront abondamment garnies, et que l'uni, le très simple, ne sera pas en faveur.

C'est une erreur de croire que les modes compliquées, surchargées de garnitures, ne sont pas accessibles aux budgets étroits; par leur variété même, par la multiplicité de leur fantaisie, elles laissent une bien plus grande carrière à l'élégance et permettent de choisir, entre mille modèles, celui qui remplira le mieux les conditions auxquelles nous oblige notre budget. Au moment où la mode du tailleur correct battait son plein, où aucune fantaisie n'en distrayait la ligne ni n'en rompait la monotonie, les femmes qui ne pouvaient avoir recours aux grandes couturières à la coupe en vogue, étaient toutes mal mises, sans exception. La couturière en atelier, la petite couturière à la journée, ne pouvaient rendre le cachet inimitable du correct tailleur. Actuellement, quelle est l'ouvrière qui ne saurait coudre les dentelles, froncer les corsages, rucher les rubans, draper les manches, chiffonner les noeuds? Si elle n'est pas adroite pour une certaine fantaisie, elle sera plus habile pour une autre; une incrustation cache une pince mal faite, un noeud bien piqué dissimule un maladroit raccord; des volants gentiment étagés allongeront une manche trop courte, un bouton, un noeud draperont un ballon disgracieux, des entre-deux, des galons à la jupe modifieront son allure ; des rubans, des plis savamment rajoutés transformeront une jupe courte en une jupe longue.

La mode nous présente donc mille accommodements, et nous aurions grande ingratitude à nous plaindre de son luxe. Sans compter que, nous aussi, nous pouvons contribuer à la décoration de nos toilettes en en confectionnant les garnitures. Les mièvres guirlandes rococo qui firent la joie du coquet XVIIIe siècle sont en grand honneur pour la décoration de nos toilettes; ces fines guirlandes de roses en soie à feuillages d'un vert tendre courent en capricieux enlacements sur nos plastrons de guipure, sur les entre-deux de dentelle, les boléros de broderie, les rubans de soie, les galons d'argent qui ornementent nos robes d'été.

Les grands magasins nous offrent à des prix très avantageux ces fantaisies toutes préparées, il ne reste plus qu'à les poser sur l'endroit à décorer.



JOLIS CORSAGES NOUVEAUX EN TISSUS LÉGERS GARNIS DE DENTELLE, DE BRODERIE ET DE BOUILLONNÉS.

Nous conseillons à nos lectrices de préparer elles-mêmes ces motifs de décoration; en essayant d'imiter le plus possible l'aspect de la fleur naturelle, on les fera en taffetas ou en ruban comète à picots. Le moindre entre-deux de dentelle semé de ces petites roses coûte environ deux dollars la verge ; on voit, par cet aperçu, quelle économie on réalisera en brodant soi-même ces motifs.

La grande nouveauté est l'écharpe en mousseline de soie ayant environ une verge de large, garnie tout autour de trois plissés étagés en mousseline de soie; une guirlande de fleurs rococo sert de pied aux plissés et court tout autour de l'écharpe. Il est difficile de rêver plus jolie parure d'été. Ces modèles se reproduisent également dans la forme du fichu Marie-Antoinette; on fait toujours beaucoup les écharpes et les fichus en gaze peinte.

En vous parlant des travaux de dames appliqués à la mode, il convient de ne pas oublier de vous citer la grande vogue des incrustations au crochet ; cette guipure jouit actuellement de la même faveur que le Cluny, l'Irlande est reléguée au second plan, les guipures se portent surtout teintées.

On peut aussi préparer des médaillons, des losanges en linon brodés au plumetis ou de broderie anglaise, que l'on ruchonnera d'une courte Valenciennes; des étoiles en Ténériffe; des bandes de linon rose, ciel, mauve, sur lesquelles on fera courir des guirlandes de broderie rococo.

Nous vous avons déjà dit toute la faveur de la broderie chinoise au passé empiétant; cette broderie est d'un effet tout nouveau sur nos robes de toile blanche. On la fait en coton très satiné, reproduisant les fleurs fantaisistes inspirées de cet art chinois et japonais, auquel notre éducation artistique ne nous a point encore suffisamment préparées. C'est dire le succès de ces énormes chrysanthèmes échevelés, des camélias, des roses à tons plats, des aubépines, des lis, qui sont les fleurs les plus connues de ce pays.

On ressuscite aussi les anciennes broderies rococo en coton blanc imitant le plumetis. Je ne sais s'il vous est arrivé parfois d'admirer des broderies anciennes sur linon; vous vous extasiiez devant la finesse de la broderie au plumetis et, en regardant de plus près, en soulevant les pétales avec une aiguille, vous vous aperceviez que cette broderie que vous preniez pour du plumetis n'était que du rococo admirablement régulier obtenu non à l'aide d'un fin ruban, mais en enroulant le coton cinq ou six fois sur l'aiguille. C'est ce genre de travail que l'on essaie de copier, et auquel on initie quelques adroites ouvrières.

Plus encore que la mode des toilettes, la mode des chapeaux est fantaisiste et laisse toute latitude à notre coquette fantaisie. Capeline à longues ailes, chapeau tromblon à calotte ronde, toquet minuscule, nous font parcourir toute la gamme des modes oscillant entre Louis XIII et le Second Empire.

D'ailleurs, plus que jamais la modiste ne s'en rapporte pas au talent du fabricant; elle fait sa forme elle-même suivant la figure, la forme de tête de sa cliente. Que l'on s'étonne après cela de la variété des façons et des coiffures ! Autrefois, le fabricant donnait le mot d'ordre à la mode en créant une dizaine de modèles; actuellement, ce qu'il vend surtout, c'est la paille à la verge que les ouvrières cousent sur les formes en laiton. Je plains sincèrement ceux qui, dans un siècle d'ici, se hasarderont à faire l'histoire du costume à notre époque; jamais ils ne se retrouveront en ce dédale. Quant à nous, ne nous plaignons pas de cette variété, parmi laquelle il nous est loisible de pêcher tant de jolies choses.

Est-il plus coquette garniture que ces fonds en mousse, où nichent de petites roses qui forment la calotte de nos chapeaux? Et ces aigrettes de roses géantes qui se dressent à leur côté, sont-elles assez fraîches et délicieuses ? Ces nouveautés sont deux des plus heureuses créations de la saison, aussi je ne m'étonne pas du succès fou qui les a accueillies. On fait aussi beaucoup le tromblon en paille crin noir avec drapé en ruban pékin noir et blanc, s'élançant en un noeud aigrette, duquel émerge une énorme rose oscillant sur sa frêle tige de laiton ; une rose et un noeud similaires retombent en arrière sur le chignon.

On n'ose se plaindre du tulle, si léger, si joli, si coquettement féminin. Mais, vraiment, il y en a profusion: ruches choux, aigrettes en tulle de toutes nuances foisonnent sur les légers chapeaux en crin. Garniture aussi vaporeuse qu'éphémère, et que nous n'oserions conseiller aux femmes économes; il sera plus sage de la remplacer par du ruban de taffetas de belle qualité, dont la solidité à toute épreuve défie les soleils et les poussières de l'été.

On porte beaucoup de mauve et de violet et, en particulier, une certaine nuance dite "minuit" rappelant la teinte héliotrope.

La fabrication du sucre d'érable au Canada

AVEC le cosmopolisme qui envahit chaque jour davantage ce pays, disparaissent dans nos grands centres certaines traditions, certains usages, certaines coutumes, qui naguère furent bien chers à nos pères.

Fort heureusement, dans nos campagnes ces us et coutumes n'ont pas encore disparu à jamais, et c'est là que tout bon Canadien doit aller les chercher, lorsqu'il veut retremper son cœur dans un patriotisme de bon aloi.

Car, ce n'est pas en ville, bien sûr, que tout le monde peut prendre part aux joyeuses fêtes, bien locales, que procurent: et la récolte d'une sucrerie et une " épluchette de blé-d'inde ", par exemple.

Aujourd'hui, si vous le voulez bien, puisque c'est de saison, nous causerons à la bonne franquette de la façon dont se fait le sucre d'érable au Canada, et, pour que la couleur locale de l'ancien temps ne nous fasse pas défaut, permettez-nous, chers lecteurs, de citer ici quelques pages, un peu trop oubliées, du " Jean Rivard " de A. Gérin-Lajoie, qui, en poète, sut considérer une des plus grandes ressources naturelles de son pays.

" A l'une des extrémités de la propriété de Jean Rivard se trouvait, dans un rayon peu étendu, un bosquet d'environ deux cents érables; il avait dès le commencement résolu d'y établir une sucrerie.

" Au lieu d'immoler sous les coups de la hache ces superbes vétérans de la forêt, il valait mieux, disait



Le repas des sucriers.

Pierre, les faire prisonniers et en tirer la plus forte rançon possible.

" Nos défricheurs improvisèrent donc au beau milieu du bosquet une petite cabane temporaire, et après quelques jours employés à compléter leur assortiment de " goudrelles " ou " goudilles ", d'auges, " casseaux " et autres vases nécessaires, dont la plus grande partie avaient été préparés durant les longues veillées de l'hiver, tous deux, un bon matin, par un temps clair et un soleil brillant, s'attaquèrent à leurs deux cents érables.

" Jean Rivard, armé de sa hache, pratiquait une légère entaille dans l'écorce et l'aubier de l'arbre, à trois ou quatre pieds du sol, et Pierre, armé de sa gouge, fichait de suite au-dessous de l'entaille la petite goudrelle de bois, de manière à ce qu'elle pût recevoir l'eau sucrée suintant de l'arbre et la laisser tomber goutte à goutte dans l'auge placé directement au-dessous.



Jeune Canadien buvant de l'eau d'érable.

" Dès les premiers jours, la température étant favorable à l'écoulement de la sève, nos défricheurs purent en recueillir assez pour faire une bonne " brâssée " de sucre. Ce fut un jour de réjouissance. La chaudière, lavée, fut suspendue à la crémaillère, sur un grand feu alimenté par des éclats de cèdre, puis remplie aux trois-quarts de l'eau d'érable destinée à être transformée en sucre. Il ne s'agissait que d'entretenir le feu jusqu'à parfaite ébullition du liquide, d'ajouter de temps en temps à la sève déjà bouillonnante quelques gallons de sève nouvelle, de veiller enfin, avec une attention continue, aux progrès de l'opération : tâche facile et douce pour nos rudes travailleurs.

" Ce fut d'abord Pierre Gagnon qui se chargea de ces soins, ayant à initier son jeune maître à tous les détails de l'intéressante industrie. Aucune des phases de l'opération ne passa inaperçue. Au bout de quelques heures, Pierre Gagnon allant plonger dans la chaudière une écuelle de bois, vint avec sa gaieté ordinaire la présenter à Jean Rivard, l'invitant à se faire une "trempette", en y émiettant du pain, invitation que ce dernier se garda bien de refuser.

" Pendant que nos deux sucriers savouraient ainsi leur "trempette". la chaudière continuait à bouillir, et l'eau s'épaississait à vue d'oeil. Bientôt Pierre Gagnon, y plongeant de nouveau sa " micouenne ", l'en retira remplie d'un sirop doré presqu'aussi épais que le miel.

" Puis, vint le tour de la " tire ". Notre homme, prenant un lit de neige, en couvrit la surface d'une couche de ce sirop devenu presque solide, et qui, en se refroidissant, forme la délicieuse sucrerie que les Canadiens ont baptisée du nom de "tire" (*); sucrerie d'un goût beaucoup plus fin et plus délicat que celle qui se fabrique avec le sirop de canne ordinaire.

" La fabrication de la tire, qui s'accomplit au moyen de la manipulation de ce sirop refroidi, est presque invariablement une occasion de réjouissance.

On badine, on folâtre, on y chante, on y rit,
La gaieté fait sortir les bons mots de l'esprit.

" C'est à l'époque de la Sainte-Catherine, et durant la saison du sucre, dans les fêtes qui se donnent aux sucreries situées dans le voisinage des villes ou des villages, que le sirop se " tire " ou " s'étire " avec le plus d'entrain et de gaieté.

" Nos défricheurs-sucriers durent se contenter pour cette première année, d'un pique-nique à deux; mais il va sans dire que Pierre Gagnon fut à lui seul gai comme quatre.

" Cependant, la chaudière continuait à bouillir,

Et de la densité suivant les promptes lois,
La sève qui naguère était au sein du bois
En un sucre solide a changé sa substance.

Pierre Gagnon s'aperçut, aux granulations du sirop, que l'opération était à sa fin, et il annonça par un hourra qui retentit dans toute la forêt, que le sucre était cuit ! La chaudière fut aussitôt enlevée du brasier et déposée sur des branches de sapin où on la laissa refroidir lentement, tout en agitant et brassant le contenu au moyen d'une palette ou " mouvette " de bois; puis le sucre fut vidé dans des moules préparés d'avance.

" On en fit sortir, quelques moments après, plusieurs beaux pains de sucre, d'un grain pur et clair.

" Ce résultat fit grandement plaisir à Jean Rivard. Outre qu'il était assez friand de sucre d'érable, — défaut partagé d'ailleurs par un grand nombre de jolies bouches, — il éprouvait une satisfaction d'un tout autre genre: il se trouvait, à compter de ce jour, au nombre des producteurs nationaux; il venait d'ajouter à la richesse de son pays, en tirant du sein des arbres un objet d'utilité publique, qui, sans son travail, y serait resté enfoui. C'était peut-être la plus douce satisfaction qu'il eût ressentie depuis son arrivée dans la forêt. Il regardait ses beaux pains de sucre avec plus de complaisance que n'en met le marchand à contempler les riches étoffes étalées sur les tablettes de sa boutique.

" Du moment que Jean Rivard fut en état de se charger de la surveillance de la chaudière, Pierre Gagnon consacrait la plus grande partie de son temps à courir d'érable en érable pour recueillir



La récolte de l'eau d'érable.

l'eau qui découlait chaque jour dans les auges. C'était une rude besogne dans une sucrerie non encore organisée et où tous les transports devaient se faire à bras.

" Pierre, cependant, s'acquittait de cette tâche avec sa gaieté ordinaire, et c'était souvent au moment où son maître le croyait épuisé de fatigue qu'il l'amusait le plus par ses propos comiques et ses rires à gorge déployée.

" Au bout d'une semaine, tous deux s'acquittaient de leurs tâches respectives avec assez de promptitude; ils pouvaient même y mettre une espèce de nonchalance, et jouir de certains moments de loisir qu'ils passaient à chasser l'écureuil ou la perdrix, ou à rêver, au fond de leur cabane, que le soleil réchauffait de ses rayons printaniers.

. . . . . .

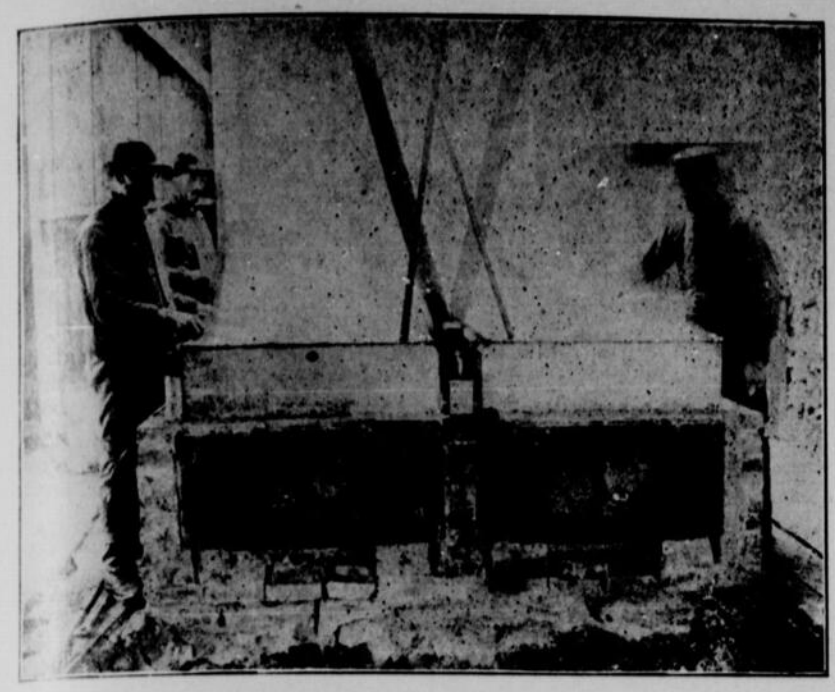


L'arrivée à la cabane à sucre de la tonne d'eau d'érable

(*) *Tire*, *Trempette* ou *Trempine*, *Goudrelle* ou *Goudille*, *Casseaux* ou *Caseaux* ou *Cassols* etc., mots destinés comme beaucoup d'autres à notre future dictionnaire canadien-français. Il a bien fallu que nos ancêtres inventassent des mots pour désigner des choses qui n'existaient pas en France. Ces mots d'ailleurs sont expressifs et vivront toujours dans la langue du peuple Canadien.

Le mot *micouenne* est tiré du sauvage et est employé fréquemment dans les anciens ouvrages sur le Canada.

Aujourd'hui on ne se donne guère de soin pour trouver des mots français ; on s'empresse d'adopter les mots anglais. Qui voudra prétendre que c'est une amélioration ?



La chaudière où se fait l'évaporation de l'eau d'érable

Telle était la façon dont procédaient nos grands-pères, alors que le progrès n'avait pas encore poussé une pointe jusqu'au fond des solitudes de nos bois.

Rien, on l'avouera, n'était plus simple que l'industrie d'un cru où : gouges, goudrelles, auges, casseaux, mouvettes, suffisaient à une exploitation élémentaire, chargée de fournir aux tables canadiennes le plus délectable des sucres et des sirops connus.

S'il en était ainsi à l'époque dont nous parlons, c'est, il faut bien l'avouer, que la majeure partie de nos "habitants" faisaient pour leur propre usage le sucre dont ils régalaient leur maisonnée.

Nous n'avions alors, au Canada, ni des milliers de milles de voies ferrées, ni les bateaux à vapeur qui sillonnent maintenant nos cours d'eau.

Rarement le villageois se rendait soit à Québec, soit à Montréal, se contentant de vivre à l'ombre d'un clocher qui, bien souvent, avait assisté en témoin aimé au bonheur auquel il pouvait prétendre en ce monde.

On comprend donc que nos vieux pères ne se souciaient guère de trafiquer au loin le produit de leurs sucreries, surtout lorsqu'elles étaient petites.

De nos jours, il n'en va plus ainsi, avec nos nombreuses voies de communications, et des services publics aussi rapides qu'assurés. L'habitant, dès qu'il a plus de sucre qu'il ne lui en faut, s'empresse de l'expédier sur les marchés des grandes villes.

Le fait-il autant qu'il le pourrait? Nous en doutons. En tout cas, le printemps venu, le sucre d'érable, tant aimé de nos gens, abonde sur les étaux de nos marchés, et les comptoirs de nos épiceries.

Car, autant que jamais nos gens aiment le sucre du pays.

Vous connaissez sans doute l'histoire qui veut que "Moka" produise des millions de sacs de café par an, tandis qu'en réalité ce district de l'Arabie n'en fournit guère plus de 8,000 sacs.

C'est un peu ce qui se produit à l'égard du sucre d'érable, que des marchands peu scrupuleux falsifient savamment, sur une grande échelle.

Les palais canadiens, il est vrai, reconnaissent immédiatement la fraude, et les susdits marchands en sont quitte pour vendre leurs produits à des Canadiens... d'à côté ! Il faut croire, cependant, qu'il y a beaucoup de ces derniers, puisqu'il se vend chaque année énormément de sucre d'érable, vrai ou non.

Il y a un moment, nous avons laissé entendre que le progrès avait pénétré dans nos campagnes ; rien n'est plus exact, et, s'il en a enlevé un peu de pittoresque, remarquons, d'autre part, qu'il les a dotées de quelque confort, spécialement en ce qui concerne la fabrication du sucre d'érable.

Tenez, il fait beau, la nuit dernière une blanche gelée d'avril, à laquelle succède un brillant soleil, a fait travailler la sève au coeur des vieux érables. Venez, nous allons la voir couler. Puis, grâce à l'industrie d'un brave ami, nous verrons la dite sève se transformer en de succulents cristaux.

C'est à Saint-Hilaire de Rouville, à vingt-trois milles à peine de Montréal, que nous allons, chez M. J. Déry, propriétaire d'une jolie forêt qui compte plus de trois mille érables.

Nous sommes arrivés. Une mince couche de neige recouvre encore le sol; sur le ciel, bleu d'azur, se profilent les silhouettes de la futaie prête à revivre. D'arbre en arbre, la hache à la main, le vilebrequin à l'épaule, s'en vont de beaux grands gars, en quête des arbres à mettre en perce. Un traîneau les suit, tout chargé de seaux en ferblanc étincelant, ils serviront, ces seaux, à recueillir la sève qui coulera aujourd'hui, dès qu'une goudrelle très moderne aura été mise en place.

Et les gars de chanter à tue-tête, et les vilebrequins de faire leurs blessures, et la sève de couler abondamment.

Certes, le profane qui, n'y entendant rien, assisterait aux premières opérations d'un sucrier, se récrierait, quitte à faire quelques moments après d'humbles excuses, lorsqu'il se trouverait en présence d'une "trempette" digne de Gargantua, ou d'oeufs frits dans le sirop bouillant du sucre d'érable.

Or donc, voici les seaux presque pleins de sève, — à la goûter, cette sève ne dit rien qui vaille, — que l'on vide dans une tonne, laquelle, une fois pleine, s'en ira vers la "cabane à sucre" seul laboratoire que connaisse "l'habitant".

Depuis quelques années, et principalement quand l'érablière est considérable, l'outillage de la cabane à sucre s'est sensiblement amélioré, nous assure M. Déry, dont nous sommes les hôtes.

Peu à peu, les goudrelles d'antan, en bois, taillées durant l'hiver au coin du feu, ont été remplacées par des goudrelles métalliques, très perfectionnées, inoxydables, inusables, de forme conique, bref, par de parfaites goudrelles.

Quant aux auges et casseaux, ils ont fait place aux seaux de ferblanc galvanisé. — C'est prosaïque, peut-être, mais les choses n'en vont pas plus mal, et le sucre n'en est pas moins bon.

En revanche, la production de celui-ci est peut-être plus grande que jadis, vu la sollicitude dont on fait montre depuis quelques années en faveur de la culture de l'érable.

Quand la sève est arrivée à la cabane, on la verse dans une première chaudière, où le liquide commence à s'évaporer. La partie la plus dense passe ensuite dans une seconde chaudière, également chauffée, puis, par transvasement automatique, dans une troisième, quatrième chaudière, jusqu'à ce qu'enfin le sirop ait atteint la densité voulue.

Ensuite, par refroidissement, on obtiendra de délicieux cristaux de sucre, que l'on moulera à sa guise.

Notons, en passant, qu'il faut environ quatre gallons d'eau d'érable pour faire une livre de sucre, soit environ de 27 à 40 gallons d'eau d'érable pour faire un gallon de sirop. Tenant compte, bien entendu, que la qualité de la sève dépend de l'exposition des arbres et de la localité où ils se trouvent.

En somme, s'il y a vigne et vigne, il y a aussi érable et érable.

Ces érables, nous disent les traités de botanique, sont des arbres des régions tempérées de l'hémisphère nord, à feuilles opposées, lobées, palmées, à fleurs polygames, paraissant généralement avant les feuilles; leur fruit est un disamare; il contient un sucre aqueux et sucré, quelquefois laiteux. Leur bois trop sensible aux variations hygrométriques, est impropre aux grandes constructions, mais utilisé pour l'ébénisterie, le tournage, le charonnage, la boissellerie, etc.

On connaît plus de quatre-vingts espèces d'érables, dont cinq vivent en Europe, tel, par exemple, l'érable sycomore ou faux platane à feuilles vertes en dessus, blanches en dessous. C'est, croyons-nous, ce qu'on appelle au Canada le "plaine"; cet arbre est robuste, sa croissance assez rapide, et il fournit de bon bois de chauffage. Ses fleurs procurent beaucoup de miel aux abeilles. Le platane ou faux sycomore, si connu dans les régions tempérées, appartient à la famille des érables. Il résiste moins au froid, cependant, que l'érable sycomore, dont nous venons de parler.

Les feuilles du platane sont vertes sur les deux faces, et contiennent un suc laiteux âcre et d'un goût désagréable.

Parmi les espèces les plus connues de l'érable, il faut citer aussi le petit érable champêtre que l'on trouve aux Etats-Unis et dans l'Europe centrale; et aussi l'érable à feuilles d'aubier d'Espagne.

En Amérique du Nord, et surtout au Canada, prospère l'érable à sucre qui nous donne le sujet de cet article. L'érable à sucre fournit une sève limpide qui, chauffée et brassée pour éviter la caramélisation, laisse, comme nous l'avons dit, cristalliser un sucre de saccharose de saveur un peu herbacée, mais quand même très aimé chez nous par grands et petits.



La cabane à sucre

En Virginie, il existe aussi une variété d'érables, dits érables rouges, qui fournissent un sucre d'une saveur presque aussi agréable que celle du sucre de nos érables.

Jadis le bois de l'érable rouge de Virginie était employé aux mêmes usages qu'aujourd'hui l'acajou.

L'érable est un arbre d'ornement très recherché, surtout l'érable à feuille de frêne, dit: "ace negundo". Il n'empêche que nous préférions le généreux érable à sucre, lequel est une des richesses naturelles du Canada, mise à notre disposition par une Providence qui prévient les besoins de l'homme partout où il porte ses pas.

Nous nous faisions ces réflexions tandis que, dans la cabane à sucre de M. Déry, chauffée par un pétillant feu de bois, la sève bouillonnait, émettant des vapeurs caractéristiques dont le parfum est inoubliable pour les amateurs qui, comme nous, la hument par une belle matinée d'avril.

Et le maître de céans de nous tirer de notre rêverie, pour nous montrer: le sucre, la tire et le sirop tout frais, qui tentaient notre appétit, disons le mot, notre gourmandise.

Voilà, c'est fait, délectez-vous mesdames et messieurs, jusqu'à l'avril prochain. L'eau des environs est si limpide, l'air est si pur, que les indigestions ne sont pas à redouter, et c'est sans crainte que vous pouvez y aller de bon coeur, pour vous régaler de "trempettes", d'oeufs frits au sirop, et... de sucre d'érable.



Un groupe de villageois se livrant à la fabrication du sucre

Le paradis des sportsmen

La Province de Québec a été, à juste titre, baptisée du nom de "Paradis des pêcheurs et des chasseurs" — paradis vingt fois plus vaste que l'Eden de la Mésopotamie puisqu'il couvre une superficie de 330,000,000 d'acres de territoire baigné par des milliers de lacs et des centaines de cours d'eau dont les dimensions jettent dans l'ombre celles des plus grandes rivières d'Europe.

Ses forêts et ses rivières sont peuplées de gibiers et de poissons en si grande abondance que, depuis des siècles, les Indiens et les colons européens y ont fait la chasse et la pêche, sans que le gibier et le poisson aient sensiblement diminué.

Nos forêts sont habitées par les gibiers les plus recherchés: l'orignal, le caribou, l'ours, etc.

Nos lacs et nos rivières regorgent des plus intéressants spécimens des habitants des eaux.

Mesures de protection

Il y a quelques années, on a constaté un dépeuplement quelque peu sensible de nos lacs et de nos rivières, et c'est alors que le gouvernement a inauguré un système de protection.

Clubs de chasse et de pêche

Anxieux de protéger de développer et de léguer aux générations futures, ces richesses attrayantes, l'autorité compétente a favorisé la formation de clubs de chasse et de pêche, qui, d'après la loi, doivent favoriser un double but: aider les amateurs de sport à se grouper en clubs qui donnent un revenu appréciable à la caisse publique, et faire de chacun d'eux un protecteur intéressé du gibier et du poisson.

Le département de la Colonisation, des mines et des pêcheries, fournit tous les renseignements voulus aux personnes qui désirent obtenir des territoires de chasse et de pêche.

La chasse au gros gibier, considérée comme une extravagance, sans prix, chez les européens, est, ici, à la portée de tous, car on peut obtenir, dans la province de Québec, des territoires à raison d'un prix minimum de $3.00 par mille carré.

On donne aussi aux clubs de pêche la préférence quant à l'obtention du privilège de chasse dans les territoires qu'ils ont loué.

Protection plus efficace

Le nouveau ministre de la Colonisation, des mines et des pêcheries a introduit dans nos lois de chasse et de pêche des amendements qui témoignent favorablement de son sens politique et de sa sollicitude pour la protection d'une de nos principales richesses nationales. Il a d'abord divisé la province en six districts d'inspection, confiés à des officiers spéciaux qui surveilleront le travail des gardes-chasse et gardes-pêche. Ils devront faire des rapports mensuels au gouvernement.

Réserves de chasse et de pêche

Le gouvernement qui avait déjà créé le Parc National des Laurentides, une des plus vastes et des plus riches réserves de chasse et de pêche du monde entier, vient d'en créer un autre, non moins importante, dans la péninsule de la Gaspésie.

Le but de ces réserves est la protection plus efficace du poisson et du gibier.

Amendements aux lois

Les principaux amendements décrètent l'établissement d'un système de "coupon" qui défend aux compagnies de transport d'expédier le gros gibier à moins qu'il n'y soit attaché un coupon, autorisant ce transport, et pour le non-résident, à ce coupon devra être annexée la licence; l'obligation pour les compagnies et particuliers qui font la chasse au gibier à fourrure, de faire un rapport de leurs opérations avant le premier de mai de chaque année, indiquant la quantité et l'espèce de gibier tué; la prohibition de la vente de la perdrix, de la bécasse et de la bécassine, jusqu'au 1er octobre 1908; l'ouverture de la chasse retardée au 15 septembre; la prohibition du transport du gibier à plume, à moins que ce soit dans des paquets laissant voir leur contenu ou portant une étiquette à cette fin ; la prohibition de déranger ou d'enlever les oeufs des oiseaux sauvages; la prohibition de la pêche aux filets, dans les eaux de l'intérieur; la pêche au rets n'est permise qu'à certains endroits et les verveux seront numérotés, leur nombre limité et la taxe augmentée de façon à en venir à la prohibition complète; la prohibition de l'enlèvement des oeufs de poisson, etc., etc.

Les pénalités

Le meilleur moyen d'assurer la protection efficace du gibier et du poisson étant de décréter des sanctions sévères de la loi; les nouveaux amendements sont catégoriques sur ce point.

Pour les pêcheries

Des pénalités pour la première offense sont désormais punissables d'une amende de cinq piastres et trente piastres au plus, ou huit jours de prison. L'ancienne pénalité était de vingt piastres.

Pour une deuxième offense, $20.00 au moins et $60.00 au plus, ou deux mois de prison. Enfin, pour une troisième infraction et toute récidive, trente jours de prison au moins, et trois mois au plus.

Un autre amendement qui mérite aussi d'être signalé.

Dans l'ancienne loi, l'amende appartenait en totalité à celui qui avait obtenu la condamnation. Désormais, il devra partager avec la Couronne qui en aura la moitié.

Pour la chasse

Les pénalités sont augmentées dans la même proportion. Et comme pour les infractions à la loi de pêche, la troisième infraction et toute récidive est punie d'un emprisonnement.

Dans le cas de l'orignal, de la perdrix et de la bécasse, l'amende est de "tant par tête" du gibier tué en contravention de la loi.

Les appels qui autrefois ne pouvaient être faits qu'aux cours de Circuit du district pourront l'être maintenant à celles du comté, et le délai pour intenter une poursuite est prolongé de six à douze mois.

Augmentation du revenu

On ne saurait trop insister sur l'importance du capital que représentent la chasse et la pêche dans notre province. Les revenus actuels qu'elles rapportent sont d'un peu plus de $60,000; ils devraient être beaucoup plus élevés:.

C'est en vue de cette augmentation que la nouvelle loi détermine le minimum du prix de location des territoires à trois piastres; il était auparavant d'une piastre.

Licences des non-résidents

L'échelle de la taxe du non-résident est désormais comme suit :

Pour la pêche.	$10.00
Pour la pêche (membres de clubs incorporés).	5.00
Pour la pêche aux salmonides.	25.00
Pour la chasse.	25.00

Ces taxes ont soulevés quelques récriminations ; mais comme les revenus qu'elles rapporteront au trésor seront appliqués à défrayer le coût du service de protection du gibier et du poisson, tous les véritables "Sportsmen" les ont approuvés.

L'ouverture de la saison

de pêche ayant lieu le 1er mai prochain, ceux de nos lecteurs qu'intéressent les choses du sport nous sauront sans doute gré de les mettre au courant de la nouvelle législation.

Personnel du département

Le département des Pêcheries est actuellement composé de l'honorable Jean Prévost, ministre; S. Dufault, sous-ministre ; Hector Caron, surintendant; J. A. Belisle, secrétaire, et Alfred Pelland, publiciste.



M. G. Pineault, marchand de New York, venu en excursion de chasse à Rimouski, P. Q., île St-Barnabé. Cliché L. O. Vallée



La pêche au saumon (Restigouche) P.Q., Canada

De-ci de-là

Les loteries de journaux

Voici le texte du projet de loi déposé au Sénat français tendant à réprimer les loteries de journaux :

Article premier. — Sont interdits sous quelque forme qu'ils soient organisés, tous concours ouverts par des journaux ou publications périodiques, attachant des prix en nature ou en argent à la solution de problèmes quelconques, si les conditions de ce concours exigent pour le droit à la participation l'achat d'un nombre de numéros successifs du journal ou de la publication, et si le prix promis doit être partagé entre tous ceux qui auront trouvé la solution au lieu d'être attribué intégralement à chacun.

Art. 2. — Les infractions à la prohibition édictée par l'article premier sont punies des peines portées à l'article 410 du Code pénal, sans préjudice de l'application, s'il y a lieu, de toutes autres dispositions pénales, notamment de la loi des 21-23 mai 1836 sur les loteries et de l'article 405 du Code pénal.

La confiscation prévue à l'article 410 du Code pénal portera sur les primes ou avantages offerts soit en nature, soit en argent.

Art. 3. — L'article 463 du Code pénal est applicable aux infractions prévues par la présente loi.

Sans Famille

Par HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)



Puis après la saignée vinrent les sinapismes, les cataplasmes, les potions et les tisanes.

Bien entendu, je n'étais pas resté dans le lit ; j'étais devenu garde-malade sous la direction de Vitalis.

Le pauvre petit Joli-Coeur aimait mes soins, et il me récompensait par un doux sourire: son regard était devenu vraiment humain.

Lui naguère si vif, si pétulant, si contrariant, toujours en mouvement pour nous jouer quelque mauvais tour, était maintenant d'une tranquillité et d'une docilité exemplaires.

Il semblait qu'il avait besoin qu'on lui témoignât de l'amitié, demandant même celle de Capi qui tant de fois avait été sa victime.

Comme un enfant gâté, il voulait nous avoir tous auprès de lui, et lorsque l'un de nous sortait, il se fâchait.

Sa maladie suivait la marche de toutes les fluxions de poitrine, c'est-à-dire que la toux s'était bientôt établie, le fatiguant beaucoup par les secousses qu'elle imprimait à son pauvre petit corps.

J'avais cinq sous pour toute fortune, je les employai à acheter du sucre d'orge pour Joli-Coeur; mais j'aggravai son mal au lieu de le soulager.

Avec l'attention qu'il apportait à tout, il ne lui fallut pas longtemps pour observer que je lui donnais un morceau de sucre d'orge toutes les fois qu'il toussait.

Alors il s'empressa de profiter de cette observation, et il se mit à tousser à chaque instant, afin d'avoir plus souvent le remède qu'il aimait tant, si bien que ce remède au lieu de le guérir le rendit plus malade.

Quand je m'aperçus de sa ruse, je supprimai bien entendu le sucre d'orge, mais il ne se découragea pas: il commençait par m'implorer de ses yeux suppliants; puis quand il voyait que ses prières étaient inutiles, il s'asseyait sur son séant, et courbé en deux, une main posée sur son ventre, il toussait de toutes ses forces, sa face se colorait, les veines de son front se distendaient, les larmes coulaient de ses yeux, et il finissait pas suffoquer, non plus en jouant la comédie, mais tout de bon.

Mon maître ne m'avait jamais fait part de ses affaires, et c'était d'une façon incidente que j'avais appris qu'il avait dû vendre sa montre pour m'acheter une peau de mouton, mais dans les circonstances difficiles que nous traversions, il crut devoir s'écarter de cette règle.

Un matin, en revenant de déjeuner, tandis que j'étais resté auprès de Joli-Coeur que nous ne laissions pas seul, il m'apprit que l'aubergiste avait demandé le paiement de ce que nous devions, si bien qu'après ce paiement, il ne lui restait plus que cinquante sous.

Il ne voyait qu'un moyen de sortir d'embarras, c'était de donner une représentation le soir même.

Une représentation sans Zerbino, sans Dolce, sans Joli-Coeur! cela me paraissait impossible.

Nous n'étions pas dans une position à nous arrêter découragés devant une impossibilité: il fallait à tout prix soigner Joli Coeur et le sauver: le médecin, les médicaments, le feu, la chambre, nous obligeaient à faire une recette immédiate d'au moins quarante francs pour payer l'aubergiste qui nous ouvrirait un nouveau crédit.

Quarante francs dans ce village, par ce froid, et avec nos ressources, quel tour de force!

Tandis que je gardais notre malade, Vitalis trouva une salle de spectacle dans les halles, car une représentation en plein air était impossible par le froid qu'il faisait; il composa et colla des affiches; il arrangea un théâtre avec quelques planches, et bravement il dépensa ses cinquante sous à acheter des chandelles qu'il coupa par le milieu, afin de doubler son éclairage.

Par la fenêtre de la chambre, je le voyais aller et venir dans la neige, passer et repasser devant notre auberge, et ce n'était pas sans angoisse que je me demandais quel serait le programme de cette représentation.

Je fus bientôt fixé à ce sujet, car le tambour du village, coiffé d'un képi rouge, s'arrêta devant l'auberge et après un magnifique roulement donna lecture de ce programme.

Ce qu'il était, on l'imaginera facilement lorsqu'on saura que Vitalis avait prodigué les promesses les plus extravagantes: il était question "d'un artiste célèbre dans l'univers entier", — c'était Capi, — et "d'un jeune chanteur qui était un prodige", — le prodige, c'était moi.

Mais la partie la plus intéressante de ce boniment était celle qui disait qu'on ne fixait pas le prix des places et qu'on s'en rapporterait à la générosité des spectateurs, qui ne payeraient qu'après avoir vu, entendu et applaudi.

Cela me parut bien hardi, car nous applaudirait-on? Capi méritait vraiment d'être célèbre. Mais moi, je n'avais nullement la conviction d'être un prodige. à

En entendant le tambour, Capi avait aboyé joyeusement, et Joli-Coeur s'était à demi soulevé, quoiqu'il fût très mal en ce moment: tous deux, je le crois bien avaient deviné qu'il s'agissait de notre représentation.

Cette idée, qui s'était présentée à mon esprit, me fut bientôt confirmée par la pantomime de Joli Coeur: il voulut se lever et je dus le retenir de force; alors il me demanda son costume de général anglais, l'habit et le pantalon rouge galonnés d'or, le chapeau à claque avec son plumet.

Il joignit les mains, il se mettait à genoux pour mieux me supplier.

Quand il vit qu'il n'obtenait rien de moi par la prière, il essaya de la colère, puis enfin des larmes.

Il était certain que nous aurions bien de la peine à le décider à renoncer à son idée de reprendre son rôle le soir, et je pensai que dans ces conditions le mieux était de lui cacher notre départ.

Quand Vitalis, qui ignorait ce qui s'était passé en son absence, rentra, sa première parole fut pour me dire de préparer ma harpe et tous les accessoires nécessaires à notre représentation.



A ces mots bien connus de lui, Joli-Coeur recommença ses supplications, les adressant cette fois à son maître; il eût pu parler qu'il n'eût assurément pas mieux exprimé par le langage articulé ses désirs, qu'il ne le faisait par les sons différents qu'il poussait, par les contractions de sa figure et par la mimique de tout son corps; c'étaient de vraies larmes qui mouillaient ses joues, et c'étaient de vrais baisers qu'il appliquait sur les mains de Vitalis.

—Tu veux jouer? dit celui-ci.

—Oui, oui, cria toute la personne de Joli-Coeur.

—Mais tu es malade, pauvre petit Joli-Coeur!

—Plus malade! cria-t-il non moins expressivement.

C'était vraiment chose touchante de voir l'ardeur que ce pauvre petit malade, qui n'avait plus que le souffle, mettait dans ses supplications, et les mines ainsi que les poses qu'il prenait pour nous décider; mais lui accorder ce qu'il demandait, c'eût été le condamner à une mort certaine.

L'heure était venue de nous rendre aux halles; j'arrangeai un bon feu dans la cheminée avec de bonnes bûches qui devaient durer longtemps; j'enveloppai bien dans sa couverture le pauvre petit Joli-Coeur qui pleurait à chaudes larmes, et qui m'embrassait tant qu'il pouvait, puis nous partîmes.

En cheminant dans la neige, mon maître m'expliqua ce qu'il attendait de moi.

Il ne pouvait être question de nos pièces ordinaires puisque nos principaux comédiens manquaient, mais nous devions, Capi et moi, donner tout ce que nous avions de zèle et de talent. Il s'agissait de faire une recette de quarante francs.

Quarante francs! c'était bien là le terrible.

Tout avait été préparé par Vitalis, il ne s'agissait plus que d'allumer les chandelles; mais c'était un luxe que nous ne devions nous permettre que quand la salle serait à peu près garnie, car il fallait que notre illumination ne finit pas avant la représentation.

Pendant que nous prenions possession de notre théâtre, le tambour parcourait une dernière fois les rues du village, et nous entendions les roulements de sa caisse qui s'éloignaient ou se rapprochaient selon le caprice des rues.

Après avoir terminé la toilette de Capi et la mienne, j'allai me poster derrière un pilier pour voir l'arrivée de la compagnie.

Bientôt les roulements du tambour se rapprochèrent et j'entendis dans la rue une vague rumeur.

Elle était produite par les voix d'une vingtaine de gamins qui suivaient le tambour en marquant le pas.

Sans suspendre sa batterie, le tambour vint se placer entre deux lampions allumés à l'entrée de notre théâtre, et le public n'eut plus qu'à occuper ses places en attendant que le spectacle commençât.

Hélas! qu'il était lent à venir, et cependant à la porte, le tambour continuait ses ra et ses fla avec une joyeuse énergie; tous les gamins du village étaient, je pense, installés; mais ce n'étaient pas les gamins qui nous feraient une recette de quarante francs; il nous fallait des gens importants, à la bourse bien garnie et à la main facile à s'ouvrir. Enfin mon maître décida que nous devions commencer, bien que la salle fût loin d'être remplie; mais nous ne pouvions attendre davantage, poussés que nous étions par la terrible question des chandelles.

Ce fut à moi de paraître le premier au théâtre, et en m'accompagnant de ma harpe je chantai deux chansonnettes. Pour être sincère je dois déclarer que les applaudissements que je recueillis furent assez rares.

Je n'ai jamais eu un bien grand amour-propre de comédien, mais dans cette circonstance, la froideur du public me désola. Assurément si je ne lui plaisais pas, il n'ouvrirait pas sa bourse. Ce n'était pas pour la gloire que je chantais, c'était pour le pauvre Joli-Coeur. Ah! comme j'aurais voulu le toucher, ce public, l'enthousiasmer, lui faire perdre la tête; mais autant que je pouvais voir dans cette halle pleine d'ombres bizarres, il me semblait que je l'intéressais fort peu et qu'il ne m'acceptait pas comme un prodige.

Capi fut plus heureux; on l'applaudit à plusieurs reprises, et à pleines mains.

La représentation continua: grâce à Capi elle se termina au milieu des bravos, non seulement on claquait des mains, mais encore on trépignait des pieds.

Le moment décisif était arrivé. Pendant que sur la scène, accompagné par Vitalis, je dansais un pas espagnol, Capi, la sébile à la gueule, parcourait tous les rangs de l'assemblée.

Ramasserait-il les quarante francs? c'était la question qui me serrait le coeur, tandis que je souriais au public avec mes mines les plus agréables.

J'étais à bout de souffle et je dansais toujours, car je ne devait m'arrêter que lorsque Capi serait revenu: il ne se pressait point, et quant on ne lui donnait pas, il frappait des petits coups de patte sur la poche qui ne voulait pas s'ouvrir.

Enfin je le vis apparaître, et j'allais m'arrêter, quand Vitalis me fit signe de continuer.

Je continuai et me rapprochant de Capi, je vis que la sébile n'était pas pleine, il s'en fallait de beaucoup.

A ce moment Vitalis qui, lui aussi, avait jugé la recette, se leva :

—Je crois pouvoir dire, sans nous flatter, que nous avons exécuté notre programme; cependant comme nos chandelles vivent encore, je vais, si la société le désire, lui chanter quelques airs; Capi fera une nouvelle tournée, et les personnes qui n'avaient pas pu trouver l'ouverture de leur poche, à son premier passage, seront peut-être plus souples et plus adroites cette fois; je les avertis de se préparer à l'avance.

Bien que Vitalis eût été mon professeur je ne l'avais jamais entendu vraiment chanter, ou tout au moins comme il chanta ce soir-là.

Il choisit deux airs que tout le monde connaît, mais que moi je ne connaissais pas alors, la romance de Joseph: "A peine au sortir de l'enfance", et

celle de " Richard Coeur-de-Lion: O Richard, ô mon roi!" Je n'étais pas à cette époque en état de juger si l'on chantait bien ou mal, avec art ou sans art, mais ce que je puis dire, c'est le sentiment que sa façon de chanter provoqua en moi; dans le coin de la scène où je m'étais retiré, je fondis en larmes.

A travers le brouillard qui obscurcissait mes yeux, je vis une jeune dame qui occupait le premier banc, applaudir de toutes ses forces. Je l'avais déjà remarquée, car ce n'était point une paysanne, comme celles qui composaient le public: c'était une vraie dame, jeune, belle, et qu'à son manteau de fourrure j'avais jugée être la plus riche du village; elle avait près d'elle un enfant qui, lui aussi, avait beaucoup applaudi Capi; son fils sans doute, car il avait une grande ressemblance avec elle.

Après la première romance, Capi avait recommencé sa quête, et j'avais vu avec surprise que la belle dame n'avait rien mis dans la sébile.

Quand mon maître eut achevé l'air de "Richard", elle me fit un signe de la main, et je m'approchai d'elle.

—Je voudrais parler à votre maître, me dit-elle.

Cela m'étonna un peu que cette belle dame voulût parler à mon maître. Elle aurait mieux fait, selon moi, de mettre son offrande dans la sébile; cependant j'allai transmettre ce désir ainsi exprimé à Vitalis, et pendant ce temps Capi revint près de nous.

La seconde quête avait été encore moins productive que la première.

—Que me veut cette dame? demanda Vitalis.

—Vous parler.

—Je n'ai rien à lui dire.

—Elle n'a rien donné à Capi; elle veut peut-être lui donner maintenant.

—Alors, c'est à Capi d'aller à elle et non à moi.

Cependant il se décida, en prenant Capi avec lui.

Je les suivis.

Pendant ce temps un domestique portant une lanterne et une couverture, était venu se placer près de la dame et de l'enfant.

Vitalis s'était approché et avait salué froidement.

—Pardonnez-moi de vous avoir dérangé, dit la dame, mais j'ai voulu vous féliciter.

Vitalis s'inclina sans répliquer un seul mot.

—Je suis musicienne, continua la dame, c'est vous dire combien je suis sensible à un grand talent comme le vôtre.

Un grand talent chez mon maître, chez Vitalis, le chanteur des rues, le montreur de bêtes; je restai stupéfait.

—Il n'y a pas de talent chez un vieux bonhomme tel que moi, dit Vitalis.

—Ne croyez pas que je sois poussée par une curiosité indiscrète, dit la dame.

—Mais je serais tout prêt à satisfaire cette curiosité; vous avez été surprise, n'est-ce pas, d'entendre chanter à peu près un montreur de chiens?

—Emerveillée.

—C'est bien simple cependant; je n'ai pas toujours été ce que je suis en ce moment, autrefois, dans ma jeunesse, il y a longtemps, j'ai été... oui, j'ai été le domestique d'un grand chanteur, et par imitation, comme un perroquet, je me suis mis à répéter quelques airs que mon maître étudiait devant moi; voilà tout.

La dame ne répondit pas, elle regarda assez longuement Vitalis, qui se tenait devant elle dans une attitude embarrassée.

—Au revoir, monsieur, dit-elle en appuyant sur le mot monsieur, qu'elle prononça avec une étrange intonation; au revoir, et encore une fois, laissez-moi vous remercier de l'émotion que je viens de ressentir.

Puis, se baissant vers Capi, elle mit dans la sébile une pièce d'or.

Je croyais que Vitalis allait reconduire cette dame, mais il n'en fit rien, et quand elle se fut éloignée de quelques pas, je l'entendis murmurer à mivoix deux ou trois jurons italiens.

—Elle a donné un louis à Capi, dit-je.

Je crus qu'il allait m'allonger une taloche; cependant il arrêta sa main levée.

—Un louis, dit-il, comme s'il sortait d'un rêve, ah! oui, c'est vrai, pauvre Joli-Coeur, je l'oubliais, allons le rejoindre.

Notre ménage fut vite fait, et nous ne tardâmes point à rentrer à l'auberge.

Je montai l'escalier le premier et j'entrai dans la chambre en courant; le feu n'était pas éteint, mais il ne donnait plus de flamme.

J'allumai vivement une chandelle et je cherchai Joli-Coeur, surpris de ne pas l'entendre.

Couché sur sa couverture, tout de son long, il avait revêtu son uniforme de général, et il paraissait dormir.

Je me penchai sur lui pour lui prendre doucement la main sans le réveiller.

Cette main était froide.

A ce moment, Vitalis entrait dans la chambre.

Je me tournai vers lui.

—Joli-Coeur est froid!

Vitalis se pencha près de moi :

—Hélas! dit-il, il est mort. Cela devait arriver. Vois-tu, Rémi, j'ai été coupable de t'enlever à madame Milligan. Je suis puni. Zerbino, Dolce. Aujourd'hui Joli-Coeur. Ce n'est pas la fin.

XVI

ENTREE A PARIS

Nous étions encore bien éloignés de Paris.

Il fallut nous mettre en route par les chemins couverts de neige et marcher du matin au soir, contre le vent du nord qui nous soufflait au visage.

Comme elles furent tristes ces longues étapes ! Vitalis marchait en tête, je venais derrière lui, et Capi marchait sur mes talons.

Nous avancions ainsi à la file sans échanger un seul mot durant des heures, le visage bleui par la bise, les pieds mouillés, l'estomac vide; et les gens que nous croisions s'arrêtaient pour nous regarder défiler.

Evidemment des idées bizarres leurs passaient par l'esprit: où donc ce grand vieillard conduisait-il cet enfant et ce chien ?

Le silence m'était extrêmement douloureux: j'aurais eu besoin de parler, de m'étourdir; mais Vitalis ne me répondait que par quelques mots brefs, lorsque je lui adressais la parole, et encore sans se retourner.

Heureusement Capi était plus expansif, et souvent en marchant je sentais une langue humide et chaude se poser sur ma main; c'était Capi qui me léchait pour me dire :

—Tu sais, je suis là, moi Capi, moi, ton ami.

Alors, je le caressais doucement sans m'arrêter.

Il paraissait aussi heureux de mon témoignage d'affection que je l'étais moi-même du sien; nous nous comprenions, nous nous aimions.

Pour moi, c'était un soutien, et pour lui, j'en suis sûr, c'en était un aussi: le coeur d'un chien n'est pas moins sensible que celui d'un enfant.

Ces caresses consolaient si bien Capi, qu'elles lui faisaient, je crois, oublier quelquefois la mort de ses camarades; la force de l'habitude reprenait le dessus, et tout à coup il s'arrêtait sur la route pour voir venir sa troupe, comme au temps où il en était le caporal, et où il devait fréquemment la passer en revue. Mais cela ne durait que quelques secondes; la mémoire se réveillait en lui, et se rappelant brusquement pourquoi cette troupe ne venait pas, il nous dépassait rapidement, et regardait Vitalis en le prenant à témoin qu'il n'était pas en faute; si Dolce, si Zerbino ne venaient pas, c'était qu'ils ne devaient plus venir. Il faisait cela avec des yeux si expressifs, si parlants, si pleins d'intelligence, que nous en avions le coeur serré.

Cela n'était pas de nature à égayer notre route, et cependant nous aurions eu besoin de distraction, moi au moins.

Partout sur la campagne s'étalait le blanc linceul de la neige; point de soleil au ciel, mais un jour fauve et pâle; point de mouvement dans les champs, point de paysans au travail; point de hennissements de chevaux, point de beuglements de boeufs: seulement le croassement des corneilles qui, perchées au plus haut des branches dénudées, criaient la faim, sans trouver sur la terre une place où descendre pour chercher quelques vers; dans les villages point de maisons ouvertes, mais le silence et la solitude; le froid est âpre, on reste au coin de l'âtre, ou bien l'on travaille dans les étables et les granges fermées.

Et nous, sur la route raboteuse ou glissante, nous allons droit devant nous sans nous arrêter, et sans autre repos que le sommeil de la nuit dans une écurie ou dans une bergerie; avec un morceau de pain et bien mince, hélas! pour notre repas du soir qui est à la fois notre dîner et notre souper: quand nous avons la bonne chance d'être envoyés à la bergerie nous nous trouvons heureux, la chaleur des moutons nous défendra contre le froid; et puis c'est la saison où les brebis allaitent leurs agneaux et les bergers me permettent quelquefois de têter une brebis qui a beaucoup de lait: nous ne disons pas que nous mourons presque de faim, mais Vitalis avec son adresse ordinaire, sait insinuer " que le petit aime beaucoup le lait de brebis, parce que dans son enfance il a été habitué à en boire, de sorte que ça lui rappelle son pays ". Cette fable ne réussit pas toujours. Mais c'est une bonne soirée quand elle est bien accueillie. Assurément oui, j'aime beaucoup le lait de brebis, et, quand j'en ai bu je me sens le lendemain plus dispos et plus fort.

Les kilomètres s'ajoutèrent aux kilomètres, les étapes aux étapes, nous approchâmes de Paris et quand même les bornes plantées le long de la route ne m'en auraient pas averti, je m'en serais aperçu à la circulation qui était devenue plus active, et aussi à la couleur de la neige couvrant le chemin, qui était beaucoup plus sale que dans les plaines de la Champagne.

Chose étonnante, au moins pour moi, la campagne ne me parut pas plus belle, les villages ne furent pas autres que ceux que nous avions traversés quelques jours auparavant. J'avais tant de fois entendu parler des merveilles de Paris, que je m'étais naïvement figuré que ces merveilles devaient se dénoncer au loin par quelque chose d'extraordinaire. Je ne savais pas au juste ce que je devais attendre, et n'osais pas le demander, mais enfin j'attendais des prodiges: des arbres d'or, des rues bordées de palais de marbre, et dans ces rues, des habitants vêtus d'habits de soie: cela m'eût paru tout naturel.

Si attentif que je fusse à chercher des arbres d'or, je remarquai néanmoins que les gens qui nous rencontraient ne nous regardaient pas: sans doute ils étaient trop pressés pour cela, ou bien ils étaient peut-être habitués à des spectacles autrement douloureux que celui que nous pouvions offrir.

Cela n'était guère rassurant.

Qu'allions nous faire à Paris dans l'état de misère où nous nous trouvions.

C'était la question que je me posais avec anxiété et qui bien souvent occupait mon esprit pendant ces longues marches.

J'aurais voulu interroger Vitalis, mais je n'osais pas, tant il se montrait sombre, et, dans ses communications, bref.

Un jour enfin il daigna prendre place à côté de moi, et, à la façon dont il me regarda, je sentis que j'allais apprendre ce que j'avais tant de fois désiré connaître.

C'était un matin, nous avions couché dans une ferme, à peu de distance d'un gros village, qui, disaient les plaques bleues de la route, se nommait Boissy-Saint-Léger. Nous étions partis à l'aube, et après avoir longé les murs d'un parc, et traversé dans sa longueur ce village de Boissy-Saint-Léger nous avions, du haut d'une côte, aperçu devant nous un grand nuage de vapeurs noires qui planaient au-dessus d'une ville immense, dont on ne distinguait que quelques monuments élevés.

J'ouvrais les yeux pour tâcher de me reconnaître au milieu de cette confusion de toits, de clochers, de tours, qui se perdaient dans des brumes et dans des fumées, quand Vitalis, ralentissant le pas, vint se placer près de moi.

—Voilà donc notre vie changée, me ddit-il, comme s'il continuait une conversation entamée depuis longtemps déjà, dans quatre heures nous seront à Paris.

—Ah! c'est Paris qui s'étend là-bas?

—Mais sans doute.

Au moment même où Vitalis me disait que c'était Paris que nous avions devant nous, un rayon de lumière se dégagea du ciel, et j'aperçus, rapide comme un éclair, un miroitement doré.

Décidémnet, je ne m'étais pas trompé ; j'allais trouver des arbres d'or.

Vitalis continua :

—A Paris, nous allons nous séparer.

Instantanément, la nuit se fit, je ne vis plus les arbres d'or.

Je tournai les yeux vers Vitalis. Lui-même me regarda, et la pâleur de mon visage, le tremblement de mes lèvres, lui dirent ce qui se passait en moi.

—Te voilà inquiet, dit-il, peiné aussi, je crois bien.

—Nous séparer ! dis-je enfin, après que le premier moment de saisissement fut passé.

—Pauvre petit !

Ce mot et surtout le ton dont il fut prononcé me firent monter les larmes aux yeux : il y avait si longtemps que je n'avais entendu une parole de sympathie.

—Ah! vous êtes bon, m'écriai-je.

—C'est toi qui es bon, un bon garçon, un brave petit coeur. Vois-tu, il y a des moments dans la vie où l'on est disposé à reconnaître ces choses-là et à se laisser attendrir. Quand tout va bien, on suit son chemin sans trop penser à ceux qui vous accompagnent, mais quand tout va mal, quand on se sent dans une mauvaise voie, surtout quand on est vieux, c'est-à-dire sans foi dans le lendemain, on a besoin de s'appuyer sur ceux qui vous entourent et on est heureux de les trouver près de soi. Que moi je m'appuie sur toi, cela te paraît étonnant, n'est-ce pas vrai ? Et pourtant, cela est ainsi. Et rien que par cela que tu as les yeux humides en m'écoutant, je me sens soulagé. Car moi aussi, mon petit Remi, j'ai de la peine.

C'est seulement plus tard, quand j'ai eu quelqu'un à aimer, que j'ai senti et éprouvé la justesse de ces paroles.

(A suivre)

Valse Triomphale

POUR PIANO

Thérèse Wittmann

Introduction

PIANO

mf

f

ff

VALSE

f

ff

p
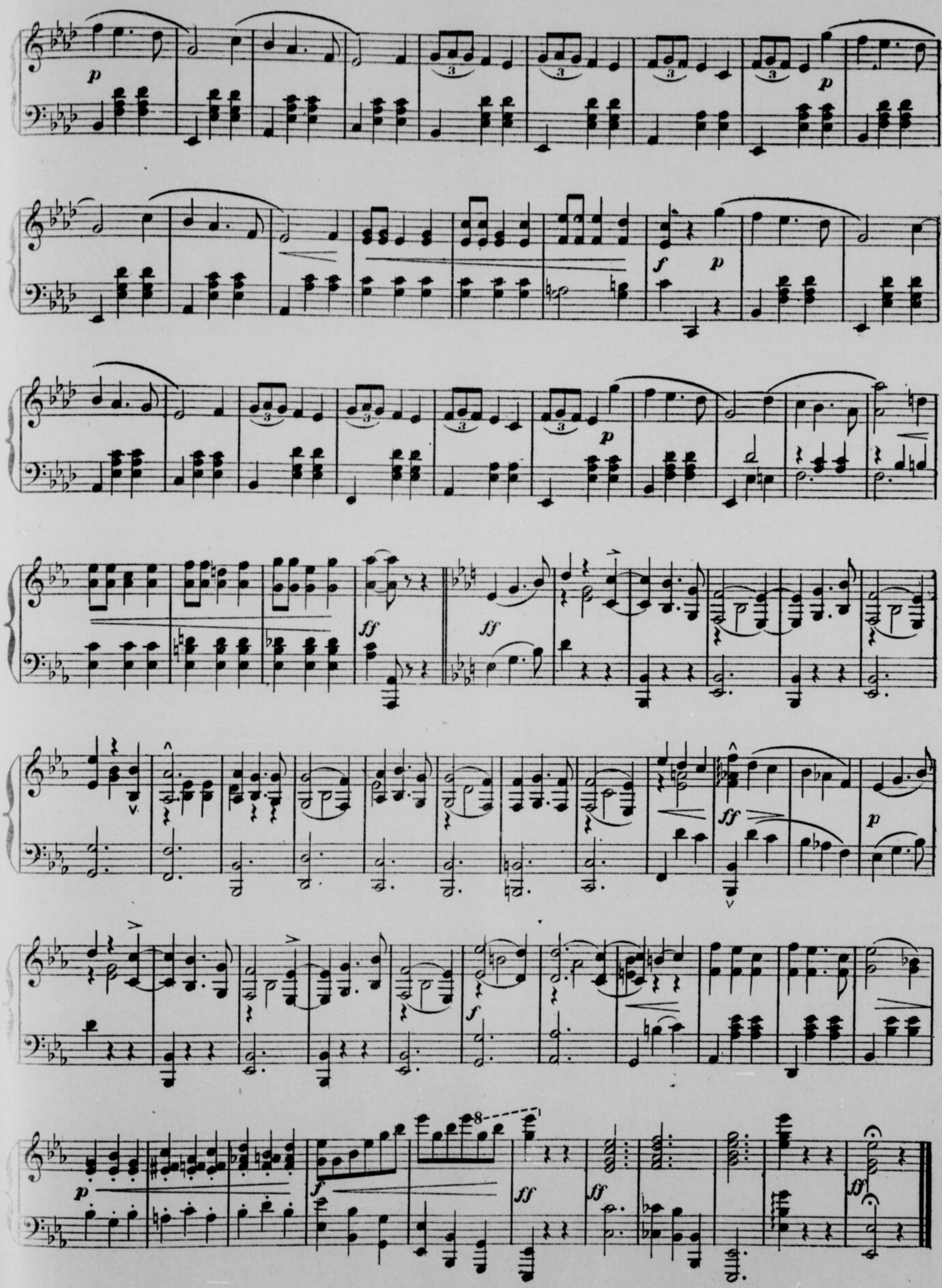
f

p

f

Bien chanté

Bien chanté


p
f
p
ff
ff
ff
p
f
p
ff
p
f
ff
ff
ff

Marche d'Idoménée

Par Mozart

PIANO

FEUILLETON DE L'ALBUM UNIVERSEL

La guerre noire

Par J. B. D'AURIAC

(Suite)

Le noble châtelain avança en faisant des "jetés" et des "battus" de menuet... une "pirouette perlée" l'amena jusqu'aux larges pieds de sa puissante moitié.

—Eh! bien, ma mie! sommes-nous prêts! murmura le gracieux époux avec un grasseyement adorable.

La "mie" n'eut garde de répondre, elle était en train de s'évanouir; pour pâlir un peu, elle retenait son haleine à se rompre un poumon.

Mais apparemment le marquis connaissait à fond le fort et le faible de la marquise, car il exécuta un saisissant pas de côté qui l'entraîna "allegro" hors du salon.

—Je cours au-devant de nos illustres visiteurs, murmura-t-il d'une voix de colombe; ne vous oubliez pas, Théodelinde adorée, ne... vous... ou... bli... ez pas...

—Rustre! imbécile! sapajou! rugit la châtelaine en l'entendant s'éloigner, monstre insensible et dur! tyran d'une faible femme! va-t'en! puisses-tu ne pas revenir!

Et l'envie de fondre en larmes ou de prendre une attaque de nerfs lui vint aussitôt: mais elle calcula judicieusement que le temps lui manquerait pour cela; elle préféra donc déguster tout doucettement un sorbet vanillé, tout en amassant dans son coeur un trésor de colère contre "le tyran époux".

Enfin, il lui parut essentiel de sommeiller un peu; ce qu'elle fit après avoir expédié d'un coup de pied négrillons et négresses.

Bientôt un coup de canon tiré en mer, l'explosion d'une boîte d'artifice, immédiatement suivie de cris perçants, la réveillèrent en sursaut:

—Ah! voilà le signal annonçant l'arrivée du commodore, dit-elle en se frottant les yeux avec ses gros poings fermés.

Puis, comme les cris continuaient dans la cour:

—Qu'est-ce que ces criailleries?... Encore un nègre avarié! bien sûr, ces êtres-là veulent me ruiner! Barkum! Barkum! pourquoi crient-ils là-bas?

—Matame la marguisse, il être Chupiter qui affre vouloir faire détonner la poite... un éclat lui affre crêfé un oeil et téchiré la bouche.

—Qu'on lui mette un bâillon trempé dans de l'eau de sel et qu'on l'emmène; pas de hurlements ici...

—Matame la marguisse... parton, mais!...

—Eh! bien, quoi?...

—La plessure il est très crafe...

—S'il est blessé à mort, qu'on l'achève et qu'on le jette cette nuit au "Trou d'Enfer". (1)

Et l'atroce mégère descendit lestement l'escalier, préparant le sourire avec lequel elle allait recevoir l'invasion anglaise.

—Animaux stupides et vicieux! grommelait-elle en réglant une boucle de cheveux par-ci, un ruban par-là; ils se détruisent exprès, je crois, pour se venger de ne pouvoir nous détruire... voilà dix-huit cents livres jetées à la mer. Ah! miséricorde! il faut être serré avec ces êtres-là... à l'avenir on les fouettera régulièrement matin et soir pour les punir et les dégoûter de ce genre d'accident... Ciel! continua-t-elle en se regardant à une glace, je me suis mordu la lèvre, elle saigne... ah! méchante race! peut-elle me mettre en des états pareils!

Tout en devisant ainsi, se pomponnant, s'inondant d'un de senteurs, la noble châtelaine arriva sur le perron au moment où se présentaient le commodore Ford, le colonel Whitelocke et leur état-major.

Ce furent d'interminables révérences échangées d'un part et d'autre; les présentations furent faites avec toute la cérémonie voulue, et on se rendit aussitôt à la salle où était servie une collation qui pouvait rappeler les noces de Gamache.

Bientôt le cliquetis des fourchettes fit place à la conversation: le galant commodore porta un toast à la belle marquise.

Celle-ci riposta par un toast à l'Angleterre:

—Généreuse nation! dit-elle, qui vient au secours des malheureux blancs, que la France, ingrate patrie, délaisse et abandonne à la fureur des noirs! A propos, commodore, savez-vous quelques nouvelles de l'insurrection dans le nord et le centre? On dit que le Cap est toujours à feu et à sang.

—C'est terrible, madame la marquise, vraiment terrible: il y a eu, mardi dernier, une rencontre sous les murs de la ville, du côté des îles des Sept-Frères; la milice blanche, au nombre de quatre mille hommes, a été hachée en morceaux; nous avions là quelques hommes en observation, ils n'ont pas agi, car les insurgés étaient trop nombreux; mais il paraît qu'il s'est commis des atrocités...

—Ah! Seigneur! dites, commodore, dites!

—Oui... les noirs avaient élevé deux chevalets sur lesquels tournait une lance gigantesque; ils ont allumé un feu et fait rôtir plusieurs prisonniers à cette broche infernale.

—Brrrrou!! fit le marquis... quelle odeur cela devait répandre!

—Cela est vrai, monsieur le marquis, et, pour se venger, vous allez entendre ce qu'ont imaginé les milices blanches...

—Ah! à la bonne heure, voyons, mon cher commodore...

—Eh! bien, madame, ils ont creusé sous les remparts un trou en forme d'entonnoir, l'ont rempli de poudre: ensuite on a lié ensemble avec des cordages une vingtaine de nègres prisonniers, on les a placés sur la mine et on a mis le feu.

—Ah! ah! ah!... prodigieux! et... dites, cher commodore, dites...

—L'explosion a lancé tous ces misérables dans l'espace; il est tombé des lambeaux sanglants et noircis jusque dans notre camp... c'est affreux, cela, madame la marquise, ajouta le commodore d'un ton grave... je rougis d'être homme quand je vois de pareils crimes...

—Peuh! la chair noire... il y en aura toujours trop!...

—Parlons d'autre chose, s'il vous plaît, Madame... j'ai envoyé le major Spencer à Port-de-Paix; avant d'employer la force, nous avions voulu voir si le général français Laveaux serait inaccessible à "certaines considérations"... on le dit pauvre et de petite naissance...

—Ah! j'entends... fit le marquis avec un geste dédaigneux, vous lui faites un pont d'or... certes, il serait bien sot de ne pas accepter... il acceptera, je vous le dis... ces petites gens n'ont pas de coeur.

—Hum! je n'en sais rien, repartit le commodore; le militaire français n'est pas commode à convaincre au moyen de ces arguments-là.

En ce moment le galop d'un cheval se fit entendre sous les fenêtres; Barkum se présenta à la porte et avertit le commodore qu'un officier le demandait.

Ce dernier descendit immédiatement; au bout de quelques secondes, il reparut, amenant le nouveau venu:

—Madame, dit-il, je vous demande la permission de vous présenter un de mes meilleurs compagnons d'armes, le major Spencer, qui arrive de Port-de-Paix, apportant la réponse du général Laveaux.

—Vous êtes le bienvenu, major, lui dit gracieusement la marquise. Rafraîchissez-vous, et racontez-nous votre expédition, si le commodore le permet.

—Madame, répondit le major, mon histoire ne sera pas longue. — En arrivant sous les murs de la ville, j'ai envoyé mon trompette avec le drapeau de parlementaire, pour demander une entrevue au général Leveaux. Cela m'a été accordé, mais non sans préliminaires. On a gardé mon trompette prisonnier aux grand'gardes, et on ne m'a introduit dans la place qu'après m'avoir soigneusement bandé les yeux. — Quand on m'a enlevé le bandeau, j'étais au milieu d'une grande pièce pleine d'officiers. Le général Laveaux m'a poliment demandé l'objet de ma mission: je lui ai remis la lettre du colonel Whitelocke. Il s'est retiré dans une embrasure de fenêtre pour la lire en silence; après l'avoir parcourue, il a froncé le sourcil et s'est approché de moi. Après m'avoir toisé des pieds à la tête, il m'a demandé si je connaissais le contenu de la lettre: je ne pouvais que lui répondre négativement. — "Cela est heureux, pour vous, Monsieur, m'a-t-il "dit d'une voix émue, car si vous m'eussiez apporté "sciemment une telle proposition, je vous aurais "fait pendre immédiatement, entendez-vous!..." Alors, il a réuni ses officiers, et leur a dit: "Mes-"sieurs, voici le message d'un Anglais qui croit que "l'honneur d'un général français est une marchan-"dise qui se vend au rabais... Il me demande en "termes équivoques, si je suis disposé à "vendre" "Port-de-Paix... que vous en semble?..." Pour toute réponse, ses auditeurs m'ont regardé avec des yeux enflammés, et chacun a mis la main sur son sabre. — "Vous comprenez, je pense, la réponse de "ces messieurs, si vous êtes homme de coeur, m'a "dit sévérement le général, — voici la mienne." Alors il est allé s'asseoir à la table du conseil, il a écrit à la hâte quelques mots renfermés dans le pli que j'ai l'honneur de vous remettre, mon commodore.

A ces mots, le major Spencer présenta à Ford la dépêche de Laveaux.

—Voyons ce qu'il me dit; vous permettez, madame la marquise?

—Comment donc? nous vous en prions, sir Ford.

—Oui, ajouta avec malice le marquis, c'est peut-être un "post-scriptum" à la muette réponse de ses officiers... une interprétation avec "variantes à son profit".

Le commodore rompit le cachet en secouant la tête d'un air soucieux, et lut ce qui suit:

—"...Vous avez cherché à me déshonorer aux "yeux de mes troupes en me supposant assez vil, "assez lâche, pour abuser d'une manière infâme de "la confiance qu'on a mise en moi; vous m'avez "personnellement offensé, vous me devez raison "d'une pareille injure: si vous avez du coeur, l'hon-"neur vous prescrit votre devoir; il est inutile d'at-"tendre que l'on en vienne à une action générale; "c'est tête à tête que nous devons nous battre, je "vous laisse le choix des armes, il faut que l'un de "nous deux succombe. Comme Anglais, vous aviez "des droits à ma haine, mais non à mon mépris. — "Général Leveaux." (Lettre historique.)

—Certes! s'écria le marquis, voilà qui est fort... comment dirai-je?... fort... sec...

—Peuh! dit la marquise, c'est la réponse d'un malotru...

—Pardon! répliqua le commodore en repliant lentement la dépêche, c'est la réponse d'un brave, je rougis presque de l'avoir méritée...

Il se fit, dans la salle, un moment de silence embarrassé, pendant lequel les convives se communiquèrent à voix basse leurs impressions au sujet de cette noble et fière lettre du général Laveaux.

Mais bientôt le commodore, se tournant vers Mme de Jacmel, lui demanda quelques détails sur l'état des esprits dans les paroisses du sud, notamment en ce qui touchait l'invasion anglaise.

—Il y a ici et à Léogane un noyau de gens comme nous, nobles, riches et bien pensants, qui appellent le secours anglais de tous leurs voeux; mais nous ne sommes pas encore bien entendus, répondit la marquise; cependant, nous avons de l'espoir: j'ai entre les mains une liste de vingt Planteurs qui se font nos adhérents... ah! la dernière catastrophe de Port-au-Prince a dérangé bien des projets, et beaucoup de nos amis sont morts.

—Avez-vous quelques adhérents parmi les officiers du génie?

—Non, commodore, ils sont fiers et rigides comme du crin; d'ailleurs, je crois qu'il n'en reste pas un seul...

—Vraiment!... le colonel de Reillière?

—Mort!

—Le général de Montmaur, qui commandait la cavalerie?

—Mort avec ses cavaliers!

—M. de Campfort? il est un peu anglais par sa mère...

—Ah! bien oui! ne comptez pas sur lui: à l'affaire de Port-au-Prince il s'est battu comme cent démons; on dit qu'il est mort en faisant sauter la mine extérieure de la place.

—Et Mme de Reillière?...

—Ma foi! mon cher commodore, on ne sait ce qu'elle est devenue: un parti d'insurgés est à sa poursuite; elle a disparu avec ses deux petites et un vieux serviteur... un espion prétend qu'elle a tourné du côté des Montagnes Noires... un autre prétend l'avoir vue dans une barque de pêcheur... on ne sait que penser...

---

(1) NOTE — Nous prions nos lecteurs de ne pas généraliser dans un sens trop odieux les traits de barbarie que l'auteur, pour être historien fidèle, a eu reproduire dans son récit. — La révolution de Saint-Domingue a été provoquée par les horribles excès de la population blanche; les esclaves se sont vengés par d'autres excès... voilà l'histoire... — Ici, on le verra par la suite, aucune classe de la société n'est mise en accusation; l'odieux des faits doit se concentrer sur les seuls individus auxquels ils sont attribués. — Du reste, le lecteur se convaincra tout à l'heure, et il a déjà pressenti que tous ces types cruels, ignobles, révoltants, ont été reproduits d'après nature, et appartiennent à des personnages isolés dont le moindre vice était d'avoir vécu toujours en aventuriers, en criminels, et d'être, en tout pays, le rebut de la société.

—Ce qu'il y a de certain, dit le commodore, c'est qu'elle a en sa possession tous les papiers d'administration, et des correspondances officielles du plus haut intérêt... J'ai ordre de me les procurer à tout prix... je voudrais l'arracher aux mains féroces des noirs... je prends mes dispositions pour envoyer un petit détachement à sa poursuite. Il me faudrait un guide pour battre ces bois interminables.

—Ce ne sera pas difficile, nous vous procurerons cela. Mais, ajouta la marquise, je crains fort que vous ne puissiez parvenir à dompter l'insurrection... toute la race noire a pris les armes... nous ne contenons nos esclaves qu'à grand'peine; le souffle diabolique de la révolte a tout empesté.

—Ne vous inquiétez pas, chère marquise, pourvu que l'armée française soit mise hors de combat, je me charge du reste.

—Dieu vous entende, mylord, mais je crois que les beaux jours ont fui pour longtemps.

Comme la marquise parlait encore, un tumulte de voix éclata dans la cour et fut suivi d'une vive discussion. L'accent tudesque de Barkum se mêlait à la parole vive et brève d'un Français.

—Je vous dis que j'ai une "passe" en règle, criait ce dernier, une "passe" du commissaire de la république ; votre maîtresse vous donnera sur les doigts, si vous ne me laissez pas entrer.

—Che ne fous gonnais pas... allez au larche! répliquait Barkum.

—Au larche! au larche! toi-même, vieux "kainserlich"... veux-tu finir! je t'embrouille... va dire à ta maîtresse que quelqu'un la demande.

—Mais qui... qui la temante ?

—Qui?... qui?... "riquiqui!" va! dis-lui qu'un... Français... veut lui parler de choses très importantes... oui... un Français, un Parisien, quoi!

Mme de Jacmel, fort intriguée de ces discours entrecoupés, se mit à la fenêtre :

—Laissez-le monter, dit-elle à Barkum.

—Ah! je savais bien, s'écria le nouveau venu, que pas une noble dame ne voudrait refuser sa porte au Parisien.

Et il escalada lestement l'escalier, suivi d'un fantôme démesurément long, maigre et silencieux.

CHAPITRE II

LE PARISIEN ET JACQUELINE CORJU

—Salut la compagnie ! dit d'un ton nasillard le Parisien (que nos lecteurs ont reconnu sans doute), pardon, excuse, si nous vous dérangeons; notre aimable présence ici est à seule fin de manifester nos petits talents de "socilliété"... avec la permission des autorités constituées... pardon... avec l'autorisation de la noble et charmante dame de ces lieux.

A ces mots, le Parisien fléchit un genou devant la marquise, saisit galamment sa grosse main bouffie, et en y déposant un baiser respectueux, lui dit à mi-voix, rapidement :

—Je suis chargé d'un message important...

Puis, profitant de l'étonnement général, il continua avec volubilité :

—Nous pouvons amuser, récréer, stupéfier, réjouir tous les spectateurs par l'agilité de nos tours et l'adresse merveilleuse de notre dextérité. — Moi, le "Parisien imitateur", je possède à fond la ventriloquie, et je suis familier avec les voix intrinsèques de tous les animaux anciens ou modernes; terrestres, marins, aquatiques ou amphibies ; carnassiers ou domestiques; je passe avec facilité du canard... can! can! can!... au lion... hrrrou! hrrrou!... du rossignol... psih! psih! lhu! lhu! lhu!.., à l'âne... hi-han! hi-han! hi-han!... de la poule... kè... kè... kè... kè... kerèke... au corbeau... craw... craw... et je lutte avec l'alouette matinale... rli... rli... rli relire... rlire!

Et notre héros fit un triomphant point d'orgue sur des modulations brillantes, imitant à s'y méprendre le chant joyeux de l'oiseau qu'il venait de nommer.

La noble société ne put réprimer un immense éclat de rire, car le gai ménestrel accompagnait son étrange musique de gestes inouïs et de poses académiques capables de dérider un entrepreneur de pompes funèbres.

Le Parisien continua :

—Voyez, Mesdames et Messieurs, ce grand croque-mort qui m'honore de sa société... c'est le "grand Patagon", mince et long; doux et bon; adroit et prompt; qui, dans un rond, de son bâton, fait voler un "teston" (pièce de monnaie) ! Il ne parle pas, Mesdames, mais il agit; veuillez lui accorder quelque blond sourire, quelque rose encouragement, quelque signe approbatif de vos belles mains blanches, et il commencera de suite ses incommensurables et incroyables exercices... Il est galant et civilisé.

La marquise ayant jeté sur le tapis une piastre espagnole, le Patagon... (nos lecteurs ont reconnu O-Murrel-Mac-Clamorgan, dit Mac-Héron), le Patagon, sans se baisser, frappa de son bâton le bord de la pièce, la fit sauter en l'air; puis, après l'avoir retenue en équilibre sur le bout du nez et l'avoir fait pirouetter au moyen d'une pichenette adroitement appliquée, il la reçut dans la plus petite poche de sa veste.

Les spectateurs applaudirent en jetant de nouvelles pièces de monnaie qui, toutes, allèrent rejoindre la première par le même procédé.

Le Parisien reprit la parole :

—Si ces dames et ces messieurs y veulent bien consentir, nous allons leur manifester une autre adresse bien plus surprenante: que ces dames et ces messieurs daignent mettre à notre disposition vingt, trente, quarante, soixante, quatre-vingts pièces de monnaie, mon habile camarade les fera disparaître par un procédé aussi ingénieux qu'instructif, délicat et satisfaisant.

—Barkum! dit la marquise, apportez une centaine de gros sous !

—Noble dame! tant de générosité unie à tant de grâces! c'est trop!... s'écria le Parisien, vous "allllez voir" !

On apporta les cent sous: le Patagon en fit une pile chancelante, la plaça sur l'extrémité de son long bâton; ensuite, élevant le tout en l'air avec une dextérité surprenante, il établit le bâton en équilibre sur son menton et fit ainsi le tour de la salle; arrivé devant la marquise, d'un revers de main il chassa le pied du bâton si adroitement que la pile entière des pièces de monnaie tomba bruyamment dans sa petite poche, sans en excepter une seule.

Puis, saisissant le long bâton par le milieu, il se mit à exécuter un moulinet vertigineux, entremêlé de bonds, de pirouettes étranges et de mouvements si rapides qu'il apparaissait comme un tourbillon.

Quand il s'arrêta, les applaudissements duraient encore, et les pièces de monnaie pleuvaient sur le tapis.

Le Parisien récolta la moisson métallique en débitant son répertoire imitatif avec une telle vigueur, un tel entrain et une fidélité si grande, que chacun se crut au milieu d'une ménagerie. Enfin, il termina par une scène de ventriloquie si bouffonne, que la marquise, suffoquée de rire, tomba sur un fauteuil en lui demandant grâce.

L'hilarité se calma peu à peu, et, après quelques facéties... "à seule fin de terminer la séance", comme disait le Parisien, les deux camarades furent envoyés à l'office pour se rafraîchir. Avant de descendre, le Parisien trouva moyen de faire un signe à la marquise, pour lui rappeler son "message" : celle-ci lui répondit par un mouvement de tête imperceptible indiquant qu'elle y songerait.

Quand le Parisien fut assis avec Mac-Héron auprès d'une petite table, que Barkum, par ordre de la châtelaine, leur avait dressée dans un bosquet solitaire :

—Hein? dit-il avec un joli éclat de rire, voilà un tour bien joué!... je veux que le "crique me croque", s'ils y ont vu autre chose que du feu! As-tu vu ces "goddam"... ils étaient raides comme des crins d'abord, mais ensuite... ont-ils ri ! Le vieux chef surtout, montrait ses longues dents jaunes, comme un âne qui va éternuer... vieux Basile! va! je t'en servirai des plats à la française... moi. — Mais il ne s'agit pas de ça: la bourgeoise va descendre; quand elle arrivera, tu te retireras honnêtement, comme, par exemple, pour un... besoin superflu... j'ai à causer seul avec elle... je lui coulerai dans le tuyau de l'oreille deux traîtres mots qui l'agaceront fièrement, j'en réponds... mais chut! je l'entends, elle a la démarche légère d'une femelle d'éléphant portant ses petits... attention !

En effet, la châtelaine, curieuse comme toutes les filles d'Eve, s'était dérobée le plus tôt possible à sa société pour venir écouter le "message important" du Parisien.

—Voyons! lui dit-elle, en s'asseyant sur la chaise que Mac-Héron venait d'abandonner discrètement; je vous entends, qu'avez-vous à me dire ? Hâtons-nous un peu, car je ne voudrais pas qu'on s'aperçût de mon absence.

Le Parisien, avant de répondre, versa dans sa main l'eau de son verre et s'en frotta la figure : cette opération fit disparaître la teinte bistrée qui recouvrait ses traits. Ensuite, quittant son chapeau, il arracha sa perruque blonde et démasqua une abondante chevelure noire dans laquelle brillaient déjà de longs brins argentés.

Enfin, d'un brusque mouvement, il tourna vers lui la clarté de la lanterne qui les éclairait, et, saisissant le bras de la marquise :

—Me reconnais-tu? Jacqueline Corju! lui dit-il d'une voix frémissante... reconnais-tu ton frère?

La marquise fixa sur lui des yeux égarés et voulut s'enfuir: mais au moment où sa bouche s'ouvrait pour pousser un cri, la main du Parisien arrêtait la voix sur ses lèvres et la refoulait sur son siège.

En même temps, il tira de sa poche un stylet long et aigu :

—Si tu cries, si tu bouges, lui dit-il, "chsitt !" ton affaire est faite.

Et il posa l'arme menaçante à sa portée sur la table; puis, il ajouta d'une voix railleuse :

—Causons un peu, ma chère soeur, ce n'est pas trop exiger que de vous demander un quart d'heure de conversation tous les huit ans.

—Monsieur ! dit la marquise, tremblante, je ne vous connais pas... laissez-moi... j'appelle au secours...

—Ta! ta! ta! Jacqueline, ma mie, vous avez la mémoire courte, dit le Parisien en reprenant son stylet avec le plus grand sang-froid, vous avez oublié ce pauvre Georges. Ce n'est pas joli... Jacmel le perruquier vous a donc fait perdre l'esprit? le digne marquis de contrebande ?

—Insolent! brutal! dit la marquise, à qui la colère rendait quelque courage, je vais vous faire bâtonner par mes gens.

Le Parisien se remit à badiner avec le méchant stylet :

—Essayez, ma belle... mais, foi... de Parisien ! vous ne direz pas deux syllabes... à la première... "chsitt !" je vous tranche le sifflet.

—Oh! Georges! que vous êtes sinistre, murmura la misérable femme, pourquoi me relancer jusqu'ici! oubliez-moi, je ne suis plus rien pour vous.

—Ah! très-bien!... embrassons-nous et que ça finisse ! n'est-ce pas?... reprit le Parisien avec un rire strident; et notre mère?... qu'as-tu fait de notre mère ?...

—Quoi? que veux-tu dire... tu mens!...

—Qui? moi, je mens! eh! je n'ai encore rien dit... mais écoute: un jour d'hiver sombre et triste, deux individus déménagèrent furtivement, laissant close une petite chambre où brûlait un réchaud à côté d'une pauvre vieille octogénaire...

—Georges!... de grâce... tais-toi!...

—Le lendemain, les voisins navrés trouvèrent un cadavre... et crurent à un accident affreux... mais, la Providence sonde les plus profondes noirceurs... la justice a cherché... elle a trouvé!... femme, reconnais-tu cette lettre ?

—Ciel!... miséricorde!... la lettre par laquelle tu me redemandais notre mère ?

—Oui!... oui ! oui ! murmura le Parisien d'une voix tremblante... elle a été son arrêt de mort...

Un lugubre silence suivit ces paroles; Jacqueline, affaissée sur ses genoux, attendait en tremblant.

Le Parisien reprit, après avoir essuyé une larme amère :

—J'ai erré partout, le coeur brisé, l'âme folle de douleur... depuis huit ans je cherche la mort... je passe et repasse sur les champs de bataille... mais il n'y a pour moi ni sabre, ni balle, ni boulet... je t'avais oubliée, eh! oui, quand hier j'ai entendu ce nom de "Jacmel"... un soupçon m'a traversé l'esprit, il était juste... je vous ai reconnus tous deux au premier coup d'oeil... Ah! quand j'ai baisé ta main tout à l'heure, mes dents s'élançaient pour te mordre... mais une pensée m'a retenu... que m'importe cette vengeance?... te tuer? tu serais trop heureuse de mourir, maintenant... non ! non ! tu ne mourras pas, je te tiendrai à mon gré dans une longue agonie... au milieu de ton sommeil, au milieu de tes veilles, ma voix retentira sans cesse en te disant : "Fille meurtrière! fille maudite ! ta mère, qu'as-tu fait de ta mère ?"

—Assez sur ce sujet, pour aujourd'hui, nous en reparlerons... reprit avec un rire funèbre le Parisien, après quelques instants de silence: écoute-moi, ma visite ici a un autre motif: je n'ai pas besoin de te recommander le secret; je crois fort que tu éviteras soigneusement à l'avenir de me mécontenter; notre entretien restera ignoré de tous... je serai tout à l'heure le joyeux saltimbanque autour duquel on a tant ri... tu seras toujours la marquise de Gosseline... c'est entendu... mais tu me feras savoir toutes les menées des Anglais...; je sais que le vieux commodore va envoyer un détachement à la recherche de Mme de Reillière ; tu me proposeras pour guide: dix espions à la solde de ton parti rôdent sans cesse dans l'île; tu me remettras un ordre écrit pour eux, et tu m'enverras un homme tous les jours pour recevoir mes instructions; enfin, tu te tiendras prête jour et nuit à exécuter mes volontés. Tu m'entends ?

—Oui! murmura Jacqueline.

—Tu m'obéiras ?...

—Oui! comme une esclave.

—Cela suffit... va-t'en maintenant ; délivre-moi de ta présence; va sourire aux traîtres qui conspirent avec toi... va-t'en fêter l'ennemi que tu abrites sous tes lambris dorés.

Jacqueline s'éloigna en silence ; quand elle eut fait quelques pas, le Parisien la rappela :

(A suivre)

L'ALGUE

EST-IL vrai, messire, que la " Sainte-Ursule " soit perdue corps et biens ?

Maître Nicolas Fugger, comte de la Hanse, leva la tête de dessus son pupitre, où des chiffres s'alignaient sur un ample parchemin, et la plume d'oie en arrêt, il dévisagea l'intruse.

C'était une femme grande et mince, tout enveloppée de la mante à capuche des filles de Flandre. Elle était blonde, à en juger par quelques mèches folles qui flottaient hors de la cape ; et dans son visage d'une pâleur sombre brillaient deux yeux inquiets, deux yeux d'un bleu profond comme l'eau morte des canaux.

—Eh! que t'importe, ma fille ?

—Oh! messire, par pitié !

Il y avait dans ces mots un tel accent de supplication que le vieil armateur brugeois se sentit remué jusqu'à l'âme.

—Qui donc t'a dit cela? fit-il d'un ton qu'il s'efforçait d'adoucir.

—Le bruit en court par la ville. Des gens de Damme l'assuraient tantôt au marché sur le quai des Marbriers... Alors j'ai voulu savoir... Et je suis venue à vous qui êtes le possesseur du navire... Est-ce vrai, messire?... Dites-le-moi...

—As-tu donc quelque parent dans l'équipage.

—Gilliodts Hapken est mon fiancé.

—Ah!... Pauvre enfant !...

Maître Fugger se leva, soutint dans ses bras la pauvre fille qui chancelait. Il maudissait à part lui sa commisération maladroite qui venait de lui arracher ainsi la brutale vérité... Et maintenant il tentait de réparer le mal. Sans doute, la " Sainte-Ursule " eût dû être rentrée au port depuis quinze jours... mais rien ne prouvait qu'elle fût perdue. Une tempête l'avait peut-être écartée de sa route... Qu'est-ce donc, quinze jours de retard sur une traversée de quatre mois?... Et pourquoi ces gens de Damme allaient-ils ainsi par la ville semant la fausse nouvelle ?... Il saurait leur imposer silence... On verrait bien... Au demeurant, puisqu'il avait confiance, lui, personne n'avait le droit de désespérer...

La jeune fille s'était ressaisie. Elle l'écoutait, anxieuse, le fixant d'un regard pénétrant, comme si elle eût voulu lire au fond de sa conscience.

Mais Maître Fugger ne se souciait pas de prolonger l'entretien. Il revint à son bureau, prit dans une sébille une poignée d'escalins d'or qu'il tendit :

—Tiens, ma fille... et du courage !...

Mais elle repoussa le présent :

—Merci, je n'ai besoin de rien... Des nouvelles seulement, messire, quand vous en aurez...

Et elle dit son nom, que Maître Fugger inscrivit sur ses tablettes.

—Barbe Winkel, rue des Tanneurs, proche le quai du Rosaire.

Puis, ramenant sa cape sur son front, elle s'inclina et sortit...

Barbe s'était mise à marcher droit devant elle jusqu'à la ligne des canaux qui baignaient les remparts.

C'était la fin d'un jour d'automne. Une buée blanche montait des watergands, flottait comme un voile impalpable sur la ville. Entre les tourelles du somptueux palais de Fugger, par-dessus les pignons pointus des maisons, le beffroi apparaissait estompé dans le ciel mélancolique, tel une tour de rêve.

Le long des quais circulait la foule affairée des marchands et des matelots, et sur les canaux se croisaient, en un pittoresque va-et-vient, des navires venus des ports du monde entier: péniches gantoises, galions espagnols, caravelles de Gênes, galères portugaises et caraques moscovites, jusqu'à des felouques syriennes et des tartanes du pays barbaresque.

Barbe Winkel allait, inconsciente, à travers la multitude empressée. Ses pieds s'embarrassaient dans les amarres des navires, des portefaix la heurtaient au passage, des matelots en goguette l'interpellaient avec des rires bruyants. Elle marchait, ne voyant rien, n'entendant rien, sinon le cri de Maître Fugger qui résonnait en son coeur comme un glas.

Parvenue au bord du " Minnewater ", elle s'arrêta un instant, s'assit sur une des bornes à l'entour desquelles s'enroulent les cordages des vaisseaux ; et, le regard vague, elle songea. Elle songea et se souvint.

C'était là que, plus de huit mois auparavant, Gilliodts l'avait embrassée pour la dernière fois, là qu'avait échoué son suprême effort pour empêcher ce voyage, qu'elle pressentait fatal à leur bonheur... Là, tandis que la " Sainte-Ursule " levait l'ancre, Gilliodts, debout à la poupe du navire, lui avait crié: " Au revoir! ", et cet " au revoir " devait être un éternel adieu...

Orphelins tous deux, Barbe Winkel et Gilliodts Hapken s'aimaient depuis l'enfance. L'un à l'autre, ils étaient toute leur famille.

En cette cité de Bruges, où s'amoncelaient les richesses du monde entier, quiconque n'était point trafiquant ne pouvait être que matelot : Gilliodts avait préféré la vie libre du marin aux fiévreuses agitations des marchands de la ville; et depuis huit ans, il servait chez les Fugger, dans cette flotte innombrable qui portait à travers les océans la renommée de la Flandre opulente et laborieuse.

Dans les brouillards du Nord, sous les cieux clairs de l'Orient, l'image de sa fiancée l'avait suivi partout avec la pensée du bonheur futur. A présent, l'époque était venue de réaliser l'union dès longtemps projetée, et Gilliodts manquait au rendez-vous.

L'année précédente, comme il revenait à peine d'une longue expédition, Maître Fugger lui avait octroyé le commandement de la " Sainte-Ursule ", sa plus belle galiote, avec mission d'aller aux Echelles du Levant, pour échanger contre les produits de l'industrie flamande les pelleteries du Maroc et de Tunis, les épices de l'Egypte et de la Palestine, et les draps d'or de la Syrie.

Et, malgré les supplications de sa fiancée, en dépit de ses pressentiments funestes, Gilliodts était parti.

—Ce sera le dernier voyage, avait-il dit; je veux te rapporter des merveilles, des bijoux d'or fin et des perles, pour qu'au jour de nos noces, tu sois plus belle que la Vierge de Notre-Dame.

Et ce fut le dernier voyage, en vérité, le voyage dont on ne revient plus...

Maintenant, Barbe Winkel a regagné le quai du Rosaire. Le soir est venu et, dans l'air voilé de brume, le carillon du beffroi égrène la dolente chanson de ses clochettes.

C'est l'heure où s'apaisent les rumeurs de la cité, où les halles se vident, où tous, ouvriers et marchands, rentrent au logis familial, l'heure où l'épouse accueille au foyer son époux.

Et la jeune fille songe qu'elle ne connaîtra point cette joie. Elle est seule, et seule elle doit demeurer à jamais...

Un frêle souvenir lui reste de son fiancé, une algue séchée, une algue aux fines dentelures qu'il ramassa pour elle sur le sable d'une plage lointaine, et qu'un matelot revenant d'Orient lui apporta voici deux mois avec la dernière lettre de Gilliodts.

Et, depuis lors, étendue sur un blanc feuillet de parchemin, la fragile plante marine n'a pas quitté ses yeux.

Tandis que Barbe travaille à la lueur de son " crasset " de cuivre, l'algue est là devant elle, et il semble à la jeune fille qu'un allègement lui vienne à contempler les tons fanés de ses fines ramilles aux méandres infinis.

Pourtant, l'aiguille court à travers la lourde soie de Poperinghe, car Barbe Winkel est la couturière la plus renommée de la ville, et ses mains sont habiles à façonner ces cottes aux broderies fastueuses qui font prendre pour autant de reines les bonnes bourgeoises de Bruges.

Mais parfois le fil se brise entre les mains de l'ouvrière, l'ouvrage abandonné glisse à terre, la pensée errante s'enfuit dans un vol éploré vers des pays inconnus, sur des plages que la mer a jonchées de cadavres; la chambrette s'emplit de sanglots; et sur l'algue séchée s'épanchent tour à tour ou l'amertume des pleurs ou la douleur des baisers.

Des jours passèrent et des semaines. La perte de la " Sainte-Ursule " ne faisait plus de doute pour personne. Maître Fugger avait abandonné tout espoir de revoir jamais sa galiote. Et Barbe Winkel demeurait cloîtrée dans sa tristesse, ne voulant d'autre consolation que l'âpre et cruelle joie de regarder sans cesse le dernier souvenir du bien-aimé.

Mais voici que ce souvenir lui-même allait lui manquer. La plante fragile, tant de fois mouillée de larmes, s'effritait à présent sous la caresse de ses lèvres; ses fibrilles desséchées s'émiettaient en poussière.

Et la jeune fille eut alors une touchante inspiration pour conserver l'algue précieuse. Elle imagina d'abord d'en fixer les rameaux ténus sur une étoffe avec le fil de son aiguille. Puis, l'idée lui vint d'en copier les formes légères et souples dans les broderies dont elle couvrait les corsages des riches bourgeoises de Bruges.

Or, il advint que la mode imposa le succès de l'ornement nouveau. Noble dame Isabelle de Portugal, épouse du très haut et très redouté duc Philippe le Bon, en voulant avoir pour ses toilettes d'apparat, et toute la cour de Bruges suivit son exemple.

Mais le travail à l'aiguille avec un fil unique était long et difficile. Barbe Winkel s'avisa de besogner sur un coussin au moyen de plusieurs fils attachés à de petites brochettes de bois.

Le résultat fut merveilleux.

La vogue du point de Bruges ne tarda pas à franchir les canaux de la vieille cité. On en demanda de partout: de Gand, de Tournay, de Bruxelles, de plus loin encore.

Force fut à Barbe Winkel de s'entourer d'apprenties, qu'elle instruisit dans la façon de manier les fuseaux.

Bientôt le cliquetis joyeux emplit le logis jadis silencieux et solitaire, et peu à peu, la jeune fille trouva dans l'amour du travail un apaisement à son chagrin.

C'est ainsi qu'un art divin naquit d'une douleur humaine et que le coeur de Barbe Winkel inventa la dentelle.

ERNEST LAUT.

Le manoir héréditaire

A MON AMI MAX. PELLETIER

Heureux qui loin du bruit, sans projets, sans affaires,
Cultive de ses mains ses champs héréditaires,
Qui, libre de désirs, de soins ambitieux,
Garde les simples moeurs de nos sages aïeux ;
A peine s'il sait les noms d'intérêt, de créances,
Il ne redoute point le jour des échéances.
La guerre et ses dangers, la mer et ses fureurs,
Les promesses des Grands, leurs dédains, leurs faveurs
Ne le troublent jamais et jamais ne l'abusent.
D'agréables travaux l'occupent et l'amusent,
Il émonde un jeune arbre ou greffe un sauvageon,
Enlace au rameau vert le flexible bourgeon,
Dépouille ses brebis de leur laine pendante,
Prépare un toit commode à l'abeille prudente,
Et, soignant fleurs et fruits, vendanges et moissons,
S'enrichit des présents de toutes les saisons.
Tantôt sur un gazon, tantôt sous un vieux chêne,
Au doux chant des oiseaux, au bruit d'une fontaine,
Il cherche le repos, s'assied, rêve et s'endort.
Au retour de l'hiver, il attaque en son fort
Le sanglier que lance une meute rapide,
La caille voyageuse et le lièvre timide
Viennent étourdiment se prendre dans ses rets.
O peines de l'amour, ô tourments, ô regrets,
Vous fuyez, et des champs le calme vous remplace.
Chargé de son butin, revient-il de la chasse,
Il retrouve une épouse et des enfants chéris
Qu'il a vu s'élever, que leur mère a nourris.
O qu'un simple foyer, des pénates tranquilles
Valent mieux que le luxe et le palais des villes !
Que servent vos festins avec art apprêtés ?
Ces mets si délicats et ces vins si vantés ?
L'orgueil en fit les frais, l'ennui les empoisonne.
J'aime un dîner frugal que la joie assaisonne,
Tout repas est festin quand l'amitié le sert,
La treille et le verger fournissent le dessert,
Pour régal aux bons jours la fermière voisine
Apporte en un gâteau la fleur de sa farine;
Quel plaisir lorsqu'à table entre tous ses enfants,
Leur père, chaque soir, voit revenir des champs
Les troupeaux bien soignés, la vache nourricière
Et l'agneau qui bondit aux côtés de sa mère ;
Les boeufs à pas pesants, las et le col baissé,
Ramènent la charrue et le soc renversé ;
De jeunes serviteurs que son toit a vu naître
Animent la maison et bénissent leur maître ;
Tous les jours sont pareils, tous les jours sont sereins,
Et la porte rustique est fermée aux chagrins.

IRMA DE CHARNY.

Québec, le 31 mars 1906.

POUR RIRE



Les parvenues sont jalouses

—Mme la comtesse de Sabredebois !

Dans le salon éblouissant de lumières, le domestique annonce l'entrée d'une invitée qui se dirige majestueusement vers la maîtresse de céans. Echange des salamalecs d'usage.

—Chère madame...

—Si gentille d'être venue...

Mme de Sabredebois a vraiment grand air, et son aspect, sa toilette excitent les médisances d'un groupe de petites jeunes femmes dont les maris s'enrichissent dans le commerce des vieux métaux et des mélasses.

—Ah! Mme de Sabredebois, quel port de reine !

—De reine... mère...

—Ne débinez pas: elle est très distinguée; sa noblesse se lit sur son visage.

—En effet, c'est un vieux parchemin !

Bravo, bravo, marquis!

Le célèbre marquis de Bièvre fut un des hommes les plus spirituels de son temps; ses mots — toujours aigus — son restés fichés comme des flèches dans l'histoire de son siècle. On lui présenta un jour certain poète dont l'oeuvre pesante contenait un beau vers, remarquable vraiment, mais unique dans le fatras des médiocrités! Et depuis ce jour, le marquis ne put entrer dans un salon sans qu'on lui en chantât les louanges, qu'on lui en répétat le vers fameux.

—Par pitié, laissez-moi tranquille avec ce rimailleur, s'écria enfin de Bièvre impatienté, ne m'en parlez pas.

—Enfin, il est indéniable que son vers célèbre est un des plus beaux...

—Bien, mais ce n'est qu'un "vers solitaire"!

La petite critique populaire

Le grand peintre David avait exposé l'un de ses plus beaux tableaux et se trouvait par hasard confondu dans la foule qui admirait son oeuvre.

Son attention fut attirée par l'attitude dédaigneuse d'un homme dont le costume indiquait un cocher de fiacre.

David se dirigea vers lui.

—Je vois, dit-il, que vous n'aimez pas ce tableau.

—Ma foi non...

—C'est pourtant, ici, celui devant lequel on s'arrête le plus.

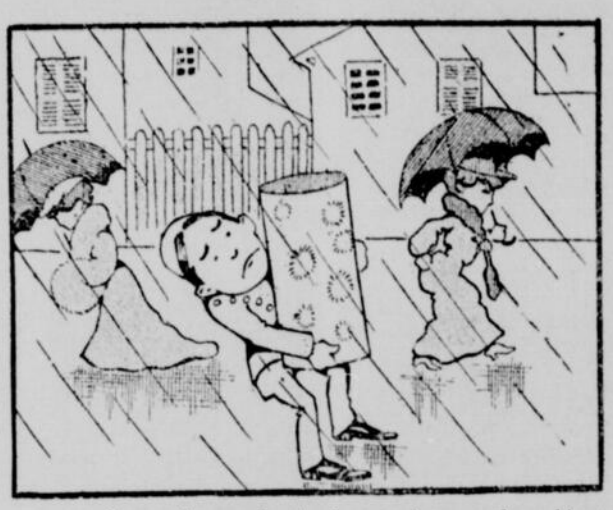
—Je ne vois pas pourquoi! Ne remarquez-vous pas que l'imbécile de peintre a fait un cheval dont la bouche écume, et qui pourtant n'a pas de mors ?

David ne dit mot; mais, sitôt que le Salon fut fermé, il fit disparaître l'écume de son cheval.

Le porte-parapluie



1. — Une dame vient d'acheter ce porte-parapluie; comme elle en est très pressée, tu vas le lui porter tout de suite.



2. — Nom d'une pipe! c'est rudement lourd! et par un temps pareil, ce n'est pas agréable !...



3. — ...et plus ça va, plus ça devient lourd!... Décidément, je crois que je vais le lâcher...



4. — Voyons, encore un petit effort... et on y arrivera...



5. — T'en fais une tête, qu'as-tu donc?

—Il y a que je porte ce porte-parapluie, qui est lourd, et que je me mouille !



6. — Imbécile! mets-le donc sur ta tête, ça te couvrira !

—C'est une idée !

Lapanique fut tout penaud

Lapanique — vous le savez — est un vieux roublard auquel "on ne la fait pas". Ce n'est pas à lui qu'il faudrait présenter des vessies pour des lanternes ni des prunes pour des citrouilles, ah! mais non! Eh bien ! ce fin malin a été complètement "roulé" hier soir, et par un moutard de huit ans, haut comme ma botte, encore! Lapanique descendait tranquillement la rue. Devant une maison de belle apparence, il vit un pauvre gamin qui essayait vainement d'atteindre à la sonnette. Lapanique s'approche et généreusement :

—Attends, mon petit ami, je vais sonner pour toi!

—Sonnez fort, m'sieu, si 'ou plaît, demande le gamin; très, très fort !

Lapanique déchaîne un véritable carillon.

Alors, le bambin, avec un frais sourire:

—Et maintenant, sauvons-nous vite, m'sieu : les gens vont venir !

Petite confusion

Un aimable cambrioleur est amené devant le commissaire.

Quand, suivant la coutume, il a énergiquement, quoique pris en flagrant délit, la main dans le sac, protesté de son innocence, prétendu que, si on l'a trouvé dans un logement mis au pillage, il n'a pu y venir qu'inconsciemment, dans un de ces accès de somnambulisme auxquels il est sujet, le magistrat l'interroge.

—Votre nom ?

—Falempin, Amable-Narcisse-Désiré.

—Quel âge avez-vous ?

—Vingt-deux ans.

—Quel est votre état ?

—Extrêmement nerveux, à la suite de la crise que je viens d'avoir l'honneur de vous expliquer. Mais je vous suis fort obligé, monsieur le commissaire, de votre délicate attention.

Modernisme

Le banquier Chécot reçoit le noble baron Dubl... son qu'il destine comme mari à sa fille Laure.

Après le dîner, Laure a eu soin de s'esquiver pour laisser les deux gentlemen causer librement.

Cependant, au bout d'une heure, Laure ne peut plus résister à sa curiosité et retourne au fumoir où sont restés ces messieurs.

Elle s'arrête étonnée sous le chambranle de la porte, car elle s'aperçoit du premier coup d'oeil que son père est seul.

—Où est donc le baron? demanda-t-elle avec un léger tremblement dans la voix.

—Il est dans la bibliothèque, répond très tranquillement le financier. Je lui ai détaillé les actions, obligations et autres valeurs qui composent ta dot.

—Eh bien! que fait-il dans la bibliothèque?

—Il est en train de calculer s'il t'aime.



Méfiez-vous de vos amis

Ne vous faites donc à faire la joie de vos amis ; offrez-leur, chez vous, de charmantes soirées, des divertissements et rafraîchissements variés! Ils ne médiront pas moins de vous et des vôtres! Voyez M. Bocal qui dîna lundi soir chez Mme Loutre! La chère fut exquise et la maîtresse de maison fit de grands efforts pour être spirituelle jusqu'au dessert. Cela n'empêcha pas M. Bocal de demander au fumoir, à son ami Lafrime :

—As-tu remarqué les petites manières coquettes de Mme Loutre? La bonne dame joue à la gamine et pourtant la cinquantaine la guette de tout près:

Il sied mal, à son âge,
De faire la jolie...

—Tais-toi, malheureux! s'écrie Lafrime, terrifié, ne cite pas le "Misanthrope", elle pourrait t'entendre !

—Elle? ah! c'est vrai, mon cher, repartit M. Bocal: les "mûres" ont des oreilles!

Obéis sur le champ

Mme Croutopot, avant son départ à la mer, tient à réunir une dernière fois ses bonnes amies autour de sa table à thé. Mme Croutopot fait les honneurs de sa maison d'une façon charmante, réservant les rigueurs de son caractère un peu... vif pour son mari...

Pauvre M. Croutopot! Est-ce l'émotion, est-ce la fièvre qui fait trembler sa main? Il renverse sur la nappe tout un petit pot de crème.

—Imbécile! s'écrie très fort, sans souci des invités, la suave Mme Croutopot.

—Tu dis? interroge son calme époux.

—Imbécile! imbécile!

—Répète donc un peu, pour voir?

—Oui, imbécile! imbécile! imbécile!

Alors M. Croutopot, se tournant fièrement vers ses invités :

—Hein! Elle a répété! Oh! mais je ne souffrirais pas une femme désobéissante !

Le président tyran

La justice n'a pas de coeur, là! Qu'elle s'enquière de l'âge des hommes qui comparaissent devant elle, on le lui pardonne, mais prétendre savoir l'âge des dames, c'est de la dernière inconvenance! Il s'en est bien aperçu, l'autre jour, M. le président, en procédant à l'interrogatoire d'une "inculpée" dont les ans n'avaient pas abattu la coquetterie.

—Allons, madame, dites-nous votre âge ?

—Trente-six ans, monsieur le président.

—Et les mois de nourrice? Voyons, encore un petit effort.

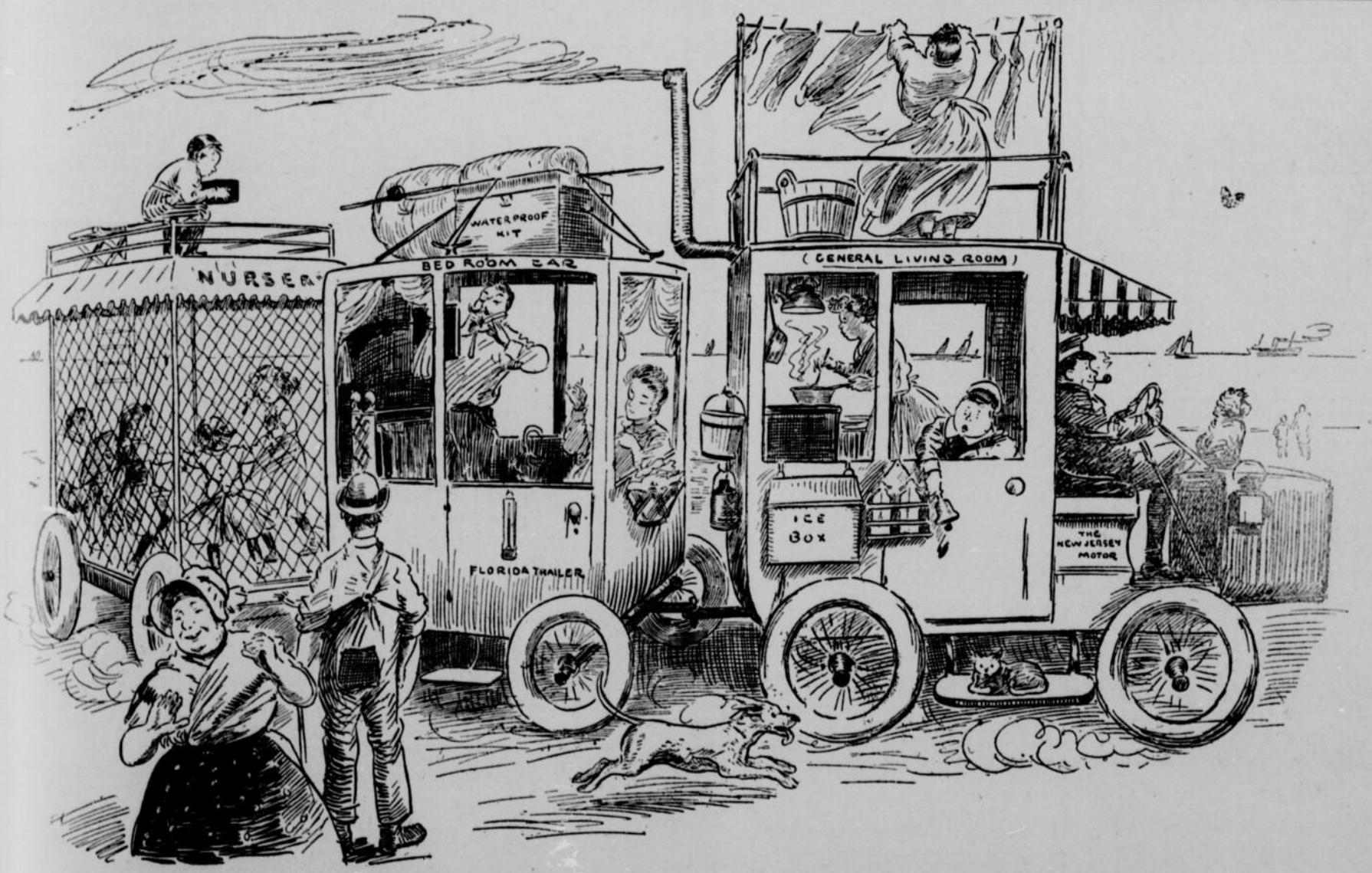
—Je n'ai pas plus de trente-sept ans.

—Mais si, mais si, voyons: dites votre âge actuel, pas celui que vous aviez lors de l'Exposition.

—Mettons trente-neuf ans, mais j'exagère.

—Madame, je perds patience: vous me forcez à vous tirer les années une à une, vous...

—Oh! c'est bien vrai, monsieur le président: vous êtes un vrai "tire-ans" !



L'automobile-logement, pour touristes. Peut servir de domicile temporaire ou permanent.

La logique du bon pochard

Effiloche était déjà pochard alors qu'il était pauvre; devenu riche grâce à un heureux billet de loterie, il est resté pochard; seulement il est devenu un pochard distingué: il s'est fait recevoir membre d'un cercle élégant et quand il va s'enivrer chez le "bistro" du coin, il dit négligemment :

—J'vas-t-au cercle...

Hier soir, Mme Effiloche l'attendait à huit heures pour dîner. A dix heures, notre poivrot fit son entrée, titubant, gris comme une pomme reinette.

—D'où viens-tu? demanda Mme Effiloche, le bâton à la main.

—J'viens du cercle.

—Du cercle, menteur !

—Et la preuve que je sors du "cercle", c'est que je suis "rond"!

Un mot d'Elisée Reclus

Le grand écrivain géographe Elisée Reclus, qui vient de mourir à l'âge de soixante-quinze ans, était d'un caractère très gai, tout à fait charmant.

Voici un mot de lui, très peu connu, qui mérite de ne point passer sous silence. Il était en villégiature à Montreux (Suisse). Un jour, il s'aventura jusqu'à un village voisin. Il faisait très chaud il eut soif; il entra dans une taverne.

—Venez-vous de Montreux? lui demanda le patron. On dit que le grand écrivain Elisée Reclus y est.

—C'est exact.

Quelle mine a-t-il ?

—Quelle mine voulez-vous qu'il ait? répondit le savant en souriant. La mine de l'un de nous deux!

Le tavernier ne comprit que longtemps après.

Une curiosité bien... anglaise

Les Anglais sont excentriques et d'un flegme imperturbable.

Il en était un qui s'était pour ainsi dire attaché aux pas d'un dompteur de lions et de tigres. Il le suivait partout et se retrouvait toujours, l'oeil attentif et froid, aux premiers rangs des spectateurs, dans les séances d'exhibition des féroces animaux.

Intrigué de cette persistance à le suivre, le dompteur le pria un jour de s'en expliquer.

—Pourquoi, lui demanda-t-il, me suivez-vous toujours, et que faites-vous ici?

—J'attends, lui répondit laconiquement l'Anglais.

—Vous attendez, mais quoi?

—J'attends de voir.

—Quoi donc?

—Que le lion vous mange!

Indigestion

Le mal d'estomac n'est pas à vrai dire une maladie, mais un symptôme. C'est un symptôme qu'une certaine série de nerfs est affectée. Non pas les nerfs volontaires qui vous permettent de marcher, parler et d'agir, mais les NERFS AUTOMATIQUES DE L'ESTOMAC sur lesquels notre esprit n'a aucun contrôle.

Je n'ai pas ici assez d'espace pour expliquer comment ces nerfs tendres, minces, contrôlent et font fonctionner l'estomac. Comment l'anxiété les brise et cause l'indigestion. Comment les abus les épuisent et causent la dyspepsie. Comment la négligence peut produire les maladies des reins, du cœur et autres par sympathie. Je n'ai pas l'espace voulu pour expliquer comment on peut atteindre ces nerfs, les renforcer, les vivifier et les rendre bien par un remède que j'ai passé des années à perfectionner — maintenant connu partout par les médecins et les pharmaciens, sous le nom de Restaurant du Dr. Shoop, en tablettes et sous forme liquide. Je n'ai pas l'espace pour expliquer comment ce remède, en enlevant la cause met une fin certaine à l'indigestion, aux vomissements, à la cardialgie, à l'insomnie, à la nervosité et à la dyspepsie. Toutes ces choses sont expliquées au long dans le livre que je vous enverrai gratis quand vous m'écrirez. Ne manquez pas de demander le livre. Il vous explique comment la digestion est gouvernée par le plexus solaire, et une centaine d'autres choses que tous devraient connaître, car qui ne souffre pas de temps à autre d'indigestion? Avec le livre j'envoie aussi "L'Indice de Santé" un passeport pour une bonne santé.

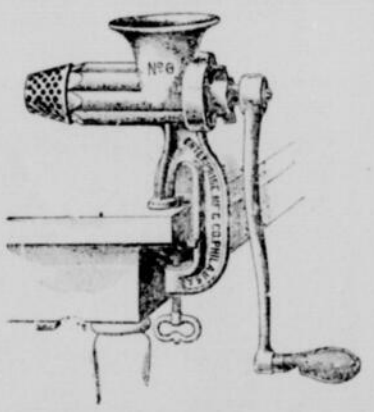
Pour avoir le livre gratis et "L'Indice de Santé" vous devez adresser: Dr Shoop, Botte 80, Racine, Wis. Dites quel livre vous voulez.

Livre 1 sur la dyspepsie.
Livre 2 sur le cœur.
Livre 3 sur les reins.
Livre 4 pour les femmes.
Livre 5 pour les hommes.
Livre 6 sur le rhumatisme.

Le Restaurant du Dr. Shoop

Préparé en liquide et en tablettes. En vente par 40,000 pharmaciens. Des cas moins sévères cèdent souvent à une seule bouteille—un seul paquet.

Pour la ménagère



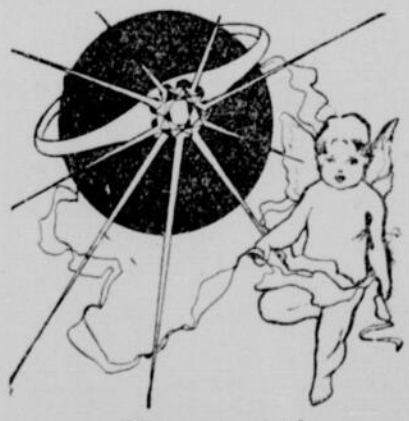
Hachoir à viande et à légumes

en fer étamé, à l'épreuve de la rouille. Couteau en acier. Hache deux livres à la minute. Peut être fixée à n'importe quelle table.

Prix: de $1.25 en montant

WILSON, ROUSSEAU & CIE

169 Rue St-Laurent, (Coin Dorchstr)



Nouveautés

Nous recevons sans cesse les plus jolies et plus attrayantes nouveautés en épingles à cheveux, à chapeaux, bagues de fantaisie, etc. Demandez notre catalogue. 13

NARCISSE BEAUDRY & FILS

BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS

212, rue St-Laurent MONTREAL

PATENTES QUI PROTÈGENT

Fetherstonhaugh & Cie

Charles W. Taylor, ancien examinateur du bureau des Brevets.

EDIFICE CANADA LIFE, MONTREAL, CHAMBRE 39.

Tante Yola

La tante circulait par la chambre, vérifiait le couvert, arrangeait les fleurs. Dehors, l'atmosphère était gaie et ensoleillée. Rien d'orageux, un beau jour au mois de mai de la vie.

Elsa regardait sa tante. Comme elle était fine et douce dans chacun de ses mouvements! Et son visage était si aimant et si bon!

Elsa réfléchit. Sa tante était mariée depuis bien des années, et elle était toujours heureuse.

La mignonne nièce mit un doigt sur ses lèvres, comme si elle voulait garder un secret, et elle se dit, en prenant une expression gamine et rusée: "Ouf! vous croyez peut-être que parce que je suis une petite pensionnaire, je n'ai pas remarqué que la plupart des ménages sont malheureux?"

Tante Yola avait son visage calme et bienveillant, et lorsque Elsa vit qu'elle la regardait si amicalement, elle ne put pas s'empêcher de la questionner.

D'abord, elle sonda sa tante. Se fâchera-t-elle ou bien lui fera-t-elle, au lieu d'une réponse, un sermon... ce qu'elle avait en horreur? Elle voulait savoir bien des choses, mais ce n'était pas toujours convenable de les apprendre. Alors, il n'y avait plus que les bonnes qu'elle pût interroger. Mais celles-ci disaient tout si brutalement! Elle pensait que si ce qu'elle avait à demander lui était expliqué par sa tante, ce serait si fin et si doux!... comme sa peau, sa démarche et toute son allure.

—Tante Yola? commença-t-elle avec hésitation.

—Eh bien, Elsa?

—Tu seras gentille, n'est-ce pas? et tu m'expliqueras. Tu es bonne, toi, et tu ne m'enverras pas promener.

—Qu'est-ce donc?

—Chère, chère petite tante, se mit-elle à dire à voix basse. Je sais que tu es heureuse en ménage et mon oncle aussi.

Tante Yola sourit:

—Est-ce mal, cela?

—Non, ma tante, mais... mais je voulais dire, par là, que la plupart des autres ménages que j'ai vus... ne le sont pas.

Tante Yola devint sérieuse.

—Je t'en prie, explique-moi comment vous faites pour être si heureux... Comment fais-tu pour rendre mon oncle heureux?

Tante Yola regarda Elsa dans le blanc des yeux:

—Petite psychologue, retiens ce dernier mot pour ta vie future de femme. Il est possible à la femme de rendre son époux heureux. Il lui suffit d'être un peu observatrice et d'y mettre de la bonne volonté.

Puis elle réfléchit, comme perdue dans un rêve, et elle finit par dire:

—Que nous ayons fait, tous deux, un heureux mariage, je le dois, en somme, à la bonté et à l'intelligence de ma mère. Regarde un peu tes amies, autour de toi. Celles qui ne sont pas superficielles ne se font-elles pas les rêves les plus extraordinaires, au sujet de leur futur époux? Ne leur apparaît-il pas tel un idéal qui descend du ciel vers eux? Si, du moins, elles se satisfaisaient du beau rêve qu'elles ont fait durant les heures silencieuses!... Mais elles veulent épouser ce dieu des nuages, être tous les jours en sa compagnie, et partager avec lui les soucis quotidiens et les petites mesquineries que la vie apporte avec elle. C'est bien autre chose que ce qu'elles ont rêvé. Plus tard, elles deviennent hargneuses et mécontentes, et quand elles en sont arrivées là, cela va de mal en pire. Ma mère bien-aimée, cependant, m'avait élevée "sur la terre", elle m'avait appris à prendre la vie telle qu'elle est, et à trouver bien ce qui ne saurait être autrement. Je n'ai pas rêvé d'homme idéal, mais j'ai su appareiller les caractères. Et, crois-m'en, le meilleur de tous a été mon mari, ajouta-t-elle avec chaleur.

Elsa réfléchit.

Mais, tante Yola avait pris dans ses mains la tête de sa nièce et elle plongeait son regard dans ses yeux rêveurs.

—Il faut que tu fasses de même, Elsa! Ainsi, mais seulement ainsi, tu seras heureuse un jour et tu rendras ton mari heureux.

La petite se troubla et ses yeux brillèrent.

—Mais quand on ne peut pas faire autrement que de rêver, tante Yola, et quand on ne veut pas voir la vie?... murmura-t-elle doucement.

—Pauvre enfant!

—Quand on ne demande pas autre chose à la vie qu'un seul beau rêve, aussi beau que tous les rêves réunis qui n'ont jamais encore été rêvés?

A voix basse, lui vint la réponse:

—Pauvre riche enfant!

ELSA ASENIJEFF.

Regardez-vous dans votre Miroir



Votre peau est-elle aussi douce et aussi fraîche que vous la voulez? L'usage d'un savon impur contribue à rendre la peau dure et rude; au contraire le savon "Baby's Own Soap", le meilleur savon que l'on puisse faire, aidera beaucoup à rendre votre peau meilleure et à conserver votre teint frais. Son parfum délicieux et sa douceur en font le favori pour la Toilette.

Baby's Own Soap

ALBERT SOAPS MFRS. Limited

MONTREAL.

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont JAMAIS TRADUITS.



GRAINES

Jardiniers Demandez les graines de Fleurs et Légumes de . . .

EWING

Cultivateurs Rien n'approche en qualité les Grains, Trèfle, Mil, Engrais, Blé d'Indes, etc. de . .

EWING

(PRIX SUR DEMANDE)

Ecrivez pour notre catalogue illustré, nous le mallerons gratis.

WM. EWING & CIE, 142 à 146 rue McGill, Montréal



Demandez la FOURNAISE A EAU CHAUDE

DAISY

Modèle amélioré de 1904

WARDEN, KING & SON, Limited

MANUFACTURIERS

MONTREAL



Postiches d'Art

Avant de changer votre coiffure et d'adopter un postiche, visitez la superbe exposition de Bandeaux et Transformations invisibles et indéfrisables

de

Palmer



où vous trouverez un grand choix de modèles exclusifs. Envoi franco de catalogue.

Essais gratuits.
Spécialité de cheveux blancs.

1745 rue Notre-Dame Tél. Bell Main 391

Je ne crains pas les comparaisons : Je vous invite à les faire.

Je prétends vous donner des valeurs de beaucoup supérieures à toutes les marchandises vendues au même prix dans le commerce. La qualité "extra-choix" de mes produits me permet de compter sur votre clientèle permanente à partir du jour où vous les aurez comparés à n'importe quels produits du même prix. Je vous les enverrai directement sur réception de $2.80, si votre fournisseur ne les a pas en magasin. „

Frais de Transport à ma charge dans Québec et Ontario

2 lbs	Café de Madame Huot	75c
1 lb	Thé Japonais "Condor" (ou 2 lbs de l'un ou l'autre de ces Thés, au choix)	40c
1 lb	Thé noir Ceylan "	
1 lb	Moutarde "Condor" absolument pure, contenant toute son huile	50
1 lb	Poudre à Pâte "Condor" sans rivale	25
1 lb	Epices Assorties — Boites de 1-4 lb — les plus hautes qualités	50c

$2.80

E. D. MARCEAU,
Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros,
281 - 285, Rue Saint - Paul, Montréal, Canada



Nos Peintures Préparées

Donnent toujours satisfaction

Parce qu'elles sont fabriquées avec le meilleur blanc de plomb pur, le meilleur zinc et de l'huile de lin pure. C'est pourquoi elles durent et couvrent beaucoup plus que les autres peintures. Elles résistent à l'ardeur du soleil, elles ne se fendillent pas, elles sèchent vite et sont des plus économiques. Un gallon couvre 400 pieds carrés, (deux couches). Nous vendons ces peintures en 45 NOUVELLES COULEURS.

Prix : le gallon, $1.80 ; la pinte, 45c ; la boite, 12½c

Teinture au Vernis, Aluminium, Peinture Emaillée
Pinceaux. Vernis, etc., au plus bas prix

J. A. SURVEYER, IMPORTATEUR QUINCAILLIER 6, RUE SAINT-LAURENT
2me porte de la rue Craig



APRES LE THEATRE ou LE BAL

Bannissez la fatigue et évitez les refroidissements en prenant un verre de

EAGLE BRAND GIN

Carte Blanche

(VAN DULKEN, WEILAND & CIE)

Stimulant délicieux qui réchauffera tout votre système et préviendra bien des maladies. Le couper avec de l'eau bouillante, sucrer et ajouter une tranche de citron.

D. MASSON & CIE, Montréal, Seuls agents pour le Canada.

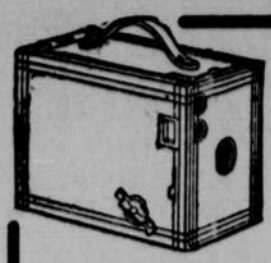
Echange de cartes postales

Nous prions nos aimables correspondants désireux de bénéficier des avantages qu'offre cette rubrique, de vouloir bien ne pas nous envoyer de demandes contenant plus de vingt mots. L'encombrement de matières que nous vaut la faveur dont jouit cette rubrique auprès de nos lecteurs, et notre désir de donner satisfaction à tout le monde, nous obligent à en agir ainsi. Les amis de l'Album Universel voudront bien nous pardonner cette petite restriction.

Les collectionneurs sont priés de nous envoyer leur nom véritable avec leur adresse. Aucun pseudonyme ne sera inscrit dans ces colonnes. Les adresses, poste-restante, ne seront pas non plus admises.

Les personnes dont les noms suivent désirent faire échange de cartes postales illustrées :

M. Jean Légaré, St Joseph, Beauce. — Mlle Berthe Tardif, 118 Lincoln, Lewiston, Me.—Mlle Corinne Dupont, 624ème rue Auburn, Me. — M. Emile Olivier, Trois-Rivières. — Mlle Blanche Smith, St Jean, Qué.; fantaisies seulement. — Mlle Aurore Boucher, St Jean, Qué.; fantaisies seulement. — M. Eliodore Frodet, Scott Junction, Qué. — Mlle Antoinette Barbeau, 36 rue du Pont, Québec. — Mlle Cordélia Turgeon, Scott Junction, Qué. — Mlle Eva Lafresnay, 134 Newland Ave., Woonsocket, R. I. — Mlle Georgiana Lizotte, 132 Newland Ave., Woonsocket, R. I. — M. R. Hétu, 417 Dorchester-Est, Montréal. — Mlle Amarilda Trudel, 75 Mayle St., Lewiston, Me. — Mlle Marie-Louise Provencher, Trois-Rivières. — Mlle Eugénie Provencher, Nicolet, Qué. — Mlle Berthe Henault, 69a Dubord, Montréal. — Mlle Léa Gervais, 69a rue Dubord, Montréal; bébés seulement. — Mlle Laura Coulombe, Bureau Casault, Montmagny; fantaisies préférées. — M. G. H. L'Espérance, 95 Salem St., Worcester, Mass. — Mlle Georgiana Hébert, St Isidore, comté de Laprairie. — Mlle Antoinette Montmarquet, 16 Robert, Lowell, Mass.; séries et fantaisies. — M. Ernest E. Gagné, 59 Averie St., Laconia, N. H.; vues seulement. — Mlles Virginie et Irène Verdon, 209 St Dominique, Montréal. — Mlles M. Ange Goulet, Louisy Goulet, Ninette Dion et Jeanne Bernard, Montauban, C. de Portneuf. — MM. Narcisse Bélanger et A. E. Filion, Montauban, C. de Portneuf. — Mlle Graziella Gaudry, Parc Amherst, Montréal; timbre côté vue. — M. Raymond Desaulniers, 328 Sherbrooke, Montréal ; timbre côté vue. — Mlle Berthe DesRosiers, 45 rue Boucher, Montréal; timbre et signature côté vue. — Mlle Blanche Tremblay, 873 4th St., Oswego, N. Y. — Mlle Annette Dupuis, 708 Dorchester-Est, Montréal. — Mlle E. Fiset, 11 St Christophe, Montréal. — M. Mazeno Bélanger, 10 Haldimand, Québec; fantaisies seulement. — M. J W. Harel, 72 St Pierre, Québec ; fantaisies seulement. — Joseph A. Perry, 414 Broadway, Lowell, Mass. — Mlles Graziella Cnevalier, Albina Chevalier et Eva Lemarier, 486 Bernon St., Woonsocket, R. I. — M. Henri Benoit, Bte 72 St Henri, Montréal. — Mlle Valentine Lebeau, 290 Church, Ottawa. — Mlle Stella Martel, 34 rue de la Fabrique, Québec; vues seulement. — Mlle Loretta Lépine, 805 St Valier, Québec. — M. Boris Stariradeff, rue Eraregrade, No 48, Philippopoli, Bulgarie; timbre côté vue. — M. Elzéar Lépine, 102 West 26th Street, New-York; timbre côté vue. — Mlle A. M. Camirand, Boîte 58, Nicolet. — Mlle Léontine Meunier, St Pacôme. — M. C. Omer Beauchamp, 42 D'Aiguillon, Québec. — Mlle Blanche Berthiaume, Pointe Gatineau ; vues étrangères et fantaisies ; timbre et signature côté vue. — M. Mathias H. Campeau, Boîte 28, St André-Est, Qué. — M. Honorius Sauvé, St André-Est, Qué. — M. Lionel Maillé, 625 Berri, Montréal; timbre côté vue. — Mlle Ida Maillé, 625 Berri, Montréal; timbre côté vue. — M. Eugène Lambert, Ste Thècle. — Madame J. R. Rousseau, Pointe à Pic. — Mlles Evelina Bertrand et Marie Montambault, Notre-Dame des Anges, Portneuf. — Mlle Blanche Matte, Montauban, Portneuf; fantaisies seulement. — Mlle Eva Tessier, St Casimir, Co. de Portneuf. — M. Octave Dussault, St Casimir, Co. de Portneuf. — Mlle Alexina Bourget, Lac au Sable, P. Q. — Mlle Flora Primeau, 27 Bank St., Chambers, Ottawa. — Mlle Eva Huot, 718, Sanguinet, Montréal; timbre et signature côté vue. — Mlle Marguerite Deschamps, 33 St Joseph, Québec. — M. L. de G. Huot, 655 Mont-Royal, Montréal; timbre et signature côté vue. — M. Ben. M. Harriet, 385 High St., Central Falls, R. I.; timbre et signature côté vue. — M. Louis O. Clément, 414 Broadway St., Lowell, Mass. — Mlle Jeanne Jasmin, 710 Merrimack St., Lowell, Mass. ; ne reçoit pas les cartes comiques.



Pour les JEUNES comme pour les VIEUX

Un appareil photographique

'BROWNIE'

est une source d'agrément et de plaisir

Le "Brownie" est un appareil photographique élégant, simple et pratique. Nous vous expédierons notre No 1, par express, sur réception de $1.10, ou notre No. 2, pour $2.10.

Brochures descriptives gratis et sur demande.

THE D. N. HOGG CO., 660 rue Craig, MONTREAL

Spécial

Etudes d'enfants, en sept couleurs sur



CARTES POSTALES

SIX DESSINS DIFFERENTS

Prix de solde :
4 cartes pour 5c
100 " 75c

ROMEO ROUSSIL
EDITEUR D'ART
218, rue Saint-Laurent,
(Monument National)

VER SOLITAIRE

TÆNIFUGE LANCTOT
Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hopitaux du pays.—Le TÆNIFUGE ne réquiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun—douze capsules sont une dose.—La bouteille $1.00 franco, par la poste.—Ecrivez pour pamphlet descriptif gratuit.

HENRI LANCTOT, Pharmacien
Pharmacies 672 rue St-Laurent et 299½ rue St-Laurent, Montréal



Cartes Postales

Achetez l'Edition MORISSETTE, sujets artistiques, tableaux, paysages, séries et fantaisies. Cette collection répond au désir des amateurs distingués.

Prix : 100 cartes ass. 75c
500 " $3.00
1000 " $5.50

L. Ad. Morissette, 22, Notre-Dame Est

Femmes anxieuses, Femmes souffrantes



Le célèbre Dr Wilson a écrit pour vous un livre contenant des conseils qui valent leur pesant d'or. Il en a une copie pour vous qu'il vous enverra GRATUITEMENT sur demande. Ecrivez aujourd'hui même.

Dr. Wilson Med. Co., 204 Rue St-Jacques MONTREAL.

CARTES POSTALES

Pas de cadeaux, mais des cartes postales pour la valeur de votre argent. Venez me voir pour vos cartes de Pâques. Le plus beau choix et au meilleur marché. — Vues, 10c la douzaine ; Fantaisies, 25c la douzaine ; Ivoirines, Cartes avec cheveux, 8c. — Prix spéciaux aux marchands. Attention spéciale aux commandes par la malle.

J. E. P. LACOMBE,
804½ Rue Sainte-Catherine Est Montréal

CHAMPAGNE
DRY-ROYAL
DE ACKERMAN



AUSSI BON QUE LE PLUS DISPENDIEUX POUR LA MOITIE DU PRIX
SEULS AGENTS AU CANADA J.M. DOUGLAS & Cie MONTREAL

DEMANDEZ
L'EMPOIS JAPONAIS
IL DONNE SATISFACTION



Ce n'est pas une imitation, mais un nouveau produit résultant du progrès de la science, c'est-à-dire un produit de qualité absolument supérieure.

Un produit parfait

Demandez-le à votre épicier et exigez qu'il vous le fournisse.

L'EMPOIS JAPONAIS
Est en vente chez tous les épiciers

EAU des CARMES
BOYER
SOUVERAINE



CONTRE:
Vertiges,
Maux de Tête,
Evanouissements,
Dyssenterie,
Digestions pénibles,
Influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Frères, 1597, B. Notre-Dame, Montréal

Un Livre que chaque ménagère devrait posséder
"LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS"
Gratis Ecrivez aujourd'hui pour une COPIE Gratis
Arthur A. BEAUPRE, 1372 Ste-Catherine, Montréal

Ste-Anne de Bellevue

(Suite)

Le couvent de la Congrégation de Notre-Dame eut des commencements difficiles. L'ancienne église, datant de 1703 et convertie en école depuis 1859, devait recevoir les élèves, tandis que la sacristie attenante offrait un abri aux Soeurs.

Ce fut le 2 septembre 1895 que les nouvelles missionnaires arrivèrent à Sainte-Anne de Bellevue. Sans doute qu'en franchissant le seuil de cette pauvre demeure, les fondatrices ont dû évoquer la douce vision de Bethléem et celle du berceau de la Congrégation de Notre-Dame, pour relever leur courage et stimuler leur ardeur.

Ce fut M. le curé Chèvrefils qui, cinq années après cette fondation, offrit les deniers de la fabrique pour former le tiers de la somme requise pour la construction d'une nouvelle maison.

Chaque famille s'empressa d'offrir son concours pour l'ameublement du nouveau local, et surtout pour l'ornementation de la chapelle.

Il y a actuellement 150 élèves au couvent de la Congrégation de Notre-Dame.

Devant une petite maison toute blanche, ornée d'une galerie, nous nous arrêtons, un peu hésitant; est-ce bien là l'habitation de M. le maire? Une charmante jeune fille apparaît sur la galerie, et c'est elle qui nous invite à entrer chez son père, M. Aumais, maire de Sainte-Anne depuis janvier 1906.

M. Aumais est absent, il faut que Mademoiselle Aumais aille à sa recherche, et bientôt nous serrons avec plaisir la main du plus sympathique des maires, et commençons la série de questions auxquelles il nous est répondu avec toute la bonne grâce désirable.

M. Aumais a succédé à M. J. L. Michaud, qui fut maire de Sainte-Anne pendant quatre ans. Avant M. Michaud, c'était M. M P. Bezner, qui siégea à la mairie durant neuf années.

Les échevins actuels sont MM. Henri Shatagne, Joseph D'Chantal, M. C. Bezner Ludger Pilon, G. Daoust, A. Théorais, et M. Boileau, secrétaire.

M. Aumais est propriétaire du marché public et de la plus importante boucherie de Sainte-Anne de Bellevue.

Ses magasins sont situés à côté de sa maison d'habitation, rue Ottawa. C'est du reste dans cette rue que tout le commerce local est assemblé.

Les principaux commerçants de Sainte-Anne sont: M. Daoust, magasin de nouveautés, dont le chiffre d'affaires se monta à $36,000 en 1905; M. Montpetit, magasin général, qui fait une moyenne de 18,000 à 20,000 piastres d'affaires par année; MM. E. Montpetit, O. Deschamps et Art, Larente, tailleurs; M. L. Dufresne, bijoutier-horloger; MM. E. Brunet, A. Théorais et John Dunberry, bouchers; M. D. L. J. Lebeau, bazar général; M. Arthur Duquette maître plombier, couvreur, ferblantier; M A. Portelance, forgeron-voiturier; M. J. L Daoust, charbonnier; et nous en oublions certainement, qui forment un centre commercial très florissant.

Une importante beurrerie fournit le beurre et la crème à toute la ville.

L'archimillionnaire, Sir Wm McDonald, fait en ce moment construire une splendide Ecole d'agriculture et ferme modèle, dont l'installation va lui coûter près de cinq millions de dollars.

M. McDonald, possesseur d'une fortune évaluée à 75 millions de dollars, peut se permettre cette fastueuse fantaisie, dont l'utilité ne saurait être mise en doute, et qui contribuera à former des agriculteurs modernes, pourvus de toutes les connaissances qu'exigent aujourd'hui les nouvelles méthodes de culture.

Pendant la saison de pêche, les amateurs et les professionnels de ce sport peuvent s'emparer de l'achigan, du doré et de ce géant qu'on a surnommé le prince de la pêche, le maskinongé; beaucoup de perches aussi fréquentent la rivière.

M. Pilon, pêcheur de profession, s'est créé une renommée énorme, grâce à son habileté, à son flair, qui le conduisirent à faire des pêches quasi miraculeuses. C'est le maîtres des guides et le guide des maîtres de la ligne.

En septembre, quelques perdrix se laissent tuer sans trop protester, mais la chasse principale est celle que l'on fait aux canards sauvages, qui abondent, et sont le point de mire de tous les bons fusils de l'endroit et des environs.

Une maison bien connue, celle du poète irlandais, Tom Moore, est louée à la Banque de Montréal; c'est là que s'inspira, dans le calme et la solitude, ce rêveur charmant, qui vécut de nombreuses années dans le petit châlet, désormais célèbre. Il y composa la romance bien connue, "La chanson du batelier canadien".

Sainte-Anne fut visitée par des Indiens aux époques premières, et de vieux forts démantelés sont des marques de son ancienne importance.

Au "bout de l'île", une tour ruinée qui fut un vieux moulin à vent, érigé par Le Ber, en 1688, et brûlé par les Iroquois en 1691, après un très vif combat, est une preuve que la place où s'élève aujourd'hui Sainte-Anne fut très vivement disputée.

Après l'avoir chaudement remercié de la complaisance qu'il montra à se laisser interviewer, nous quittons M. Aumais pour regagner le chemin de fer.

Avons-nous été consciencieux dans nos recherches historiques? Avons-nous su voir tout ce qu'il y avait à voir? Nous sommes persuadé que mille détails nous ont échappé, que nombre de choses très intéressantes ont passé devant nos yeux sans que nous les remarquions; mais en si peu d'heures, il est bien difficile de faire une plus ample provision de documents, aussi nous espérons très vivement en l'indulgence des aimables lecteurs et des charmantes lectrices de l'Album.

Correspondance

Nous sommes heureux de publier la lettre du Rév. P. M. J. Marsile, C. S. V., qui proteste vivement contre certaines affirmations de M. Caty à propos du collège de Bourbonnais. Aux Etats-Unis comme chez nous, l'exiguité des ressources empêche de réaliser les grandes oeuvres que rêve le patriotisme des âmes d'élite; il leur faut accepter bien des solutions, bien des amoindrissements que la nécessité impose. Le mérite des travailleurs à la vigne du Seigneur n'en est pas moindre pour cela. "Fais ce que dois, advienne que pourra":

Bourbonnais, Ill., le 4 avril 1906.

Monsieur le rédacteur,

Permettez-moi de protester contre un langage que me prête M. P. Caty, dans son article sur Bourbonnais. Je n'ai pas dit qu'un Canadien devrait oublier le français lorsqu'il met le pied sur la terre des Etats-Unis: ce serait odieux et prôner l'ignorance, ce serait commettre un crime national et littéraire. Ce que j'ai avancé, c'est que la connaissance de l'anglais aiderait au lieu de nuire à la conservation de la foi, et une langue n'exclut pas l'autre. Si nombre d'émigrés aux Etats-Unis ont perdu la foi, c'est qu'ils ne pouvaient pas comprendre les prêtres du pays.

Après la religion, la langue d'une nation est ce qui doit lui être le plus sacré, et j'ai prouvé mon attachement à la langue maternelle en l'enseignant à Bourbonnais pendant plus de trente ans aux élèves canadiens et américains. Je me permets de dire aussi que mes humbles productions littéraires sont écrites en français.

Mais une institution comme la nôtre, au milieu d'une population française peu nombreuse, ne peut pas tout faire. La théorie est belle, mais la pratique est difficile. Tant que notre collège n'a dépendu pour son existence que des centres environnants habités par nos nationaux, il n'a compté qu'une centaine d'élèves, et à des prix qui le condamnaient à un état d'infériorité. Son développement date de l'augmentation des élèves de langue anglaise.

Mais si l'anglais occupe la première place, vu la majorité des élèves parlant cette langue, le français n'est pas négligé. Il y a cinq professeurs qui l'enseignent jusqu'aux dernières années de philosophie, inclusivement, et un élève qui le veut peut apprendre très bien la grammaire et la composition française. De pareils avantages démontrent qu'on ne prêche pas ici l'oubli de la langue de nos pères, mais qu'on encourage nos élèves à l'étudier, et le nombre de nos gradués qui, dans différentes carrières, parlent correctement cette langue, prouve qu'on tient à sa conservation comme un legs précieux et un trésor littéraire.

Mais pourquoi ceux qui parlent si haut au sujet des institutions françaises en ce pays se tiennent-ils coi quand ils devraient doter ces établissements? L'argent n'est pas seulement le nerf de la guerre, mais il est aussi un élément nécessaire à la prospérité de nos maisons d'éducation. Les professeurs ne peuvent que donner leur vie: que les nôtres, ici comme au Canada, paient généreusement s'ils veulent avoir tout et bien.

Le collège Saint-Viateur va renaître de ses cendres, et j'espère qu'à l'avenir comme dans le passé, on viendra y puiser la connaissance et l'amour de notre belle langue, mais la tâche deviendrait plus facile par la fondation d'une chaire de littérature française: cela vaudrait mieux que des paroles.

Votre dévoué serviteur,

M. J. MARSILE, C. S. V.,
Président.

PEU IMPORTE

Que votre rhume remonte à quelques jours ou à des années, peu importe; si vous suivez consciencieusement le traitement au **BAUME RHUMAL**, le célèbre spécifique français vous rendra la santé.

Un bienfait pour le beau sexe!
Poitrine parfaite avec les
Poudres Orientales
les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.



Prix: Une boîte avec notice, $1.00; Six boîtes, $5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.
Dépôt général pour la Puissance.
L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

LE PACIFIQUE CANADIEN
Les trains partent de Montréal.

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., $10.00 a.m. †4.00 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, †8.30 a.m. †4.30 p.m. †7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, †8.45 a.m., §8.50 a.m., *2.00 p.m., †5.15 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.35 p.m.
JOLIETTE, †8.00 a.m., †8.45 a.m., †5.15 p.m.
ST-GABRIEL, †8.45 a.m., †5.15 p.m.
ST-AGATHE, R9.00 a.m., †5.00 p.m.
LABELLE, M 9.00 a.m., † 5.00 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches M Jeudi. R Mardi et jeudi seulement. § Dimanche seulement. ‡ Quotidien excepté le samedi. ‖ Samedi seulement.

A. E. LALANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, vis-à-vis du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK
RAILWAY SYSTEM
PART DE LA GARE BONAVENTURE
"International Limited"
LE MEILLEUR ET LE PLUS RAPIDE
TRAIN DU CANADA.

Tous les jours à 9 a. m., Arr. Toronto à 4.30 p. m., Hamilton 5.30 p.m., Niagara Falls, Ont., à 10.15 p.m., Buffalo, 11.15 p.m., London, 7.43 p.m., Détroit, 9.45 p.m., Chicago, 7.42 a m.

CAFÉ ÉLÉGANT SUR CE TRAIN

Montréal et New-York
LA LIGNE LA PLUS COURTE,
SERVICE LE PLUS RAPIDE.

2 trains de jour chaque jour—le dimanche excepté, aller et retour. — 1 train de nuit tous les jours, aller et retour.

Part de Montréal †8.45 a.m., †11.30 a.m., *7.40 p.m.
Arrive à New-York †8.00 p.m., †10 p.m., *7.17 a.m.

* Tous les jours. † Tous les jours, dimanches exceptés.

Service Rapide d'Ottawa

PART à 8.40 a.m., les jours de semaine, 4.10 p.m., tous les jours.
ARRIVE A OTTAWA à 11.40 a.m., les jours de semaine et 7.10 p.m., tous les jouts.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE: 137 rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit

8.20 A.M. tous les jours excepté le dimanche.
7.00 P.M. tous les jours.
} Pour tous les points des Montagnes Adirondacks, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.

8.20 A.M. excepté le dimanche.
10.20 A.M. excepté le sam. et dim.
1.35 P.M. le samedi seulement.
5.10 P.M. excepté le dimanche.
7.00 P.M. tous les jours.
9.45 A.M. Dim. seulement.
} Train local pour Chateauguay, Beauharnois et Valleyfield.

Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HEBERT, Agent local pour la vente des billets
F. E. BARBOUR, Agent général



Il doit y avoir quelqu'avantage, 300,000 personnes emploient le clavigraphe
Smith's Premier
WM. HALL & CIE, 1822 rue NOTRE-DAME Telephone Main 212

Le Courrier de Colette

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

Délaissée. — Faites fondre une once d'alun dans une chopine d'alcool et frottez-vous l'intérieur des mains avec cette solution. On dit que ce remède est très bon.

Rieuse. — J'ai bien peur que ce pseudo ne soit pas tout à fait la vérité sur celle qui l'a choisi. Mes correspondantes peuvent toujours me donner le titre d'amie, je m'efforce de le mériter. 1. Je regrette que le temps ne me permette pas de corriger vos petites poésies; comme vous vous y attachez, elles fourmillent d'incorrections, mais elles sont fort bien inspirées. Procurez-vous le Dictionnaire de rimes de Quitard qui contient un précis de la versification française, et étudiez-le parfaitement. 2. Le mot "classique" veut dire: ce qui est matière d'enseignement, ce qui est digne d'être enseigné. Le mot "technique" signifie ce qui se rattache à une science et qui est particulier à cette science. 3. Non, cela ne se fait pas; ce serait imposer une corvée à ce jeune homme. 4. Si vous savez qu'un jeune homme vous aime éperdument, comme vous le dites, (je n'aime pas beaucoup cette expression, ma petite amie) et que vous ne l'aimiez pas autant, vous-même, au lieu de lui tenir rigueur s'il fréquente une autre jeune fille, votre devoir strict, votre devoir de conscience est de faire tout en votre pouvoir pour qu'il vous oublie et s'attache à cette autre, si elle est digne de lui. Pour cela, évitez de le rencontrer autant que possible, et si vous ne pouvez cesser complètement de le voir, soyez avec lui tout simplement aimable, sans jamais lui faire d'avances. Vous êtes jeune, mais singulièrement précoce, à ce que je vois. Eh bien! réfléchissez un peu et vous comprendrez que rien n'est plus vil que de jouer avec le coeur d'un honnête homme qui vous aime. 5. Non, car il est évident que cette jeune fille s'est trompée sur les sentiments qu'elle croyait inspirer, et que ce serait donner à son ancien amoureux une nouvelle occasion de se moquer d'elle. Qu'elle le dédaigne et ne s'en occupe plus. Du reste, en jeune fille sage et prudente, elle n'a pas dû écrire de lettres compromettantes. 6. Comment doit-on recevoir de chaleureuses félicitations? Avec beaucoup de modestie et... un grain de sel. 7. Non, on met une poignée de son dans une pinte environ d'eau tiède. 8. Toutes les substances qui font blondir les cheveux en altèrent plus ou moins la souplesse et la vigueur. 9. Un peu de vaseline appliquée le soir sur les cils les fait croître. — Mes yeux ne sont pas fatigués, mais l'espace étant très mesuré dans ces colonnes, je vous prierais de poser un peu moins de questions à la fois, à l'avenir.

Emile O., Trois-Rivières. — Je suis bien aise de pouvoir vous obliger un tant soit peu.

Blanche S., St Jean. — Votre nom est publié aujourd'hui même.

Sourire d'Avril. — Vous ne présentez pas votre amie à un monsieur, à moins qu'il ne s'agisse d'un homme très âgé; vous présentez l'homme à la femme en disant: Mademoiselle X, permettez-moi de vous présenter le docteur N., un de mes bons amis.

Messagère Hirondelle. — C'est une attention charmante que de m'écrire ainsi sur une jolie carte. Je vous remercie, et aussi pour vos bonnes prières de retraite. Je regrette de vous dire que nous ne pourrions ici vous relier cet ouvrage; quant aux quelques numéros qui vous manquent, en vous en donnant les dates, peut-être pourrait-on vous les remplacer.

J. O. S. — Je ne connais pas ce roman, mais je n'en conseillerais pas la lecture à une jeune fille de 19 ans. Je vous recevrai toujours avec plaisir, car vous me paraissez bien gentille et aimable.

Eliane. — Vous ne m'importunerez jamais, je suis ici pour répondre à vos questions. 1. Lorsque les rubans de taffetas sont souillés ou défraîchis, on les lave à l'eau tiède savonneuse dans laquelle on aura mis à fondre un petit morceau de gomme arabique; on repasse ensuite pendant que le ruban est humide. Il devient raide et brillant. 2. J'ai retrouvé le manuscrit de votre pauvre petite amie, et je le tiens à votre disposition; venez donc le réclamer samedi, chez moi, 820 rue Saint-André.

Mlle Berthe T., Lewiston. — Il sera fait comme vous le désirez.

Jean L., St Joseph, Beauce. — Votre nom paraît dans ce numéro même.

COLETTE.

ANGÉLINE DE MONTBRUN

Par Laure Conan.

Je regrette que les circonstances ne m'aient pas permis de remercier plus tôt Madame Laure Conan pour la pensée gracieuse qu'elle a eue de m'adresser son roman, "Angéline de Montbrun", dont vient de paraître une nouvelle et fort jolie édition.

Mes collègues de la presse quotidienne ont parlé de cette oeuvre en termes si heureux que, pensant tout le bien qu'elles en ont dit, je n'ose leur emboîter le pas dans la crainte de rester bien loin en arrière.

"Angéline de Montbrun" est une histoire très triste et à la fois très douce, vécue par des êtres à l'âme idéalement bonne. Une histoire vécue, douce et triste, racontée avec cette grâce attachante, ce charme profond qui se retrouvent dans tout ce qu'écrit Laure Conan.

Comme pour ma collègue Madeleine, c'est aussi un bonheur d'enfance qu'évoque pour moi "Angéline de Montbrun".

J'avais douze ans lorsque je lus ce livre pour la première fois, et je me souviens que mes larmes d'enfant tombèrent goutte à goutte sur ses pages. Je pleurais de penser qu'on pouvait tant aimer et tant souffrir!

Maintenant que la vie m'a prodigué ses leçons, je retrouve au fond de mon coeur l'émotion de naguère, et je la comprends, et je la bénis.

Autrefois, j'ignorais comment se faisaient les livres, je ne m'en inquiétais guère, pourvu qu'on me les laissât feuilleter; je croyais peut-être qu'ils naissaient mystérieusement sur les rayons des bibliothèques... mais aujourd'hui que je sais qu'un livre suppose un écrivain, que cet écrivain doit avoir une pensée et qu'au delà de cette pensée, il y a une âme, aujourd'hui, je raisonne. Et quand une oeuvre laisse au fond de moi, comme l'a fait "Angéline de Montbrun", quelque chose qui me rend meilleure ou plus compatissante, je ne sais pas toujours pourquoi cette oeuvre est bonne, mais je sais qu'elle l'est.

L'on m'a dit que ce roman — le premier qu'ait écrit Laure Conan — est, de tous ses ouvrages, celui qu'elle préfère. Je le crois, et cela tient peut-être, comme certains l'ont écrit, à ce que dans ce livre, elle a mis les premières floraisons d'une âme d'élite, éprise d'idéal et qui chantait pour la première fois le grand poème de la vie.

C'est cette âme — belle et tendre — qui plane sur chaque page du roman, c'est elle qui lui a communiqué le charme suprême qui nous impressionna naguère, qui nous émeut encore, par delà la brillante forme littéraire dont l'exquise auteur a su envelopper son oeuvre.

COLETTE.

NOTE. — "Angéline de Montbrun" est en vente chez l'auteur, à la Malbaie. Le volume coûte 75 sous.

Ivrognerie Guerie

COMMENT UNE MONTRÉALAISE GUÉRIT SON MARI DE L'IVROGNERIE AVEC UN REMÈDE SECRET.



"Je tiens à vous dire que le remède "Samaria" a guéri mon mari de son ivrognerie e. si vite, si aisément, que j'en suis étonnée. Que je suis heureuse d'avoir eu confiance et d'avoir écrit pour un échantillon gratuit! Cet échantillon que vous m'avez envoyé a mis un frein à sa passion, et avant que j'eusse fini de lui faire prendre le traitement complet que j'ai fait venir ensuite, il était guéri pour de bon. Je lui ai administré dans son thé votre remède sans goût et sans odeur, et il ne s'en est pas aperçu. Je veux que d'autres le sachent et vous prie de publier ma lettre La santé de mon mari est meilleurs, sous tous les rapports."

Paquets gratis, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

Colonial House
Montréal

Département des envois par la Poste

PRIME OFFERTE

Pour tout achat de $15.

Un abonnement à l'une des publications hebdomadaires suivantes:

Le Herald,
The World Wide,
Witness,
Le Cultivateur,
La Presse,
Le Canada,
L'Album Universel.

Pour tout achat de $10.

Un abonnement à l'une des publications quotidiennes suivantes:

Le Herald,
Witness,
La Presse,
La Patrie,
Le Canada.

Pour tout achat de $15.
Un abonnement à la
Gazette (quotidienne).

Offre Spéciale

Superbes coupes en verre taillé 8" magnifiquement ornées et de la meilleure qualité,

Prix: $5.35

Offre d'une grande prime

En outre des 5 pour cent d'escompte donnés sur toute vente au comptant, nous offrons une année d'abonnement à l'un quelconque des journaux dont on lira le titre ci-contre. Cette offre est faite à nos clients ruraux qui achètent chez nous par l'entremise de la poste à concurrence du montant spécifié, pourvu, bien entendu, que pendant l'année précédente ils n'aient pas été abonnés au journal choisi.

Liste des Départements

Gants, rubans, dentelles, indiennes, menus articles, étoffes à robes noires et de couleurs, cotons, toile, couvertures, châles et mantilles, couvrepieds, articles de mode, fourrures, soies, garnitures de robes, habits pour hommes, tapis, toiles cirées, bonnets pour la cuisine, articles de mode, échantillons de drapeaux, broderies, mousselines, livres et papeteries, articles pour hommes, argenteries, fournitures diverses, bottines, souliers et pantoufles, hardes faites, porcelaines, cristaux, coutellerie, rideaux, jouets, articles de sport, instruments d'optique, appareils électriques, tapisseries, chapeaux et casquettes, images et oeuvres d'art, machines à coudre, confiseries.

Echantillons envoyés gratuitement à n'importe quelle adresse, autant que possible; attention spéciale donnée aux envois par la poste.

Henry Morgan & Co.
Montréal



La Créole
LE MEILLEUR DES
CAFÉS D'HAITI

Comme nous désirons vous faire goûter ce nectar des Antilles, nous vous en enverrons une boîte échantillon contenant ¼ de livre, sur réception de 10 cts et le nom de votre épicier.

AUGUSTIN COMTE & CIE
11, rue Bonsecours, Montréal

Médailles

Or, argent ou bronze



ET

Insignes

pour Collèges, Couvents, Clubs, etc.

Nous sommes des spécialistes en Médailles et Insignes. Notre nouveau CATALOGUE est offert gratis. Demandez-le.

Caron Frères,

157, Craig O., - Montréal



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691

Tue les Punaises

une application du Poison Liquide de LYONS suffit. Coute 25c. le gros flacon. Votre argent remis s'il ne donne pas satisfaction. Chez les marchands

CAUSERIE MEDICALE — La Grippe

La grippe est toujours d'actualité au commencement du printemps. Elle apparaît par poussée épidémique et est considérée par les médecins comme un mal qui répand la terreur.

L'étiologie de la grippe est encore bien controversée et appartient encore au domaine de la discussion et de l'observation.

D'après M. H. de Parville, voici les conclusions qu'il tire de la discussion qui vient de se produire dans une société savante de Paris, sur l'"influenza" :

La maladie — la grippe — est vieille, et, pourtant, il faut bien avouer que l'on ignore complètement sa nature. Elle est considérée comme contagieuse; elle se répand, en effet, rapidement de maison à maison et de quartier à quartier. Elle a donc son microbe. On a même cru l'avoir découvert. Et, cependant, on ne trouve pas le bacille de Pfeiffer chez tous les grippés. D'une discussion récente, qui a eu lieu à la Société médicale des hôpitaux, il ressort bien que, malheureusement, on ne sait pas plus aujourd'hui qu'hier ce qu'est la grippe.

M. le docteur Bezançon a examiné beaucoup de grippés; il n'a pas rencontré le bacille de Pfeiffer, mais des associations microbiennes vulgaires et deux espèces qu'il croit nouvelles : un diplocoque analogue au "micrococcus catarrhalis" des Allemands et un autre assez mal déterminé. On pourrait dire qu'à chaque épidémie on se trouve en présence de microbes différents ou diversement associés. Aussi, M. Bezançon se demande si la grippe est vraiment une maladie spécifique ou n'est pas plutôt une simple exaltation de virulence momentanée et saisonnière de certaines espèces.

M. le docteur Ménétrier reconnaît que l'on trouve très souvent, dans la grippe, diverses associations microbiennes ; mais il attribue le rôle principal au pneumocoque, opinion, du reste, confirmée par la clinique, car il faut bien admettre la très grande fréquence des pneumonies au cours des épidémies grippales. M. le docteur Bergé, comme MM. Bezançon et Ménétrier, est d'avis que la grippe ne constitue pas une véritable entité nosographique.

M. le docteur Legendre estime, au contraire, que, par la brusquerie de son début, la rapide extension de l'infection à tout l'arbre bronchique, sa persistance et l'asthénie profonde qui l'accompagne, la grippe est une forme spéciale, sinon spécifique, du catarrhe des voies respiratoires. M. le docteur Siredey note qu'à ces caractères de la grippe, il convient d'ajouter qu'elle se diffuse rapidement à travers une ville ou un pays, de façon à constituer de véritables épidémies régionales ou locales. M. le docteur Lermoyer signale aussi le privilège qui se rapporte à la grippe de donner lieu à des otites suppurées extrêmement graves qui se propagent aux cellules mastoïdiennes. Ce sont bien des otites grippales. M. le docteur Barié fait remarquer que l'on décrit souvent à tort, sous le nom de grippe, certains cas de rhino-pharyngite saisonnière bénins, des rhumes vulgaires et même de simples coryzas aigus, ce qui complique la question.

Ces phénomènes sont sujets à des retours offensifs fréquents, véritables rechutes qui surviennent alors que le malade semblait sur le point d'être guéri. Ce qui caractérise encore ces formes nerveuses, c'est la lenteur de leur évolution, leur allure traînante et leur tenacité, laissant le patient dans un état de fatigue et de malaise qui le rend incapable, parfois pendant de longues semaines, de se livrer à un travail un peu soutenu. C'est là, pour M. Barié, un ensemble symptomatique caractéristique qui ne répond à aucun autre type clinique en dehors de l'affection communément désignée sous le nom de grippe. L'existence de la grippe ne saurait donc être mise en doute, et c'est à tort que l'on tente de la rayer du cadre de la nosologie.

On voit combien l'opinion est partagée sur la nature de la grippe. Nous avons déjà fait remarquer que les épidémies grippales survenaient surtout dans des conditions climatériques spéciales, alors que le soleil, grand dispensateur de la santé, faisait défaut pendant des semaines et des mois, comme en 1889-1890, comme en 1904-1905. Par ciel nébuleux, par temps humide, la radiation solaire ne pénètre plus jusqu'au sol et ne peut plus agir sur les microbes en leur retirant leur activité ; la lumière est l'antiseptique par excellence.

L'organisme entier est déprimé. Nous sommes sans défense contre les associations microbiennes qui acquièrent, dans ces conditions, une nouvelle virulence, et la maladie vient. Il est possible qu'il existe un microbe spécial de la grippe; mais son existence n'est pas nécessaire pour expliquer la gravité de l'affection. Les microbes connus qui pullulent autour de nous, qui vivent inoffensifs dans les voies respiratoires, peuvent brusquement prendre de la virulence sous l'influence climatérique et attaquer l'organisme. Le pneumocoque, en particulier, presque toujours présent dans la bouche, détermine les pneumonies. Les formes variables de la maladie tiendraient, précisément, aux associations diverses qui, inoffensives en temps ordinaire, acquièrent, dès lors, une grande nocivité.

Il s'agit d'hypothèses. Il ne faut pas se leurrer de savoir quelque chose de précis, même en 1906, sur l'étiologie d'une maladie capricieuse, tantôt peu dangereuse, tantôt d'une gravité exceptionnelle. Le propre de la science est souvent d'affirmer notre ignorance. C'est le meilleur moyen d'apprendre à savoir.

Telle est l'opinion générale émise dans une des grandes sociétés médicales de Paris.

D'après la description classique de cette affection, le début en est toujours brusque et brutal; le malade est frappé au milieu de ses occupations par un frisson, ou par une lassitude extrême, ou bien il est réveillé la nuit par un malaise intense. De suite, il est obligé de se reposer, de s'aliter, et les symptômes apparaissent et se développent rapidement. Le plus souvent, ce sont les voies respiratoires qui sont le siège des manifestations diverses de la maladie: un corysa intense, avec angine, laryngite et catarrhe oculo-nasal est un des traits caractéristiques. Les narines sont rouges et gonflées, les yeux sont congestionnés et larmoyants, et l'ensemble de ces symptômes donne au visage un aspect grippé caractéristique. Les maux de tête, la lassitude et la courbature, l'inapétence, la fièvre complètent le tableau.

Ce qui frappe surtout, c'est la faiblesse et la fatigue extrême du malade. Puis quand les symptômes respiratoires, nerveux, digestifs ont cédé peu à peu, c'est la prolongation de la fatigue physique et intellectuelle et la lenteur du retour à la santé. Rien n'est plus commun, enfin, que les complications respiratoires, nerveuses, digestives, pendant ou après la maladie.

En résumé, le début brusque, l'extension rapide des symptômes, la figure grippée, la faiblesse extrême, la fréquence des complications, la lenteur de la guérison, tels sont les caractères essentiels de la maladie.

Mais je dois dire que, depuis quelques années, on a considérablement abusé du diagnostic de grippe. A certaines époques de l'année, il n'est pas un rhume vulgaire, une angine, une laryngite, qui ne soient qualifiés de grippe; un accès de fièvre quelconque, sous l'influence du surmenage ou d'une infection passagère, est dénommé grippe; une bronchite, c'est la grippe tombée sur les poumons; une pneumonie, pour peu qu'elle soit légèrement anormale dans son évolution, est dite grippale; un sujet a-t-il une indigestion vulgaire, on dit que la grippe lui est tombée sur l'estomac ; une infection intestinale devient de la grippe intestinale, etc.

Il est d'ailleurs bien difficile au médecin d'échapper à la tendance commune; le malade fait son diagnostic tout seul et l'impose à son médecin. "C'est de la grippe, n'est-ce pas, docteur ?" s'entend-on dire à chaque instant. Et n'essayez pas de le nier, ce serait inutile, le malade ne vous croirait pas; tandis qu'en le lui affirmant, vous le rassurez, car il sait fort bien — heureux les ignorants ! — ce que c'est que la grippe.

Mais toute croyance a ses raisons d'être. Et certes, en dehors des exagérations que je viens de critiquer, la notion de la grippe repose sur des données solides. Il y a eu, à diverses époques, des états épidémiques assez graves pour imposer l'idée d'une maladie infectieuse régnante.

Quoi qu'il en soit, la grippe existe, et l'on doit considérer comme atteints de cette maladie tous ceux qui ont l'ensemble des symptômes signalés plus haut.

Le traitement de la grippe est variable selon la forme et le caractère qu'elle revêt. A la forme nerveuse on doit donner les antispasmodiques, la quinine et l'antipyrine; à la forme intestinale, les purgations salines et les antiseptiques intestinales; à la forme arthérique, les toniques genciaux et surtout les médicaments ayant pour but de relever les forces du cœur, devront être administrés. Mais dans toutes les formes de grippe on doit donner la quinine à la dose de 10 à 20 grains par 24 heures, et les benzonopthol à dose égale. Ces deux médicaments ont une grande valeur thérapeutique dans cette maladie.

Comme alimentation, il faudra se contenter de donner du lait et du bouillon de viande. Du thé et du café avec un peu d'alcool vieux seront d'un grand secours dans les premiers temps de la grippe, surtout si le malade est faible et abattu.

La grippe est une affection du coin du feu, on ne doit pas s'exposer au froid lorsque l'on est atteint de grippe. Je suis d'avis de ne consigner les malades au lit que dans le cas d'absolu nécessité. Il faut les laisser libres d'aller et venir dans les appartements, suffisamment chauffés.

La grippe par elle-même n'est pas dangereuse, si ce n'était les complications qu'elle fait naître dans tout l'organisme et principalement aux poumons. Car avec des soins éclairés et un traitement approprié, on peut s'en débarrasser facilement.

Dr R. VILLECOURT,
Lauréat de l'Académie de médecine.

Il sera répondu à cette place à toutes les demandes concernant la santé, l'hygiène et les sciences médicales en général, accompagnées d'une somme de 10 cents, exigée par l'administration de l'Album.

Pour les sujets qui ne pourraient être traités dans un journal comme le nôtre, nos lecteurs et lectrices pourront demander une réponse personnelle, moyennant une rétribution de 25 centins pour frais de rédaction.

La correspondance sera toujours confidentielle et devra être adressée au docteur R. Villecourt, à l'Album Universel, 1961 rue Sainte-Catherine, à Montréal.

Miss Helêna. — Contre le rachitisme, voici ce que je conseillerai: Régime fortifiant, viandes grillées, vin vieux, habitation aérée, exercice en plein air et de préférence sur le bord de la mer, bains froids et lotions alcooliques sur les membres.

A. B. D. — Au lieu de poudre d'amidon pure, employez la poudre composée suivante : Talc de Venise, fécule de pommes de terre, oxyde de zinc, parties égales.

Marie V. — L'anémie cérébrale a plusieurs causes; elle est souvent due à une lésion organique du coeur.

Némo. — Ce sont des varices du visage, les rayons X ou la franklinisation peuvent seuls les faire disparaître.

P. U. O. — Oui, la consomption ou tuberculose pulmonaire est contagieuse. Elle peut aussi se transmettre de l'homme aux animaux et des animaux à l'homme.

Calmez ces douleurs



Une seule application de NERVOL sera suffisante pour guérir Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Sciatique, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c

John T. LYONS
8 Bleury, Montréal

Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

Pardessus ou Complet
DU PRINTEMPS



et vous serez certains d'être servis à temps. Vous pouvez faire votre choix dès maintenant, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles

et elles sont de toute beauté.

N'oubliez pas que nous garantissons la coupe, l'élégance et l'ajustement de tout ce qui provient de nos ateliers.

J. N. LEFEBVRE, MARCHAND-TAILLEUR
Coin Amherst et Demontigny Tél. Bell Est 4906

Si vous souffrez

d'Ulcères
Varices
Eczema
"Jambe de Lait"
ou de toute autre maladie de la peau

?

ECRIVEZ-NOUS.

Nos conseils ne vous coûteront absolument rien. Nous pouvons vous aider et le ferons volontiers.

The Dr Wilson Medical Co. 204 rue St-Jacques

LIVRES POUR TOUS

Oeuvres choisies de **Victor Hugo.** "Poésie-Prose-Théâtre". 3 volumes, pleine reliure cuir rouge, titres dorés sur plats $3.75

Album des **Belles Images.** — Petits romans, Nouvelles, Contes, Caricatures, Histoire de France par l'image, Récréations scientifiques, Constructions, etc. Magnifique volume, in-4o, contenant 4,500 dessins inédits dont 2,800 en couleurs 1.20

Le Jeudi de la **Jeunesse.** — Fantaisies humoristiques, Histoires de bêtes, Contes et nouvelles, Récits merveilleux, Aventures amusantes, Divertissements et jeux. 1 vol. in-4o, 416 pages, illustré d'environ 2,600 gravures en noir et en couleurs 1.00

Les Mémoires de **Sac-à-Puces,** par Gilbert Machard. (Bibliothèque des jeunes). 1 vol., pleine reliure toile; nombreuses gravures 0.95

Le Docteur **Microbus,** par Fred. Isly. (Bibliothèque des jeunes). 1 vol. pleine reliure toile, avec gravures . 0.95

Jean-Jean, par Albert Brasseur et Frantz Jourdain. (Bibliothèque des jeunes). 1 vol. pleine reliure toile, avec gravures 0.95

Les Oberlé, pièce tirée du roman de René Bazin, par Haraucourt. 1 vol. 0.88

Au Pays de **John Bull.** — Notes sur l'Angleterre et les Anglais, par Paul Maison. 1 vol. 0.75

Les Sports **Pour Tous.** — Notions générales, Définitions, Vocabulaire sportif, Concours athlétique, Hockey, Natation, etc., par Raoul Fabens. 1 vol. relié toile 0.55

Traité pratique **d'Electricité,** par Alfred Soulier. Sonneries électriques, Téléphones, Eclairage électrique, Rayons X, Télégraphie sans fil. 1 vol. illustré. 0.50

L'Electricité à la portée de tout le monde, Le Radium et les nouvelles radiations, par Georges Claude. Beau grand volume avec gravures . . 1.88

Guide du **Peintre en bâtiments et décoration.** — Le Peintre chez soi, par L. Caron. 1 vol. illustré 0.90

Les Moteurs **modernes** à eau, à gaz, à pétrole ou électriques, par Félicien Michotte. 1 vol. illustré 1.00

La Science **curieuse et amusante.** — Curiosités, récréations et fantaisies sur les sciences et leurs applications, par F. Faideau. 1 vol. in-8, avec un grand nombre de gravures 1.00

Comment **on nous vole,** comment on nous tue, par Eug. Villiod. 1 vol. illustré de nombreuses gravures . . 0.88

Les Amusements **de la Science.** — 300 expériences faciles et à la portée de tous de physique, chimie, mathématiques et travaux d'amateur, par G. B. de Savigny. 1 vol. illustré de nombreuses gravures, reliure toile avec plaque spéciale 1.75

Le Livre **de la Cousine Jeanne.** Dédié à ses lectrices du "Petit Journal". 1 vol. avec gravures. 1.00

(Toilette, Mariages, Ameublement, Fleurs, Plantes, Voyages, Hygiène, etc.).

150 Recettes **de cuisine** (avec prix de revient), jolie brochure. 1 vol. . . 0.10

Le Franc-Maçonnique, par l'abbé J. Antonin Huot, du Séminaire de Québec. 1 vol. 0.50

Le Roi du Jour, "L'Alcool", par le P. Hamon, S. J. 1 vol. in-12. . . . . 0.25

La boisson et **la mauvaise presse,** par l'abbé S. Coubé. Brochure 0.05

A quoi tient **la supériorité des Anglo-Saxons,** par Edouard Demoluis. Un vol. 0.88

Manuel-Annuaire **de la Santé pour 1905.** Médecine et pharmacie domestiques, par P. V. Raispail. 1 vol. . 0.45

La Cie Cadieux & Derome
18 et 20 Rue Notre Dame Ouest
MONTREAL

POUR NOS JEUNES AMIS

A QUOI JOUONS-NOUS ?

A la pomme enchantée.

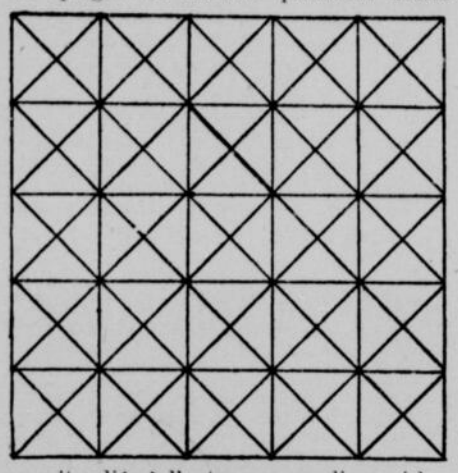
Vous priez un assistant de peler une belle pomme rouge qu'il y a sur la table ; pendant qu'il la pèle, vous la touchez de la baguette magique et voilà que d'elle-même elle se sépare en quatre morceaux.

C'est qu'on a pris une pomme aussi mûre que possible, avec une forte enveloppe, et qu'auparavant on l'avait partagée sous la peau. On y a piqué une petite aiguille à coudre, dans laquelle est enfilée de la soie assez forte, on la fait passer par-dessous la peau tout le long, on tire l'aiguille avec le fil, dont on tient naturellement le bout, puis on pique de nouveau dans le même trou. On recommence jusqu'à ce qu'on ait fait de cette manière le tour de la pomme et que l'aiguille soit ressortie par le premier trou. Le fil est resté sous la peau et fait le tour de la pomme. On tire alors fort, mais avec prudence, sur les deux bouts du fil, et la pomme se trouve partagée en deux. On recommence de la même manière pour la partager en quatre. Les trous d'aiguille se remarquent à peine ; d'ailleurs, en frottant ils disparaissent. Et c'est ainsi que l'on a l'air d'un grand sorcier et que l'on provoque l'admiration de tous ses amis.

JEUX ET DEVINETTES

1. — Jeu d'épingles.

Etant donné le dessin suivant, composé de 36 points reliés par des lignes, planter six épingles de manière qu'aucune d'elles



ne soit reliée à l'autre par une ligne ni horizontale, ni verticale, ni diagonale. Trouvez cela, chers amis !

2. — Mathématiques.

Deux bergers se rencontrent. Ils ont chacun un certain nombre de moutons. L'un dit à l'autre : "Donne-moi un de tes moutons et nous en aurons le même nombre chacun." L'autre répondit: "Donne-m'en un et j'en aurai le double de toi."

Combien chaque berger avait-il de moutons ?

NOTE. — Les réponses à ces problèmes seront publiées dans notre numéro du 1er mai, ainsi que les noms de ceux de nos jeunes amis qui nous auront envoyé les solutions justes. Toutes communications concernant les "Jeux et Devinettes" devront être adressées à **"Balsamo", Album Universel, Montréal.**

Réponses aux problèmes donnés dans notre numéro du 27 mars.

1. **Enigme.** — Le mot est "oiseau".

2. **La lettre absente.** — La lettre L : ce qui donne malle, police, rival, place, livre, loir.

3. **Difficulté grammaticale.** — Le mot incompréhensibilité.

Des réponses satisfaisantes nous sont parvenues signées des noms suivants :

Mlle Ernestine Mercier, Cedar Hall. — Mlle Cécile Gingras, 49 rue Richelieu, Québec. — M. Max. Lafortune, Labelle. — Mlle Léontine Meunier, Outremont. — Mlle Alice Roy, Rivière-Blanche, Matane. — Mlle Graciosa Bernier, Sherbrooke. — M. A. P. Letendre, avocat, Rimouski. — Mlle Marie des Neiges Bérubé, Lac Mégantic. — Mlle Lucrèce Lavoie, Eastman. — Mlle Paule Dansereau, Outremont, pensionnat des Soeurs du Saint Nom de Marie.

LA COQUETTERIE DE LILI

Lili (jeune personne de huit printemps) est très coquette, et, bien que la coquetterie ne soit pas un péché, c'est un défaut qui déplaît à sa mère.

Aussi a-t-elle juré d'en corriger Mlle Lili, et cela à la première occasion.

Elle ne se fit pas attendre, allez, l'occasion !

Mercredi dernier, on avait invité à dîner quelques amis, et Lili ne devait certes pas manquer, selon son habitude, de montrer une fois de plus sa coquetterie.

En effet, les invités étaient à peine à table que, sous un prétexte quelconque, elle sortait et montait de toute la vitesse de ses petites jambes à la chambre de sa mère. Furtivement, à tâtons, elle s'empare d'une mignonne boîte qu'elle connaît bien, l'ouvre, et, le petit doigt en l'air, délicatement, de la houppe à poudre de riz, elle tapote sa frimousse à tout petits coups. Comme elle sera jolie, tout à l'heure, aux lumières! Et elle descend en pinçant ses lèvres d'un petit air fat.

Le bruit de la porte qu'elle ouvre fait lever les têtes, et un immense éclat de rire accueille son entrée.

Lili, interdite, regarde tout le monde:

—Qu'est-ce qu'ils ont? se dit-elle, un peu confuse.

—Va te laver, ma fille, lui dit sa mère, tranquillement, car tu as dû jouer avec la petite du charbonnier !

Lili court à son cabinet de toilette et, en se regardant dans la glace, elle comprend ! Sa maman a mis dans la boîte à poudre, au lieu du riz sentant bon, du charbon pulvérisé.

Lili s'est lavé; elle est redescendue, rouge de honte, a demandé pardon et juré qu'elle ne recommencerait jamais plus.

❖

Vers à dire

BOBO

La main saigne, bébé crie,
Bébé court éperdument :
Il faut retrouver maman,
Pour que la main soit guérie.

Maman paraît, toujours prompte !
Bébé sent son petit coeur
Gros d'une mer de douleur
Dont le niveau baisse et monte.

Montrer le mal le rend pire ;
Le voir, c'est être inhumain.
Bébé tend un peu la main,
Et tout son corps la retire.

Mais maman souffle et console,
Et, parce qu'elle a soufflé,
Le bobo, miracle ailé !
Part en sourire et s'envole.

MARCEL MOREL.

Maman Poule et bebé Canard.

I

Quelle fut la surprise de maman Poule, quand tous ses poussins furent éclos, de voir, au bout de quelques jours, l'un d'eux s'en aller tout droit à la mare voisine et y faire mille prouesses.

Maman Poule avait beau l'appeler : Cloc,... cloc,... cloc,... et ouvrir toutes grandes ses ailes, le petit polisson ne voulait rien entendre et ne quitta la mare que lorsqu'il eut assez barbotté !

—Mais qu'as-tu donc? lui dit sa mère courroucée, sais-tu quel danger tu as couru? petit imprudent! regarde un peu tes frères, les vois-tu faire semblable chose ?

Alors, bébé Canard, écarquillant ses yeux, gonflant ses plumes jaunettes :

—Non, maman Poule; car ils sont des poulets, et moi je suis... un canard!

Et il déclina ce titre, avec l'orgueil qu'inspire une haute naissance.

Force fut donc à maman Poule de le laisser désormais agir à sa guise. Elle prit même plaisir à regarder ses ébats, qu'il savait varier tous les jours, tandis que ses propres enfants faisaient force découvertes dans le poulailler.

II

Si maman Poule aimait son fils adoptif, celui-ci le lui rendait largement et en donna la preuve.

Depuis longtemps, les petits étaient grandelets et pouvaient eux-mêmes se suffire, quand maman Poule tomba malade.

Elle voulut se soigner elle-même, connaissant des recettes, disait-elle, aussi bien que les médecins. Par exemple, avaler de petits cailloux blancs séchés au soleil, ou bien des graines trempées longuement dans l'eau de son écuelle, etc.

Pourtant, rien n'y faisait, et son mal empirait toujours.

Les poulets, absorbés par leurs propres affaires, ignoraient la maladie de maman Poule ; seul, le petit canard, resté fidèle, s'en affligeait. C'est en vain que, sous les yeux de la malade, il faisait les cabrioles les plus fantaisistes, quand, par hasard, il découvrit un ver blanc. Aussitôt il l'apporta à maman Poule, qui sentit, à cette vue, se réveiller son appétit. Elle l'avala d'un trait, et s'en trouva si bien, qu'elle chanta de suite comme au printemps.

Tous les poulets d'accourir, s'attendant à quelque événement bon à les distraire. Mais elle, les repoussant :

—Vous ne m'êtes plus rien !

Et, montrant le canard :

—Celui-là seul est mon fils qui a su guérir sa mère !

JACK DE BUSSY.

Refaites votre santé faites disparaître maux de tête, douleurs aigues, manque d'appétit ; guérissez toutes maladies du Foie, du Sang, de l'Estomac, des Rognons ainsi que des troubles féminins par l'usage des

TABLETTES RIVAL HERB

200 doses, $1.

avec une garantie parfaite que si vous n'obtenez pas une guérison votre argent vous sera remis. Demandez-les à notre agent local. Si nous n'en avons pas chez vous, envoyez $1.00 directement à

The Rival Herb Co., P. O. Dept. 952, Montréal

Si vous pouvez travailler pour nous pendant quelques heures chaque semaine écrivez-nous, et nous vous enseignerons comment augmenter considérablement vos revenus.

DUPUIS FRERES

Rubans

Une transaction colossale

60,000 verges de Ruban en Taffetas de soie glacé, dans toutes les plus belles teintes, y compris noir. Assez de rubans pour couvrir une longueur de 35 milles. Le lecteur se demande qu'est-ce qu'on peut faire d'une si grande quantité, mais la lectrice ne s'alarme pas pour si peu, surtout quand il s'agit de rubans. Cette quantité énorme de rubans nous arrive au bon moment et dans des circonstances toutes spéciales. Certain manufacturier, forcé de réaliser, ne crut pouvoir mieux faire qu'en s'adressant à notre maison. Une transaction de cette importance ne se termine pas à la première entrevue. Enfin, après de nombreux pourparlers et échange de correspondances, le chargé d'affaires nous arrive avec une dépêche nous annonçant que notre offre avait été acceptée. Cette consignation de rubans, la plus considérable encore reçue par aucune maison de détail, nous est arrivée cette semaine. Ces nouveaux rubans seront en vente cette semaine.

Soixante mille (60,000) verges de rubans dans 35 différentes nuances (deux largeurs) :

3¾ pouces de largeur, excellente valeur à 15c; notre prix spécial 10c

5 pouces de largeur, valeur réelle, 25c; notre prix spécial . . 14c

DUPUIS FRERES
Le Grand Magasin Départemental de l'Est
1571 à 1589 rue Sainte-Catherine

Femmes malades

Nous avons un remède, d'application locale, qui a opéré plus de guérisons radicales de maladies propres aux femmes, que tout autre remède ou traitement connu.

Les nombreux témoignages volontaires, reçus de femmes reconnaissantes guéries par ce remède sont une preuve positive de son efifcacité. Cependant, pour vous convaincre, nous vous offrons de vous envoyer un

ECHANTILLON GRATUIT SUR DEMANDE

Toute femme souffrante est priée d'accepter cette invitation, qui lui fera recouvrer la santé et la force. Adressez :

The Colonial Medicine Co.
20 Rue St-Alexis, Montréal

NOS DENTS sont très belles, naturelles, garanties.
Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé) 162, St-Denis, Montréal



PERE KOENIG'S TONIQUE NERVEUX

Expérience d'un Ministre Canadien. 5

St-PAULIN, QUÉBEC, CAN.,

Je suis heureux de vous donner ce témoignage quant à l'excellence des "Toniques du Père Koenig pour les Nerfs." Souffrant depuis longtemps de débilité nerveuse causée par la dyspepsie, j'ai la conviction que depuis que j'ai fait usage de ce remède un changement radical s'est opéré en moi, non seulement sur les nerfs, mais même la dyspepsie a disparue comme par enchantement. Semblables expériences ont été faites par plusieurs de mes confrères qui ont fait usage de ce remède. Je le considère entièrement efficace et propre à guérir toutes les maladies nerveuses et autres cas semblables. J. E. LAFLÈCHE, Pasteur.

Mme Mary Goodine, de Kingsclear, N. B., Can., écrit: Le Tonique du Père Koenig pour les Nerfs m'a fait tout le bien imaginable. Je le recommande à tout le monde.

GRATIS Un livre precieux sur les Maladies Nerveuses envoyé Gratuitement à une adresse quelconque, et les patients PAUVRES peuvent aussi obtenir cette Medecine Gratuitement.

Ce remède a été préparé par le RÉV. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, $1.00 la bouteille, 6 pour $5.00.

Carrosses de bébé et "Go-Carts"

Nous venons de recevoir tous les plus nouveaux styles.

Ils sont solides, légers et confortables.

Le corps de la voiture est en osier tressé.

De nouveaux ressorts doubles, voilà une des caractéristiques de ces voitures.

Ces ressorts sont en acier fortement trempé, construits de façon à ne pas se briser.

Ils préviennent toutes les secousses.

Les roues sont munies de bandages en caoutchouc.

Il y a un frein que l'on peut faire fonctionner facilement avec le pied; ce qui est très commode pour amoindrir la vitesse dans les pentes.

Siège et dossier très bien rembourrés.

Un parasol couvert en dentelle protège l'enfant contre les ardeurs du soleil.

Les "go-carts" ont un appui-pieds et un dossier mobiles qu'on peut hausser ou baisser à volonté.

Carosses de bébé, $17 à $21

"Go-Carts" - $20 à $25

Mentionnez "l'Album Universel."

RENAUD, KING & PATTERSON

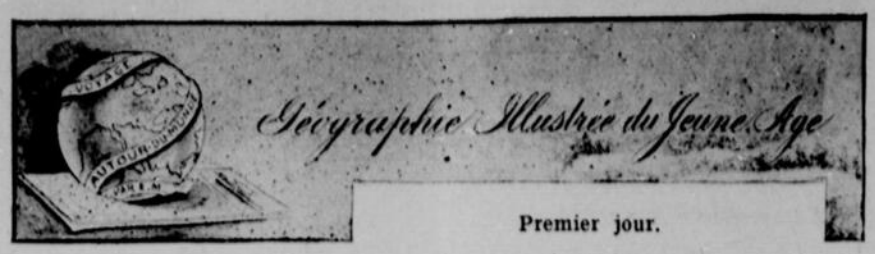
Coin des rues Guy et Ste-Catherine

LA CURE DU Dr CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TETE, NEVRALGIE, RHUMATISME, Etc.
EST INFAILLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boite par le retour de la malle.
CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R.I.

ÉTIQUETTE UNION 10 TYPO. JAC. CARTIER 145



Premier jour.

Enfants, c'est à ce point marqué Montréal que nous nous trouvions il y a quelques instants; maintenant la locomotive qui dévore l'espace nous emporte vers l'Ouest.

Au revoir, métropole du Canada, si agréablement située au bord du grand fleuve Saint-Laurent, et protégée par ton Mont-Royal. De quelque côté et en quelque saison que l'on te regarde, tu es merveilleusement belle: le jour, dans ton étonnante activité, et le soir sous tes milliers d'étoiles électriques. Au revoir, tours crénelées de Notre-Dame, hautes flèches de Saint-Jacques et de Saint-Pierre, dômes de Saint-Jean-Baptiste et coupole d'argent de la cathédrale Saint-Jacques!

La montagne s'abaisse. Nous passons à Lachine, petite ville non moins célèbre par le souvenir du massacre de ses habitants par les Iroquois, en 1689, que par son voisinage des grands rapides du fleuve. C'est ici que commence le canal construit afin d'éviter ces rapides.

Salut à une autre ville, Sainte-Anne. Et nous quittons l'île de Montréal, longeons la rive sud de l'Outaouais, et passons vis-à-vis Oka, réputé par sa vieille mission des Sulpiciens auprès des Algonquins-Iroquois, par son calvaire sur la montagne, et aussi par son monastère trappiste.

Voici Rigaud, village agréablement situé au pied de sa montagne, au flanc de laquelle nous visitons la "Pièce de Guérêt". C'est un champ rectangulaire couvrant environ deux arpents. L'on y trouve jusqu'à vingt pieds de profondeur des cailloux arrondis et rangés avec ordre. C'est peut-être un cimetière de Sauvages, des primitifs habitants de nos terres. Près de ce champ il y a une jolie chapelle consacrée à Notre-Dame. De ce même endroit la vue porte loin sur la rive opposée de l'Outaouais. Le village de Saint-Placide, bâti à cinquante pieds au-dessus du niveau de la rivière, nous apparaît comme assis à l'avant-plan d'un amphithéâtre dont les Laurentides forment les dernières marches.

2ème jour. — Continuons notre route au milieu de terres excellentes et sagement cultivées. Visitons Grenville et son canal. C'est près d'ici qu'en 1660 Dollard et ses compagnons sauvèrent la colonie par leur héroïque résistance contre un fort parti d'Iroquois.

Plus loin, sur la rive opposée, il y a Papineauville, nommée d'après le grand homme d'Etat d'il y a soixante ans.

Déjà Ottawa, la capitale de tout le Dominion canadien. Ville choisie alors qu'elle venait d'être fondée, par la feue reine Victoria, pour devenir le siège de notre Législature fédérale. Il y a cinquante ans, cette ville admirable s'appelait Bytown, du nom de son fondateur, et n'était que le rendez-vous des bûcherons avant leur départ pour les Hautes-Terres. Aujourd'hui elle compte plus de 50,000 âmes. On y remarque les palais du gouvernement fédéral, l'évêché et l'université catholiques.

3ème jour. — Deux ponts jetés au-dessus des chutes Chaudières nous conduisent à Hull, ville manufacturière du même âge que sa glorieuse soeur.

Poursuivons notre route dans l'Ontario, et voyons par la fenêtre du wagon les villes naissantes d'Amprior, de Pembroke, où il y a un évêché, et de Mattawa. L'élément canadien-français prospère dans ces lieux, qui, il y a un demi-siècle, étaient couverts de forêts.

Rendons-nous dans la région des lacs et des rivières, réservoirs et tributaires de l'Outaouais géant. Ici on exploite les essences de la forêt: pin, pruche et épinette, dont les billots se précipiteront au printemps dans les nombreuses chutes d'eau.

4ème jour. — Retournons vers le sud-est, jusqu'à Brockville, en descendant la vallée du Saint-Laurent. C'est afin de voir les Mille-Iles, endroit de plaisance peut-être incomparable en Amérique. Bientôt nous sommes à Kingston, l'ancien fort Cataracouy, fondé en 1673 par M. de Frontenac, alors gouverneur de la Nouvelle-France. Cette place forte, construite pour protéger la colonie des incursions iroquoises, et qui fut fortifiée en 1675, par Cavelier de La Salle, subit un rude siège de l'Anglais Bradstreet, en l'année 1758.

Sur notre route vers l'ouest, nous avons rencontré Toronto. Elle a un port vaste et sûr, des rues larges, de jolis édifices, entr'autres l'hôtel-de-ville, l'université Trinity, le parlement provincial, l'évêché catholique, et bon nombre d'institutions financières. Sa population, qui dépasse 210,000 âmes, lui donne le second rang parmi les villes de notre pays.

5ème jour. — Hamilton est agréablement situé au fond de la baie de Burlington. Elle a des hauts-fourneaux et plusieurs fabriques de tissus. Saluons Sainte-Catherine, avec ses vastes vergers. Près d'ici commence le canal Welland. Inutile de chercher pourquoi il fut construit, car nous entendons déjà le grondement d'une cataracte: c'est Niagara... L'oeil se promène en remontant la rivière où des collines bordent la perspective. L'eau se précipite subitement d'une hauteur de quatre-vingts pieds, et des nuages de vapeur s'élèvent du gouffre au-dessus de l'abîme. Enfin, la vue se repose sur l'île des Chèvres, qui divise encore la cataracte en deux, et suit la rivière jusqu'au bord du précipice.

6ème jour. — Nous contournons cette presqu'île plane comprise entre les lacs Ontario, Erié, Sainte-Claire et Huron; elle est couverte de terres sagement cultivées, au milieu desquelles s'élèvent les villes prospères de Saint-Thomas, de Brantford, de London, de Guelph et de Sarnia, reliée à la ville américaine de Port Huron par un tunnel construit sous la rivière Sainte-Claire.

7ème jour. — Nous traversons le lac Huron dans toute sa longueur, qui est de 280 milles. Champlain, qui le découvrit en 1615, l'appela "mer Douce".

E. M.

(A suivre)

RESUME DES REGLEMENTS CONCERNANT LES HOMESTEADS DU NORD-OUEST CANADIEN..

TOUTE section de nombre pair des Terrains de la Puissance, au Manitoba ou dans les Provinces Maritimes, excepté les lots 8 et 26 non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section, de 160 acres, plus ou moins.

L'entrée pourra être faite personnellement au bureau local des terrains, dans le district où se trouve le terrain à prendre, ou si le colon le désire, il pourra, sur demande au Ministre de l'Intérieur, Ottawa, au Commissaire de l'immigration, Winnipeg, ou à l'agent local pour le district où se trouve le terrain, se faire autoriser à faire faire l'entrée par quelqu'un.

DEVOIRS DU COLON.—Un colon auquel on a accordé une entrée pour un homestead, devra remplir les conditions s'y rapportant de l'une des manières suivantes:

(1) Au moins un séjour de six mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours du terme de trois ans.

(2) Si le père—ou la mère, si le père est décédé—de toute personne éligible pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme dans le voisinage du terrain entré par la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte, quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies sur le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(3) Si le colon a feu et lieu sur la ferme qu'il possède dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain.

DEMANDE DE LETTRES PATENTES devra être faite à l'expiration de trois années, devant l'agent local, le sous-agent ou l'inspecteur des homesteads.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

Résumé des Règlements sur les Terrains Miniers du Nord-Ouest Canadien.

CHARBON.—Les terrains à charbon peuvent être achetés à $10 l'acre pour le charbon mou, et à $20 pour l'anthracite. Un individu ou une compagnie ne peut en acheter plus de 320 acres. Une royauté de 10 cents la tonne de 2,000 livres sera collectée sur la production brute.

QUARTZ.—Un certificat de mineur libre est accordé sur paiement à l'avance de $7.50 par année, pour un individu, et de $50 à $100 par année pour une compagnie, selon le capital.

Un mineur libre ayant découvert du minerai dans un endroit, peut se choisir un "claim" de 1,500 x 1,500 pieds.

Le prix d'enregistrement d'un claim est de $5.00.

On devra dépenser $100 par année au moins sur le claim ou les payer au régistrateur du district. Lorsque $500 auront été dépensées et payées, le locateur pourra faire faire l'arpentage de son claim et l'acheter à $1.00 de l'acre, après avoir rempli toutes les autres conditions.

La patente d'un endroit minier devra pourvoir au paiement d'une royauté de 2½ pour cent sur les ventes.

Les claims de travail de mine dans les placers sont généralement de 100 pieds carrés. Prix d'entrée, $500, devant être renouvelé tous les ans.

Un mineur libre ne peut obtenir que deux baux de 5 milles chacun pour un terme de 20 ans, qui peut être renouvelé à la discrétion du ministre de l'Intérieur.

Le locataire devra faire fonctionner un dragueur par 5 milles, la première saison qui suivra la date de son bail.

Taux $10 par année pour chaque mille de rivière louée. Royauté de 2½ pour cent collectée sur la production dès qu'elle excède $10,000.

W. W. CORY,
Député ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.



Clark's Corn Beef

Le boeuf salé de Clark

Vendu en boîtes hermétiquement fermées. Le Boeuf Salé de Clark est une viande de première qualité, sans os ni parties inutilisables. Ouvrez la boîte et vous avez un mets délicieux et prêt pour la table. S'apprête très bien aussi en pâtés, etc. Procurez-vous-en dès aujourd'hui.

Wm. Clark, Mfr., - Montréal



Nouvelles Tapisseries

Immense variété de patrons du pays et étrangers. Effets rayés, floraux ou de Dresde; couleurs et styles les plus modernes. Prix modérés.

N'achetez pas avant d'avoir examiné notre étalage.

H. C. GREGOIRE

Marchand de

Tapisserie, Vaisselle, Verrerie, Coutellerie et Argenterie

2 magasins
Tel. Bell Est 2079

Bloc Barsalou
1347 Ste-Catherine, Ancien No
775 " Est, Nouv. No
377 Ste-Catherine, Ancien No
1595 " Est, Nouv. No
Coin Moreau.



Catalogue GRATIS

Ecrivez aujourd'hui pour mon catalogue illustré de
Mercerie pour Hommes
Nouveautés du Printemps

BEAUPRÉ
Dept. "D"
1718, Rue Sainte-Catherine, MONTREAL

The **Ault & Wiborg Co**
of Canada, Limited

Fabricants de RUBANS ET PAPIERS CARBONE POUR CLAVIGRAPHES

ON DEMANDE DES AGENTS



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les **Cors, Verrues et Durillons.** Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c.
A. J. Laurence, Phar., Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS

LE MOIS D'AVRIL

Avril, en latin "Aprilis", était le second mois de l'année de Romulus, qui n'était composée que de dix mois et qui commençait par Mars. Mais c'est le quatrième mois de l'année de Numa, qui la fit de douze mois, commençant par janvier. C'est aussi le quatrième mois de l'année, selon notre supputation, et le second suivant celle des astronomes, pendant lequel le soleil parcourt le signe du Taureau.

Macrobe fait venir le mot "Aprilis" du grec "Aphron", autrement dit "Aphrilis" vénérien, ou né de l'écume de la mer, parce que ce mois fut dédié à Vénus par Romulus. Il y a d'autres auteurs qui font venir ce mot plus raisonnablement du verbe "aperire", qui signifie "ouvrir", parce qu'en ce mois la terre semble s'ouvrir pour produire toutes choses, les fleurs commencent à s'épanouir, et le champ à ouvrir son sein et produire les semences et les herbes. Les Turcs l'appellent "Avrillai", et ils emploient ce nom dans leurs éphémérides, ou almanachs, quand ils en servent du calendrier italien. Varron, comme Macrobe, dérive le mot "Aprilis" d'où nous avons fait "Avril", d'Aphrodite Vénus, parce que ce mois était consacré à cette déesse.

On dit figurément qu'un homme est en l'avril de ses jours pour dire qu'il est en la fleur de sa jeunesse, au printemps de son âge, parce qu'Avril est toujours au printemps.

On appelle "poisson d'avril" un poisson d'une figure longue et menue dont on fait une pêche très abondante en cette saison, qu'on nomme autrement "maquereau". Les Espagnols disent en proverbe: "Março ventoso, Abril lluvioso, Sacan a Mayo hermoso" — "Mars venteux, Avril pluvieux font Mai joyeux" — et en France on dit: Faire manger du poisson d'avril pour dire tourmenter quelqu'un en lui faisant faire différentes courses. Le mot "poisson" se met ici pour "passion", par corruption, et le proverbe est fondé à une allusion froide à la passion de Notre-Seigneur, qui arriva vers le mois d'Avril, en supposant que l'ère commune est la véritable ère de Jésus-Christ.

Les Argiens célébraient au mois que les Grecs appelaient "Targéloon", qui répond pour la plus grande partie au mois d'avril, la fête qu'ils appelaient "Hybristique", dans laquelle, en mémoire de la défense que les femmes de la ville d'Argos avaient entreprise contre Cléomène, roi de Sparte, les femmes s'habillaient en hommes et avaient la liberté d'insulter leurs maris, d'où cette fête prit le nom d'"Hybristique".

Le premier jour était consacré à Diane et le septième à Apollon; et ces deux fêtes s'appelaient les "Thargélies". Celle du septième était aussi appelé "Fête Carnéenne", du surnom d'Apollon appelé Carnéen.

Les mystères de Cérès, appelés "Fêtes d'Eleusine", se célébraient à Athènes avec grande solennité dans ce mois. On croit que les Mystères d'Eleusine avaient été institués par Trifitolène, fils de Célée, roi d'Eleusine, que Cérès avait instruit de l'Agriculture; c'était l'opinion commune du temps d'Homère, Hérodote, Diodore de Sicile, et plusieurs autres en font venir l'origine des Egyptiens. Les Mystères d'Eleusine étaient appelés les grands Mystères de Cérès; ceux d'Athènes furent établis par Hercule, que l'on avait refusé d'initier à Eleusine; ils s'appelaient les petits Mystères.

Les Calendes de ce mois, qui étaient le premier jour, on ne plaidait point; mais les dames romaines s'étant couronnées de myrte, offraient un sacrifice à Vénus.

Le jour des Nomes ou le cinquième du mois était la fête de la mère des dieux, appelée "Fête Mégalésienne ou Idéenne". Elle se faisait avec beaucoup de solennité, on y représentait des jeux de différentes sortes. On y faisait des festins; les prêtres de cette déesse y dansaient au son des cymbales et y faisaient leurs collectes d'argent.

Le 8 des Ides, ou le sixième d'avril, on célébrait la mémoire de la déesse du Temple de la Fortune publique, au mont Quirinal, que P. Sempronius, le vainqueur d'Annibal voua, et que Martius et Calo dédia dix ans April, ordonnant qu'on en célébrerait la mémoire tous les ans.

Le 6 des Ides, ou le huitième du mois, se faisaient les jeux pour la victoire que Jules-César remporta sur Juba et Scipion après la bataille de Pharsale, l'an 48 avant Jésus-Christ.

Le 4 ou le 3 des Ides, ou le neuvième et le dixième du mois, étaient les "Céréales", célébrées pour la première fois par Caius Memmius, édile curule. Cette fête durait pendant huit jours.

La veille du jour des Ides ou le douze du mois, on faisait la grande solennité de la fête de la Mère des Dieux, et particulièrement de son arrivée à Rome, avec des processions et force jeux en son honneur.

Le 17 des Calendes, ou le 15 avril, était la fête des "Fordicides", "à fordis bubus", ainsi nommée, parce qu'on y immolait 30 vaches pleines pour obtenir la fertilité de l'année. Le même jour, la supérieure des Vierges Vestales brûlait les veaux qu'on tirait de ces vaches; et de leurs cendres on composait un parfum dont les Romains se parfumaient au jour des "Palilies" ou de la naissance de Rome.

Le 14 des Calendes, ou le dix-huit du mois, il y avait une course de chevaux, nommée "Equiria", dans le Grand Cirque; et l'on y voyait aussi courir des renards couverts de chaume, où l'on mettait le feu, pour donner du divertissement au peuple. Voici ce qui donna sujet à cette coutume: le fils d'un paysan de la petite ville de Carsiole, se promenant un jour autour de ses blés, aperçut un renard qui avait donné dans un piège, et s'y était pris. L'ayant saisi, il l'entoura de paille, et, y ayant mis le feu, il le laissa aller dans les blés, qu'il brûla entièrement. Les Romains, en punition, brûlaient ainsi des renards entourés de chaume, comme Ovidi nous l'apprend. (Fastes, Liv. IV, V. 711 et 712):

"Utque luat paenas gens hoec, Cerealibus ardet, Quoque modo regetes perdidit, ipsa perit."

Le 12 des Calendes, ou le vingt du mois, on célébrait les "Palilies", en l'honneur de Palès, déesse des pasteurs, pour lesquels cette fête était instituée.

Le 7 des Calendes, ou le vingt-cinq du mois, on faisait les "Robigales", pour empêcher la rouille qui perd les grains, en convertissant en poussière noire la substance farineuse.

Le 4 des Calendes, ou le vingt-huit du mois, se faisait la fête des "Florales ou Floraux", qui durait six jours, en l'honneur de la déesse Flore. On les appelait aussi "Laurentales ou Larentales", du nom de Laurentia ou Larentia, célèbre courtisane. On représentait des jeux en ce jour, et on prétend que cette fête avait été instituée par Ancus Martius.

Le dernier jour du mois d'avril était consacré à Vesta Palatine. On l'appelait ainsi parce qu'on lui faisait quelque sacrifice sur le mont Palatin, dans la maison d'Auguste.

Les principales fêtes du culte catholique célébrées en avril sont celles: de saint François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes, 2 avril; de saint Vincent-Ferrier, missionnaire dominicain, qui évangélisa la Normandie et la Bretagne, 5 avril; de saint Léon-le-Grand, pape, qui arrêta Attila, le fléau de Dieu, 11 avril; de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, illustre pour sa doctrine, 21 avril; de saint Georges, illustre soldat martyr sous Dioclétien, 23 avril; de saint Marc, évangéliste, 25 avril, et de sainte Catherine de Sienne, de l'ordre de saint Dominique, remarquable par la sainteté de sa vie et par ses miracles, 30 avril. La fête de Pâques sera célébrée vingt-deux fois en avril dans les trente années qui suivront l'an 1900, où Pâques arrive le 15 avril, comme cette année 1906.

M. C. d'AGRIGENTE.

Département des Chemins de fer et Canaux

CANAL DES GALOPS

Avis aux Entrepreneurs.

DES SOUMISSIONS cachetées adressées au soussigné et marquées: "Soumissions pour quai à Cardinal", seront reçues à ce bureau jusqu'à 16 heures, jeudi le 19 avril 1906.

Les plans et les spécifications peuvent être vus au bureau de l'Ingénieur, à Cornwall, Ont., où l'on porura obtenir des blancs de soumission.

Ce département ne s'engage à accepter ni la plus haute ni la plus basse des soumissions.

Par ordre,

L. K. JONES,
Secrétaire.

Dépt. des Chemins de fer et Canaux,
Ottawa, 5 avril 1906.

Les journaux qui insèreront cet avis sans autorisation ne seront pas payés.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTE PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratis) et envoyez 6c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

CARTES D'AFFAIRES — Professions Commerce Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.
AVOCAT
BUREAU: 16 St-Jacques TEL. BELL MAIN 2940
RÉSIDENCE: 206 Cherrier TEL. BELL EST 2982

HURTEAU & GIBEAULT
Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Jos. R. Mainville, L.L.B.
NOTAIRE
BUREAU: Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 97
LE SOIR: Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297
L. R. Montbriant
ARCHITECTE, A.A.P.Q.
Mesureur et Evaluateur — No 230 rue St-André Montréal

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.
Up 998 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY
Tél. Est 2552 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES
Tél. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaises

A. GALARNEAU & CIE
Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE
Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacien

SYLVIO MOISAN
Est 4739 421, rue St-Laurent

Entrepreneurs de pompes funèbres

L. THERIAULT
Tél. Main 1399 231, rue Centre

JOSEPH LARIN
Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER
Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Nickeleurs, etc.

MONTREAL PLATING CO.
Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés

HENRY HAMMOND
Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

Meubles

M. BEAUDOIN
Tél. Bell Est 2074 687-883 Ave Mont-Royal

Photographe

L. O. MAILLE
(Photographie prise le soir) 251 Ste-Catherine Est

Assurances

STEWART & MUSSEN
Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

Chaussures

RONAYNE BROS
2027 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes

"SONNE" AWNING, TENT & TARPAULIN CO.
Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

Entrepreneurs-Contracteurs

TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296
T. Lessard
Ci-devant Lessard & Harris
Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude
101 RUE CRAIG EST MONTREAL

TEL. EST 4036
A. Carrière
PEINTRE de Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapissage
851 rue St-André Montréal

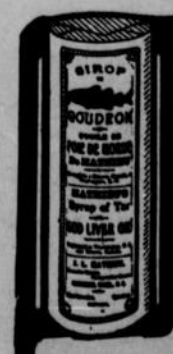
FÉLIX LABELLE THÉODULE LESSARD
Labelle & Lessard
ENTREPRENEURS GENERAUX
TEL. BELL MAIN 2996 Bureaux: 71a St-Jacques

Latreille & Frère
CONTRACTEURS EN PIERRE
129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 42
Lacasse Rousseau
INGENIEUR ELECTRICIEN
Gérant The Canada Electric Co. 55 rue St-François-Xavier MONTREAL

TEL. BELL EST 1420
Brouillet & Lessard
CONTRACTEURS EN BOIS
79½ rue St-Elizabeth Montréal

Jos. Daniel
CONTRACTEUR DE BRIQUES
140 rue Sherbrooke Montréal



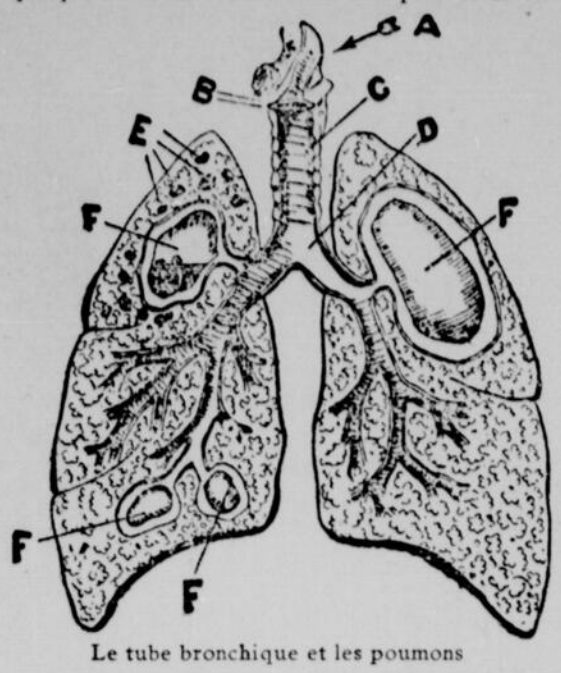
SIROP MATHIEU
de Goudron et d'Huile de Foie de Morue.
Guérit les Rhumes et Bronchites. Fortifie le système et rend la santé par son effet tonique. Également bon pour enfants ou adultes. En vente partout. 35 cts le gros flacon
CIE J. L. MATHIEU, Prop., SHERBROOKE, P. Q.

L. Chaput, Fils & Cie Dépositaires en Gros, - Montréal

La toux meurtrière

LA BRONCHITE AMENE LA CONSOMPTION

Si vous avez une bronchite, guérissez-la dès MAINTENANT. Ne la négligez pas davantage. Agissez pendant qu'il en est encore temps. La bronchite est presque la Consomption. Si vous ne l'enrayez pas, elle vous conduira à la Consomption. C'est quelque chose de terriblement trompeur et de terriblement dangereux, sous une apparence bénigne, qu'un rhume persistant. Ces gargouillements dans votre gorge, cet enrouement continu et irritant, ces crachements fréquents, signifient que vos bronches sont sérieusement enflammées. Elles conduisent directement aux poumons. De vos bronches, les bacilles peuvent pénétrer dans vos poumons. Ils ne peuvent faire autrement. Après, il sera trop tard.



Le tube bronchique et les poumons

Cette gravure montre comment la bronchite peut dégénérer en consomption. A, *épiglotte.* B, *cordes vocales.* C, *trachée artère.* D, *bronches dont l'inflammation est extrêmement dangereuse.* E, *ulcères des poumons.* F, *cavités formées par des ulcères détruisant les tissus pulmonaires —résultat d'une bronchite négligée.*

Ne vous bercez pas de l'idée que "ça passera". Ne vous laissez pas abuser par les annonces de remèdes brevetés. Ne vous laissez pas décourager par le médecin, qui vous dira que la bronchite est incurable. Il est assez vrai que les médecins ordinaires ne peuvent la guérir. Une maladie dont le siège est à de telles profondeurs et qui est si peu comprise, ne peut être guérie que par un spécialiste, par quelqu'un ayant les profondes connaissances, l'énorme expérience acquises en soignant des milliers de cas semblables.

Permettez-moi de guérir votre bronchite. Je le puis. J'en ai guéri d'innombrables cas — très graves — là où tous les autres traitements avaient échoué. Mon traitement n'est pas à expérimenter. Il est absolument infaillible, absolument sûr. Lecteur, êtes-vous sceptique ? Ecrivez-moi immédiatement et apprenez ce que je puis faire pour vous. Depuis dix-huit ans, j'étudie la médecine et le traitement de la bronchite. Ma méthode est différente de celle des autres. Elle est basée sur mes propres découvertes scientifiques. J'ai passé ma vie à la perfectionner. Il ne vous en coûtera rien pour l'apprendre. Je vous la donnerai avec plaisir.

Voici quelques-uns des symptomes de la bronchite

Avez-vous des glaires ?
Êtes-vous enroué ?
Toussez vous la nuit ?
Prenez vous facilement le rhume ?
Avez-vous la gorge embarrassée ?
Avez-vous une toux creuse ?
Sentez vous des douleurs de poitrine ?
Avez-vous parfois de la difficulté à respirer ?
Êtes-vous oppressé ?
Toussez vous parfois jusqu'au point d'étouffer ?
Crachez vous des glaires le matin ?
Votre toux vous épuise-t-elle ?
Êtes-vous plus mal, lorsque le temps est humide ?
Éprouvez vous la sensation d'une déchirure dans la gorge ?
Vos quintes de toux sont elles violentes au point de vous étrangler ?
Avez-vous des gargouillements au fond de la gorge ?

Répondez à ces questions par oui ou non, écrivez votre nom et votre adresse entièrement sur les lignes pointillées, détachez le coupon et envoyez-le à "Health Specialist Sproule", 409 Trade Building, Boston. Il vous sera donné absolument gratis de précieux avis sur la manière de vous guérir. Ecrivez en français ou en anglais.

Consultations et conseils médicaux gratis

J'étudierai soigneusement votre cas et vous enverrai les plus précieux renseignements. Laissez-moi vous montrer ce que je puis faire pour vous, absolument pour rien. Vous pouvez avoir pleine confiance en ce que je vous dis. Si votre maladie me paraît incurable, je vous le dirai tout simplement. Pendant toutes mes années de pratique, je me suis toujours fait un point d'honneur de ne pas traiter un cas que je savais incurable. La véritable consomption ne peut être guérie. La bronchite, CONVENABLEMENT SOIGNEE, est curable. Guérissez-vous avant qu'il ne soit trop tard. Ne perdez pas de temps. Ecrivez dès maintenant.

NOM . . . . . .

ADRESSE . . . . . .

. . . . . .

DE-CI DE-LA

FACETIE ROYALE

Depuis trois mois, la princesse Ena de Battenberg, la fiancée du roi d'Espagne, reçoit tous les jours des leçons d'espagnol, et les progrès qu'elle a faits dans la langue de Cervantès sont tels qu'elle écrit et parle déjà l'espagnol convenablement.

Il n'en fut pas de même de la mère d'Alphonse XIII, la reine-douairière Marie-Christine, qui arriva à la cour de Madrid sans connaître pour ainsi dire un mot d'espagnol. Et ce fut son époux, Alphonse XII, qui s'improvisa son précepteur. Et quel précepteur ! Alphonse XII prit un malin plaisir à apprendre à son épouse, en en dénaturant le sens, bien entendu, les expressions les plus énergiques du vocabulaire populaire, des mots qui hurlaient avec le langage de cour.

❖

L'ARMEE VENEZUELIENNE

Un recensement de la population du Vénézuéla dénonçait, il y a quelques années, pour la seule province de Caroboba, un total de sept mille citoyens ayant un grade dans l'armée nationale. Cette élite de guerriers se décomposait ainsi :

Quatre cent quarante-neuf généraux, six cent vingt-sept colonels, et le reste à l'avenant. Les officiers formaient le septième de la population mâle de la province.

En moyenne, un général commande à cinquante soldats.

NECROLOGIE

Décès survenus à Montreal dans la semaine finissant le 8 avril 1906.

Germain, Almaïde, 23 ans.
Charbonneau, Etienne, 69 ans.
Brosseau, Albert, 27 ans.
Beridot, Vve Alex, née Dagorno, 49 ans.
McGarrigle, Alice, 101 ans.
Guilbault, Vve Hyac., née Massicotte, 71 ans.
Plouffe, Vve Antoine, née Meilleur, 82 ans.
Sicard, Jean-Bte, 76 ans.
Ratelle, Israël, 52 ans.
McShane, Dme Thomas, née Sherry, 80 ans.
Collin, James-Bernard, 47 ans.
Clément, Frs.-Xavier, 64 ans.
Marcoux, Jos.-Edmond, 30 ans.
Larivé, Ferdinand, 79 ans.
St Onge, Dme Raphael, née Levasseur, 43 ans.
Lacas dit Renaud, Dme Edouard, née Goulet, 41 ans.
Rhéaume, Victoria, 32 ans.
Lambert, Adelphis-Jacob, 27 ans.
Tellier, Alexandre, 44 ans.
Hotte, Vve J.-B., née Derome, 73 ans.
Labrecne, Louis, 59 ans.
Lavigne, Vve Jos., née Antoya, 87 ans.
Dufort, Auguste, 61 ans.
Lajeunesse, Joseph, 67 ans.
Lavallée, Benjamin, 72 ans.
Dufort, Vital, 59 ans.
McCarthy, Patrick, 45 ans.
Lachance, Napoléon, 49 ans.
Lemieux, Louis, 62 ans.
Renaud, Dme Albéric, née Jodoin, 29 ans.
Turcotte, Vve Sev., née Marcheterre 73 ans,
Charbonneau, Horace, 30 ans.
Barry, James, 78 ans.
Leclaire, Dme Henri, née Thériault, 23 ans.
Lacoste, Marie-Emma, 22 ans.
Spearman, Edward-Philip, 32 ans.
Henri, Edmond, 52 ans.
Kelly, Ellen, 74 ans.
Laforest dit Labranche, David, 83 ans.
Lalonde, Joseph, 73 ans.
Dubreuil, Féréol, 68 ans.
Cardo, Dme Thomas, née Murphy, 42 ans.
Fournier, Dme Aimé, née Marien, 29 ans.
McCabe, Patrick, 68 ans.
Tullet, Isidore, 51 ans.
Poliquin, Dme Denis, née Dubeau, 46 ans.
Vallée, Henri, 30 ans.
Perrault, Narcisse, 75 ans.
Caron, Angelina, 15 ans.
Lavoie, Georges, 19 ans.
Goodwin, Dme Edwin, née Molloy, 65 ans.
Boucher, Dme Pierre, née Renaud, 58 ans.
Maloney, Lydia, 22 ans.
Gabris, Anton, 55 ans.
Marsan, Joseph, 34 ans.
Chabot, Dme Frs., née Boudrias, 43 ans.
Michaud, Flore, 66 ans.
Beauchamp, Dme Damase, née Pauzé, 24 ans.
Girouard, Vve Godefroi, née Lavigne, 69 ans.
Desvoyaux, Vve Etienne, née Martin, 84 ans.
Deslongchamps, Joseph, 71 ans.
Giasson, Dme Gédéon, née Leduc, 27 ans.
Racette, Emilien, 35 ans.
Martineau, Vve Aug., née Valade, 82 ans.
Gagnon, Dme Romuald, née Fletcher, 42 ans.

Complet, $10.00
Fait sur commande
Pantalon, $3.00
Parfait ajustement garanti ou l'argent sera remboursé. Si vous voulez vous payer le luxe d'un complet neuf taillé, cousu et ajusté sur commande et parfaitement seyant, si, en même temps, vous désirez épargner au moins $10.00, écrivez immédiatement pour avoir des échantillons et des blancs de commande que nous vous enverrons par la poste, tous frais payés.
Si vous demeurez à Montréal, adressez-vous à notre fabrique, No 501 rue St-Paul ou à notre succursale de l'Est, 502 rue Ste-Catherine Est.
Montreal Custom Tailoring Co
Main 204 Est 3311



Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étables, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.
Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.
Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.
Catalogue illustré envoyé gratis sur demande
T. LESSARD
Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER
Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage
191 rue Craig Est, Montréal
En face du Champ-de-Mars



FERDINAND MORETTI
TAILLEUR FASHIONABLE
IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance
COUPE GARANTIE
Téléphone Bell MAIN 2681
1658 rue Notre-Dame
(2 portes de la cote St-Lambert)

LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts chaque ou 7 volumes pour $1.00

H. ARDEL.....	Le Rêve de Suzy	
J. THIERY.....	Châteaux de Cartes..	1 vol.
J. de GASTYNE..	Mère Crucifiée.....	1 "
E. CAPENDU...	Le Capitaine Lachesnaye.....	5 "
P. SALES.....	L'honneur du Mari ..	5 "
X. de MONTEPIN	La Femme Détective	5 "
C. GUEROULT ..	La Bourgeoise d'Anvers	
X. de MONTEPIN	Le Crime de la Poivrière.....	4 "
H. CONSCIENCE..	Guerre des Paysans..	
P. FEVAL.....	Chouans et Bleus....	
E. GABORIAU...	L'Affaire de la Rue de Provence.....	2 "
E. BERTHET ...	Le Pacte de Famine..	1 "
A. MATTHEY...	Vengeance Secrète ..	1 "
	Etc., Etc., Etc.	

LIBRAIRIE DÉOM FRERE
1877 Rue Ste-Catherine, MONTREAL



Fourneau "Pilot" en acier de Walker
Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir. Tablettes ou Réchaud.
Venez les voir. Demandez catalogues.
Seul Agent
LUDGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
— MONTREAL —
Téléphones Bell,
Magasins, - Main 641
Bureaux, - Main 512
Après 6 p.m. Est 2314
Tél. Marchands 691

Réparation de meubles
Nous vous remettrons vos ameublements de salon, boudoir, salle à dîner, matelas, etc., complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.
TRAVAIL IRRÉPROCHABLE
Nous vous les réparerons de suite et vous les livrerons au 1er mai ou à demande.
Profitez de notre Grand Rabais.
F. DUFOUR
1395 Rue Ontario. Tél. Bell EST 3389

"D" 1905 DISCOUNT 1/2 C STAMP FROM A. LECLAIRE MONTREAL
A. LECLAIRE
223 RUE ST-LAURENT
Spécial cette semaine
Etoffe à Robe, Canevas, Voile, Alpaga, nuancée et avec pois, valant 50 et 60c pour 28c
Demandez les Timbres d'Escompte

Tel. Est 2224 GIRARDOT Restaurateur Français
DINER ET SOUPER 35c
ESCARGOTS 40c LA DOUZAINE. PATISSERIES FRANÇAISES
1678, RUE STE-CATHERINE. (Coin St-Justin.)

Lunettes et Lorgnons



ajustés à votre vue—L'examen et l'essai sont gratuits. — Salon privé à votre disposition.
SATISFACTION GARANTIE
H. SENECAL & CIE, Bijoutiers et Opticiens
1467, Ste-Catherine, 2ième porte de la rue Montcalm